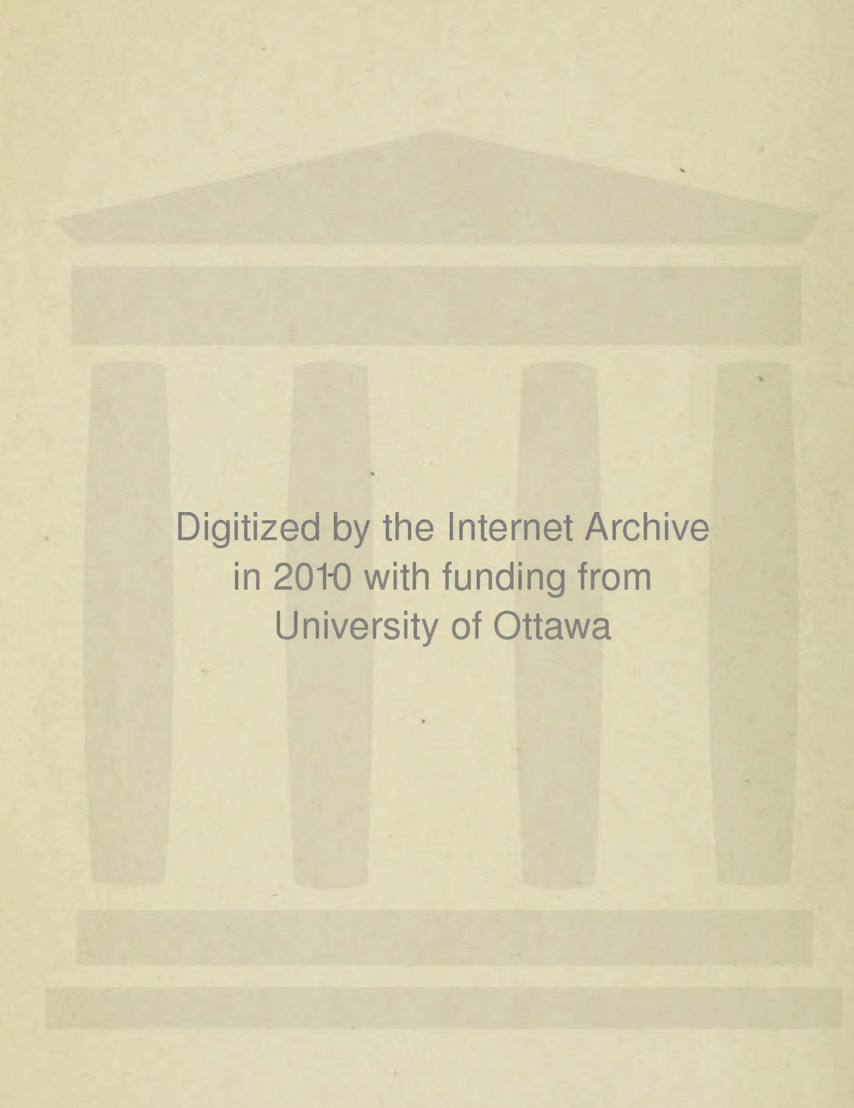


ENTRETIENS

D'ARISTE ET D'EUGÈNE

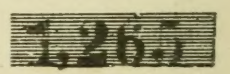
LA COLLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS

EST PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. GONZAGUE TRUC

La collection des « CHEFS D'ŒUVRE MÉCONNUS » *est publiée sur papier Bibliophile Inaltérable (pur chiffon) de Renage et d'Annonay, au format in-16 Grand-Aigle (13×19).*

Le tirage est limité à deux mille cinq cents exemplaires numérotés de 1 à 2500.

Le présent exemplaire porte le N° 

Le texte reproduit dans ce volume est celui de l'édition originale (1671).



LE R. P. DOMINIQUE BOUHOURS
(1628-1702)
Gravé par Achille OUVRÉ
D'après un portrait peint par JOUVENET.

COLLECTION
DES
CHEFS-D'ŒUVRE MECONNUS

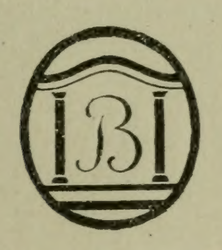
ENTRETIENS
D'ARISTE ET D'EUGÈNE

PAR

LE PÈRE BOUHOURS

INTRODUCTION ET NOTES
DE RENÉ RADOUANT

Orné d'un portrait gravé sur bois par Achille OUVRÉ

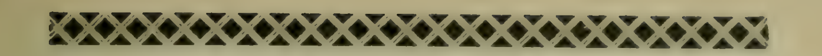


ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1920

INTRODUCTION

PAR

René RADOUANT



INTRODUCTION

Le Père Bouhours n'est guère connu de nos jours que de ceux qui étudient l'histoire du français. De son temps, tout le monde se passionnait pour les questions de langue, et il jouissait alors d'une autorité considérable. Autrement, comment expliquer qu'il eût reçu la lettre suivante : « Je vous envoie les quatre premiers actes de ma tragédie, et je vous envoierai le cinquième dès que je l'aurai transcrit. Je vous supplie, mon Révérend Père, de prendre la peine de les lire et de marquer les fautes que je puis avoir faites contre la langue, dont vous êtes un de nos plus excellents maîtres. »

Ce billet n'est pas daté, mais il est signé, — de Racine. Nous ne saurions donc dire si la tragédie en question est *Bajazet*, ou *Mithridate*, ou *Iphigénie* ou *Phèdre*, mais c'est l'une de celles-là, sans aucun doute, et Racine était dans tout l'éclat de son génie et de sa gloire. On a beau

savoir que ce n'est pas Corneille, Pascal, Bossuet, Molière ni Racine qui faisaient loi en matière de beau langage et qui régnaient sur la grammaire, on ne peut se défendre d'un mouvement pénible de surprise à voir un Corneille corriger ses tragédies d'après Vaugelas, un Racine demander à Bouhours de corriger les siennes. Cette humilité nous .scandalise. Reconnaissons tout au moins que des hommes tels que Vaugelas et son continuateur Bouhours savaient leur langue, qu'ils l'aimaient, qu'ils l'écrivaient élégamment et purement.

La vie de Bouhours nous est bien connue : après la faveur viagère de ses contemporains il a eu les honneurs solides d'une thèse de Sorbonne ([a]). Il était né à Paris, le 15 mai 1628, d'une famille de bonne bourgeoisie. Il suivit les leçons des Jésuites du collège de Clermont, plus tard Louis-le Grand, et, ses études finies, fut admis dans leur Société. Il débute dans l'enseignement à Paris même, puis il professe à Tours, à Bourges, à Rouen. Ici il devient précepteur des deux fils du duc de Longueville.

([a]) *Un jésuite homme de lettres au* XVIIe *siècle. Le P. Bouhours*, par G. Doncieux. Paris, 1886, in-8°. Ce travail est alerte, vivant, agréablement écrit et on y trouve suffisamment étudié, avec le personnage principal, le milieu dans lequel il a vécu. La présente esquisse lui doit beaucoup.

C'est sur le second, Paris, comte de Saint-Pol, que s'étaient portées ses préférences ; et, si le passage du Rhin n'avait pas été fatal au jeune prince (1672), Bouhours aurait sans doute suivi, à titre de conseiller ou de confesseur, son élève que les Polonais avaient choisi comme roi.

En 1662 notre auteur quitte Rouen pour Dunkerque. La ville venait d'être rachetée aux Anglais, et son ordre l'y envoyait à la fois pour remplir les fonctions d'aumônier auprès de la garnison et pour inspirer aux habitants des sentiments favorables à la France. C'est là qu'il commença sans doute à écrire les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Mais les doctes conversations sur le bien dire ne remplissaient pas tous ses loisirs. Il trouva le temps de composer sur la ville même un mémoire qui attira l'attention de Colbert. Celui-ci le chargea (1666) de surveiller, de guider comme précepteur particulier les études que faisait son fils aîné, Seignelay, au collège de Clermont.

Dès lors la carrière de Bouhours se dessine. Son premier écrit fut une œuvre de polémique. Les solitaires de Port-Royal venaient de publier à Mons, — en réalité à Amsterdam — une traduction du Nouveau Testament. Elle encourut les foudres de la cour de Rome et de l'arche-

vêque de Paris. Arnaud la défendit comme il savait le faire. Bouhours riposta avec beaucoup de bonheur dans sa *Lettre à un seigneur de la cour* (1668). Du coup l'attention fut attirée sur ce jeune religieux par qui, pour la première fois depuis les *Provinciales*, était relevé et tenu ferme le drapeau des Jésuites. Puis parurent, en 1671, les *Entretiens*. Ce fut un succès éclatant. L'ouvrage fut réimprimé coup sur coup, traduit en plusieurs langues : enfin, suprême consécration de sa renommée, les jeunes lauriers de Bouhours obligèrent Port-Royal, inquiet, à prendre la plume.

Cette fois Bouhours avait trouvé sa voie : présenter sous forme de causeries aimables, un peu apprêtées, mais sans pédantisme, des remarques sur la langue. De telles études, disait-il lui-même, supposent la connaissance des livres, mais aussi le commerce du monde. Il possédait la première ; le second ne lui fit pas défaut. Le succès de ses ouvrages lui ouvrait toutes les portes. Au surplus, il est le plus aimable des hommes ; il est indulgent ; il aime à plaire. Comme les personnages de ses dialogues, il a toujours le sourire aux lèvres. Au dire de Madame de Sévigné, « l'esprit lui sort de tous côtés ». Il possède les langues et les littératures espagnoles et italiennes ; il sait tourner

galamment des vers, imaginer des devises spirituelles. Bien plus, il a assez de douceur naturelle, il sait son monde assez pour pouvoir dans un salon coudoyer un janséniste sans entrer en frénésie. Aussi est-il assidu aux lundis du président de Lamoignon, où l'on disserte éloquemment ; mais il est aussi des samedis de Madeleine de Scudéry, où l'on s'évertue à de délicates analyses sentimentales. Il y rencontre Conrart et Pellisson ; ses collègues, le P. Rapin, le P. le Laboureur ; d'autres encore, comme Huet, Mascaron et Fléchier. A travers la correspondance du temps, on le voit dans le cabinet de Racine et à la table de Boileau. Les grandes dames l'invitent à faire séjour à la campagne pour rétablir sa santé, et le bon Père se repose ainsi du régime austère de la communauté en menant la vie de château. Parmi ces relations aimables se détache une véritable amitié : c'est celle qui l'unit à Bussy-Rabutin, amitié de tête, de cœur aussi, dans laquelle Bouhours apportait, adroitement dosé, tout ce qu'il fallait pour séduire ce grand seigneur si spirituel et si moqueur, si détaché de préjugés et de croyances, si aigri par les déconvenues d'une ambition exaspérée : jugement sûr, finesse ingénieuse, sagesse souriante.

Ainsi fait, Bouhours semblait marqué pour

être heureux. Il le fut. Il se chamailla, il est vrai, sans trêve avec les Jansénistes, mais ces polémiques étaient de règle pour un jésuite, comme l'habit qu'il portait ; et, comme elles roulaient sur la langue et la grammaire, elles eurent pour effet non pas de l'aigrir, mais seulement de lui tenir l'esprit frais, alerte et en éveil.

Énumérer ses ouvrages, c'est faire la liste de ses succès. Il publie, en 1674, ses *Doutes sur la langue française proposés à Messieurs de l'Académie française par un gentilhomme de province.* L'année suivante paraissent les *Remarques nouvelles sur la langue française*, œuvre variée et amusante où les observations abstraites s'illustrent d'anecdotes. Dans un genre un peu plus sévère c'est, en 1687, *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, dialogue encore, mais plus composé que les précédents. Il souleva des admirations ferventes, sur lesquelles nous ferions peut-être aujourd'hui quelques réserves. C'est, disait le protestant Basnage, un « recueil des plus beaux endroits des auteurs cousus par une main délicate avec des fils d'or et de soie ». *Les pensées ingénieuses des anciens et des modernes* (1689) au contraire ne sont plus qu'un florilège où Bouhours collectionne sans commentaire et presque sans ordre des extraits

de toute sorte. Il reste à citer d'abord la *Suite des remarques nouvelles sur la langue française*, 1692, où il reprend la critique du Nouveau Testament de Mons, ensuite sa propre version du *Nouveau Testament de N. S. J.-C., traduit en français selon la Vulgate*, dont le premier volume parut en 1697, mais anonyme, l'archevêque de Paris, du moins au dire des Jansénistes, ne jugeant pas son nom « assez grave pour être mis à la tête d'un livre si divin. »

Au fond, l'archevêque n'était qu'un peu trop dur. Ce qui distingue en effet Bouhours par dessus tout, c'est l'amour du beau langage, le sens exquis des nuances des mots, le goût de noter exactement l'évolution de l'usage. Là-dessus il est un maître. « Il ne savait que le français », disait l'abbé de Longuerue. C'est peut-être vrai, mais il le savait bien. A ce titre Bossuet fait cas de son approbation ; Saint-Evremond, Lamoignon, Boileau, l'estiment au plus haut point ; La Bruyère réunit dans le même éloge ceux qui savent écrire « comme Bouhours et Rabutin » ; Voltaire enfin lui donne accès dans le « temple du goût », derrière Pascal et Bourdaloue occupés à discuter sur l'union de l'éloquence et du raisonnement, tandis que notre auteur marque « sur

des tablettes les fautes de langage et toutes les négligences qui leur échappent ».

Bouhours mourut le 27 mai 1702.

Les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* ont une portée plus étendue, traitent des sujets plus variés que les autres ouvrages de Bouhours. Ils fournissent un témoignage utile pour l'histoire de tel ou tel mot, mais aussi, par leurs qualités et leurs défauts, par ce qu'ils disent et ce qu'ils ne disent pas, ils aident à mieux sentir, à mieux goûter le grand siècle.

Dans le premier de ces entretiens, *sur la Mer*, l'auteur a réuni les affirmations, les hypothèses souvent aventurées et amusantes des anciens ou des modernes sur les marées par exemple. *Le Secret* (3e entretien) est, dans l'ordre historique et moral, un lieu commun du même genre. On y reconnaît la survivance, avec le pédantisme en moins, d'un genre usé, la « leçon », qui avait fait rage au XVIe siècle chez Guevara et Pierre Messie, où Montaigne lui-même, le Montaigne des débuts, s'était attardé dans des essais comme ceux des *Menteurs, du Parler prompt ou tardif*. Enfin le sixième dialogue, *des Devises*, est par excellence un divertissement de lettré et de mondain

fort à la mode, qui fut peut-être pour une bonne part dans le succès du livre, mais qui est pour nous sans conséquence.

Nous n'avons retenu des *Entretiens* que les dialogues sur le *Je ne sais quoi*, sur le *Bel esprit* et sur la *Langue française*. Le premier est une chose très légère, mince d'étoffe, qui vaut surtout par l'aisance du tour, la délicatesse du style. On se le représente volontiers lu ou plutôt « causé » chez Sapho. Toutefois il n'est pas indifférent de connaître cette face du talent joli et menu de Bouhours ; elle explique ce que l'air mondain fait gagner et fait perdre à certaine littérature du temps.

Le *Bel esprit* est autre chose, autre chose de plus relevé et de plus solide. On a cru pouvoir nommer ce dialogue à côté de l'*Art poétique*. C'est faire à Bouhours bien de l'honneur, encore que sur plusieurs points il se rencontre avec Boileau. Or si cet entretien est imprimé à la fin de 1670, l'*Art poétique* n'est commencé qu'en 1669 et ne paraît qu'en 1674. — Bouhours professe que le bel esprit, — car, comme La Bruyère, il veut relever sinon la chose, du moins le mot du discrédit où il tombait — consiste essentiellement dans le discernement, dans le bon sens. Il le conçoit même d'une façon si large qu'il y fait rentrer le sens des grandes

affaires et l'art de gouverner les hommes. Enfin, comme Boileau, il ne le sépare pas de certaines vertus, la modestie par exemple, qui sont la parure de l'homme d'esprit. Mais, si le « bel esprit » n'est pour lui que le bon sens, c'est « le bon sens qui brille ». Si celui-ci comporte la connaissance des « choses », il n'exclut pas, loin de là, les « ornements ». S'il doit être « fort », il sied aussi qu'il soit « fin » et « délicat » et « agréable » et « gracieux » et « fleuri ». Bouhours a essayé là de déterminer ce que nous appellerions l'esprit classique, le goût classique de la seconde moitié du XVIIe siècle. Il y a réussi en partie. Il donne la main à Boileau, mais en même temps il sourit, et de toutes ses grâces, à Melle de Scudéry. Ce n'est pas pour rien que l'abbé de la Chambre l'appelait « l'empeseur des muses ».

Le plus important, le meilleur aussi de ses *Entretiens* roule *sur la langue française*. — Certes ce serait un jeu pour les lecteurs modernes même les moins érudits de triompher des enfances que renferme l'essai entrepris par lui de l'histoire du français. Aussi n'est-ce pas cela qui l'intéresse. Ce qui l'occupe, ce n'est pas le passé de la langue : il n'en parle que sur la foi d'autrui et sans grande conviction peut-être. Ce qui le passionne, c'est l'état présent de cette

langue, ce sont ses qualités actuelles et vivantes, car il est occupé des mots plus que des choses, des phrases plus que des idées. Ainsi s'expliquent ses plagiats. Il emprunte des pages entières à E. Pasquier. Qu'importe, s'il dit en français ce que l'autre avait dit en « gaulois »? Il fait passer dans son entretien des fragments d'un de ses contemporains, d'un de ses collègues, le Laboureur. Il ne s'en excuse même pas. Il croit lui faire assez d'honneur en le traduisant en son joli style. Et il est fidèle à ses principes quand il déclare préférer l'*Alexandre* de Vaugelas à l'original de Quinte-Curce. Ainsi encore s'explique ce fait dont nous autres, gens de peu de foi, nous serions tentés de demander sévèrement raison au croyant sincère qu'il était : il ose critiquer, pour la langue et pour le style, des ouvrages de spiritualité. L'*Imitation de Jésus-Christ* n'a peut-être pas eu de lecteur plus pénétré que lui. Que faire cependant, si le style des messieurs de Port-Royal lui gâte l'*Imitation*? C'est donc en styliste qu'il lit leur traduction. Il croit fermement en avoir le droit. Bien plus, non content de reprendre ce qu'ils ont fait, il veut montrer ce qu'il fallait faire. Grâce à lui l'Évangile s'exprima en beau style, et l'on put dire malicieusement qu'il y avait fait parler le Christ « à la Rabutine ».

Ainsi Bouhours est, avant tout, le continuateur de Vaugelas. C'est un spécialiste en fait de beau langage. Ne lui demandons pas ce que peut-être il n'aurait su, ce que sûrement il ne voulait pas nous donner. Il a en vue moins la littérature que la langue. Son métier, c'est de décider dans le domaine du bien dire. Il est expert en mots, en tours, en figures, rien de plus. Et la prose surtout l'intéresse. La poésie n'est pas son fait, le génie encore moins. Il a des vues bien plus modestes. Il se propose d'enseigner à bien parler, à écrire nettement. Il pourrait à ce titre recommander à ses lecteurs des grammaires, des traités spéciaux, mais il veut leur épargner la fatigue et l'ennui. Comme d'autre part il a plus de confiance dans le commerce des gens du monde et des bons livres que dans les leçons magistrales, il leur conseille de pratiquer Conrart et Pellisson, Costar et Patru, et, parmi les traducteurs, d'Ablancourt et Cureau de la Chambre.... car, il faut bien finir par l'avouer, il ne nomme pas Corneille, Pascal, Molière, Boileau, Racine. Passons condamnation sur Pascal. Admettons aussi qu'il ne méconnaît pas les autres. « Nous avons, dit-il, des pièces de théâtre et des satires qui valent bien celles des Grecs et des Romains ». Il a même vengé Molière, dans une épitaphe.

de l'ingratitude des Parisiens. Il n'importe. Il ne les a pas nommés, et cette omission le juge. Nous touchons là les limites de son goût.

Ce goût d'ailleurs se révèle ici encore puriste à l'excès. Bouhours, — il le dit lui-même — admire presque plus la langue dans les bagatelles que dans les choses sérieuses, parce que celles ci se soutiennent d'elles-mêmes. Il se félicite qu'elle n'aime ni la mièvrerie des diminutifs ni l'emphase des superlatifs. Il n'est pas jusqu'à cette régularité monotone de la construction française, déplorée par Fénelon, qui ne l'enchante. Il a horreur des images trop neuves, des figures trop fortes, comme de couleurs criardes et qui sont peuple.

Qu'il y ait là quelque chose de timide et de féminin, on ne saurait le nier, mais il faut aussi, pour une part, y voir l'effet d'une raison exigeante. Plusieurs des défauts qui nous heurtent à la lecture de ces dialogues sont voulus. Il faut y voir non une infirmité de nature, mais un système. Bouhours, qu'il s'en doute ou non, est, dans le domaine de la langue, un disciple de Descartes. Sa doctrine est faite de rationalisme. C'est ce rationalisme qui lui fait haïr les outrances, condamner toute recherche de

l'effet, aimer par dessus tout, comme il dit, « l'exactitude ». Le « langage des dieux » ne lui fait pas envie : ce qu'il lui faut, c'est « le langage des hommes raisonnables ». Peu lui importe que le français ait peu de mots, si les sens des mots sont nettement définis ; que le style manque de couleur et de relief, s'il a les vertus négatives qui plaisent à la raison abstraite, mesure, clarté, pureté, convenance. Un des plus beaux titres de gloire de la langue française à son avis, c'est qu'elle est « sérieuse ». Bref, pour lui, le beau style, le style, c'est « une eau pure et nette, qui n'a point de goût ».

Les *Entretiens* parurent en 1671, avec privilège en date du 2 décembre 1670. L'achevé d'imprimer est du 15 janvier 1671. L'édition originale, dédiée au marquis de Seignelay, est un bel in-4° de 342 pages, imprimé chez « Sébastien Mabre-Cramoisy, imprimeur du Roi, rue Saint-Jacques, aux Cigognes ». Elle fut rapidement épuisée. Une 2e édition annonçant « quelques corrections au chapitre des devises » parut la même année en 2 volumes in-12, avec l'avertissement suivant : « L'auteur a corrigé divers endroits qu'il n'a pas trouvés tout à fait à son

gré en les relisant ; il en a même changé quelques-uns qui ne lui semblaient pas mal et où des personnes fort raisonnables ne voulaient pas qu'il touchât, et il l'a fait parce qu'on l'a assuré que ces endroits ne plaisaient pas à tout le monde... » — En 1673, le libraire donne en un volume une « quatrième édition où les mots des devises sont expliqués », et dans laquelle ne se trouve pas l'avertissement cité plus haut. De 1683 à 1691 sept autres éditions se succèdent à Paris, Amsterdam et ailleurs. Sept autres s'échelonnent entre 1703 et 1768.

De l'examen comparatif de ces textes il ressort que le choix de l'éditeur ne peut hésiter qu'entre l'édition originale in-4° et la deuxième édition in-12 en 2 volumes. Cette dernière en effet présente des retouches de toute sorte reproduites avec plus ou moins de fautes dans les réimpressions postérieures. Ainsi la deuxième édition, à deux reprises, atténue ou supprime les jugements sévères portés sur l'italien et l'espagnol ; elle s'enrichit d'une remarque intéressante sur le *bel air*, d'une remarque inédite sur le mot *sauver* ; elle ajoute aux traductions publiées par d'Ablancourt celles des œuvres de Xénophon et de Plutarque, allusion évidente à l'abbé Tallemant ; elle consacre quelques lignes au *Journal des Savants*...

Bref, s'il s'agissait de publier l'édition la plus complète des *Entretiens*, il faudrait opter pour la seconde : mais celle-ci ne renferme pas seulement des additions. On y remarque des suppressions et aussi d'autres retouches que Bouhours n'a pas faites spontanément. Il a corrigé certains endroits qui, comme il le dit lui-même, « ne plaisaient pas à tout le monde ».

La formule est un peu vague. Précisons-la. La personne à qui ces endroits ne plaisaient pas, et qui l'avait dit, et qui l'avait imprimé, était un avocat ami des Jansénistes, Barbier d'Aucour. Ses observations, fruit d'une critique méticuleuse et impitoyable, avaient pris la forme d'un petit volume qui eut lui aussi son succès : *Sentiments de Cléante sur les Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Paris, P. Le Monnier, 1671, 250 pages in-12.

On a fait parfois de ce factum un éloge excessif. La Harpe dit que « c'est à très peu de chose près ce que la critique littéraire a produit de meilleur au XVIIe siècle. » Il va jusqu'à le rapprocher des *Provinciales*. C'est trop. Voltaire se borne à dire de Bouhours : « Il a fait de bons ouvrages dont on a fait de bonnes critiques. » On est d'ailleurs fondé à croire que Colbert trouva de son goût les *Sentiments de Cléante*.

car c'est justement à Barbier d'Aucour qu'il confia l'éducation de son second fils.

Nous avons cru bon de reproduire en appendice les morceaux les plus importants de deux des chapitres de Barbier. On verra par ces exemples que l'avocat, souvent, voit clair et frappe juste. Il note, et non sans raison, l'air satisfait de lui-même avec lequel l'auteur traite son sujet, les emprunts indiscrets qu'il fait à différents auteurs, le vide de la pensée agréablement dissimulé sous une abondance facile, enfin la légèreté un peu cavalière du ton avec lequel ce religieux touche aux choses de la foi. Ce n'est pas que Barbier ait partout raison. Son goût à lui aussi est mesquin, et on ne voit pas qu'il ait reproché à Bouhours de n'avoir pas nommé Corneille. Plusieurs de ses remarques ne sont que des chicanes d'un misérable pédantisme. Parfois même on a — faut-il dire la surprise ? de constater que c'est le janséniste qui manque un peu de franchise et de bonne foi. Aussi, sur plusieurs points, Bouhours maintint son premier texte. Souvent aussi il lui arriva de désarmer par d'opportunes retouches ou par des explications complémentaires les critiques de son adversaire. C'est sur une observation de Barbier qu'il mentionne parmi les bons ouvrages du siècle les *Sentiments de l'Académie*

française sur le Cid. C'est parce que Barbier lui avait reproché d'appeler la grâce *un je ne sais quoi* qu'il s'évertue ensuite à justifier ce mot par l'autorité de saint Augustin ; et si Barbier n'avait pas pris la plume, Bouhours n'aurait peut-être pas supprimé dans les deux phrases suivantes les deux propositions où figure imprudemment le mot *amour* : « Les conversations particulières *où l'amour n'a point de part* fatiguent presque toujours quand elles sont trop fréquentes ». « Il faut que notre amitié soit plus forte que les amitiés ordinaires, *puisque, toute vertueuse qu'elle est, elle fait dans nous ce que l'amour fait dans les autres...* »

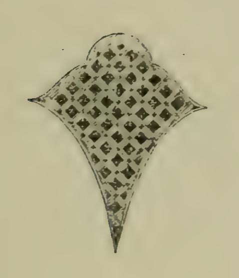
Pour ces raisons, choisies entre beaucoup, nous devions reproduire non pas le texte de la deuxième édition, auquel a collaboré, si l'on peut dire, la malveillance de Barbier, mais celui de la première, où s'épanouit, ignorante encore du danger, l'humeur aimable, la grâce mondaine, parfois un peu profane, du bon Père.

Nous avons reproduit le texte de l'édition originale avec toute l'exactitude possible. Nous avons pris simplement la liberté de rajeunir la ponctuation et l'orthographe.

Outre la thèse de G. Doncieux citée plus haut, on aura profit à consulter, à propos des

Entretiens, le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, l'*Histoire de la langue française* (T. IV, 1re partie) de F. Brunot et les *Entretiens critiques, Doutes et Remarques du P. Bouhours sur la langue française*, par Rosset. Grenoble, 1908, 8°.

René RADOUANT.



ENTRETIENS
D'ARISTE ET D'EUGÈNE



LES

ENTRETIENS
D'ARISTE ET D'EUGÈNE

LA LANGUE FRANÇAISE ([a])

Ariste et Eugène se trouvèrent si bien de leur première conversation qu'ils retournèrent dès le lendemain au bord de la mer. Dès qu'ils se furent un peu écartés d'une compagnie que le beau temps avait attirée à la promenade, et qui était composée des plus honnêtes gens de la ville, — Si nous savions bien la langue du pays, dit Ariste, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. — Un ami de votre sorte, répliqua Eugène, vaut toutes les compagnies du monde ; et pour moi, depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore

([a]) Ariste et Eugène, qui se sont rencontrés dans une « ville maritime » des Flandres, ont eu un premier entretien sur « la mer ».

Les notes numérotées sont renvoyées à la fin du volume.

avisé de faire réflexion sur la langue du pays ni sur notre solitude.

— Ce que vous dites est fort obligeant, repartit Ariste ; mais après tout, ajouta-t-il, c'est une chose assez fâcheuse que de ne savoir point la langue d'un pays où l'on doit vivre quelque temps. Car outre qu'on ne peut entrer dans les sociétés agréables, ni être d'aucune partie de divertissement, on se trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de se faire bien entendre et d'entendre bien les autres. — Les truchements, dit Eugène, peuvent nous servir en ces rencontres. — Ne me parlez point de truchements, répondit Ariste ; ils ne sont pas d'un si grand secours que vous pensez : la plupart de ces truchements de profession ne savent presque pas la langue des étrangers auxquels ils servent d'interprètes ; c'est pitié de voir comme ils altèrent et comme ils estropient, si j'ose parler ainsi, les choses qu'ils veulent faire entendre, et qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'est, ce me semble, une grande sujétion que de ne parler jamais que par la bouche d'autrui ; car, si vous perdez un moment votre interprète, il vaudrait autant que vous devinssiez tout d'un coup sourd et muet. Enfin, pour moi, comme je suis toujours dans le dessein de voyager, si j'avais quelque chose à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je crois que je

lui demanderais le don des langues, ou du moins un peu du génie de ce Postel [1], si renommé au siècle passé par la connaissance des langues, et qui se vanta un jour, en présence de Charles IX, de pouvoir aller sans truchement jusqu'au bout du monde.

— Toutes vos raisons, dit alors Eugène, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laisse à votre docteur ces connaissances infinies qui l'ont fait passer de son temps pour un prodige. Je craindrais, poursuivit-il en riant, que si je venais à parler tant de sortes de langues, on ne me prît dans le monde pour un possédé. — Au moins vous seriez bien aise, dit Ariste, que toutes les langues fussent réduites à une seule, et que tous les peuples s'entendissent comme nous nous entendons et comme ils s'entendaient autrefois. — Je n'en serais pas fâché, répliqua Eugène, pourvu que notre langue fût cette langue universelle, et que toute la terre parlât français. — Vous avez raison de prendre ce parti-là, répondit Ariste ; car, parlant aussi bien que vous faites, vous perdriez trop, si l'on ne parloit plus qu'allemand ou bas breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, ajouta-t-il ; vous devez plutôt espérer que vos souhaits seront un jour accomplis. On parle déjà français dans toutes les cours de l'Europe. Tous les étrangers qui ont de

l'esprit se piquent de savoir le français ; ceux qui haïssent le plus notre nation aiment notre langue ; dans le pays où nous sommes, les personnes de qualité en font une étude particulière, jusqu'à négliger tout à fait leur langue naturelle, et à se faire honneur de ne l'avoir jamais apprise. Les dames de Bruxelles ne sont pas moins curieuses de nos livres que de nos modes ; le peuple même, tout peuple qu'il est, est en cela du goût des honnêtes gens ; il apprend notre langue presque aussitôt que la sienne, comme par un instinct secret qui l'avertit malgré lui qu'il doit un jour obéir au Roi de France, comme à son légitime maître.

— C'est une chose fort glorieuse à notre nation, dit Eugène, que la langue française soit en vogue dans la capitale des Pays-Bas avant que la domination française y soit établie. La langue latine a suivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précédées. Les nations que ces conquérants avaient vaincues apprenaient le latin malgré elles ; au lieu que les peuples qui ne sont pas encore soumis à la France apprennent volontairement le français. La gloire du Roi y contribue peut-être autant que celle de ses prédécesseurs. Les langues suivent d'ordinaire la fortune et la réputation des Princes. Les heureux succès de Charles-Quint firent que de son temps

les beaux esprits d'Italie apprirent l'espagnol, et les grandes qualités de François I[er] rendirent célèbre la langue française lorsqu'elle était encore à demi barbare. Que doit faire présentement pour une langue polie et parfaite la grandeur d'un monarque comme le nôtre, qui réunit en sa personne le bonheur de Charles-Quint et le mérite de François I[er] ?

— Mais, pour revenir à ce que je disais, reprit Ariste, il n'y a guère de pays dans l'Europe où l'on n'entende le français ; et il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connaissance des langues étrangères n'est pas beaucoup nécessaire à un Français qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? — C'est lui donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugène ; elle a cours parmi les sauvages de l'Amérique et parmi les nations de l'Asie les plus civilisées. Une lettre écrite d'Ispahan porte en termes exprès que la proposition qui a été faite depuis peu au Roi de Perse par les ambassadeurs de notre incomparable monarque pour l'établissement du commerce entre ce royaume-là et la France fait que les Persans étudient le français avec une ardeur incroyable. Je ne sais même si les Chinois et les Japonais ne l'étudient pas aussi, depuis qu'il y a des Français parmi eux. Quoi qu'il en soit, si la langue fran-

çaise n'est pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me semble qu'elle mérite de l'être. Car, à la bien considérer dans la perfection où elle est depuis plusieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque chose de noble et d'auguste, qui l'égale presque à la langue latine et la relève infiniment au-dessus de l'italienne et de l'espagnole, les seules langues vivantes qui peuvent raisonnablement entrer en concurrence avec elle ?

— J'avais cru jusques à cette heure, interrompit Ariste, que la majesté était le caractère de la langue castillane. — Croyez-moi, reprit Eugène, il y a bien à dire [a] entre la majesté et le faste, entre la fausse et la véritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le castillan : il n'a presque pas un mot qui n'enfle la bouche et qui ne remplisse les oreilles. Il donne de grands noms aux petites choses, témoin ses *Maravedis* [b], ses *Pimpollos*, ses *Gusarapas*, ses *Relampagos*, ses *Palanquines*, et mille autres mots de cette nature. Il semble que les Espagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer, tant leurs manières de parler sont hautes et magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être persuadé de ce

[a] Il y a bien de la différence entre...

[b] Menues pièces de monnaie ; rejetons, pousses ; vers d'eau ; éclairs ; portefaix.

que je dis. J'en lisais un l'autre jour qui débute par une expression merveilleuse : *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon français qu'un sage prince doit se conduire de sorte que personne ne le pénètre. L'auteur espagnol poursuit sur le même ton, et, pour dire que c'est une grande habileté de se faire connaître sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi : *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento, pero no a la comprehension.* Y a-t-il, à votre avis, de la grandeur et de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-elle précisément du nombre des syllabes et de l'enflure des paroles ? Est-on de plus belle taille pour être monté sur des échasses ? A-t-on meilleure mine quand on a le visage bouffi ? Pour moi, je n'entends jamais ces mots et ces expressions de la langue castillane que je ne me souvienne du Mançanarès. On dirait, à entendre ce grand mot, que la rivière de Madrid est le plus grand fleuve du monde ; et cependant ce n'est qu'un petit ruisseau, qui est le plus souvent à sec et qui, si nous en croyons un poète castillan, ne mérite pas d'avoir un pont. Je me souviens des vers espagnols, et vous ne serez peut-être pas fâché de les apprendre en passant :

Duelete de essa puente Mançanares,
Mira que dize por si la gente,
Que no eres rio para media puente,
Y que ella es puente para treinta mares [a].

Voilà ce que c'est que le Mançanarès, et voilà aussi à peu près ce que c'est que la langue espagnole. Des termes vastes et résonnants, des expressions hautaines et fanfaronnes; de la pompe et de l'ostentation partout. Il n'en est pas de même de notre langue. Ses mots sont d'une grandeur raisonnable, comme ceux de la langue latine ; ses expressions sont nobles et modestes tout ensemble; elle fuit les façons de parler basses et les proverbes, jusque dans le discours familier ; mais elle abhorre aussi les termes ampoulés et le phébus jusque dans le style sublime. Elle a de quoi soutenir les matières les plus fortes et de quoi élever les plus faibles : le bon sens et la bienséance l'accompagnent partout. Enfin je trouve presque autant de différence entre elle et la langue espagnole qu'il y en a entre une reine de théâtre, qui doit toute sa majesté à la magnificence de ses habits, et une véritable reine, laquelle a dans toute sa personne je ne sais quel air majestueux qui la

[a] Déplore, ô Manzanarès, un tel pont ; considère que les gens se disent que tu n'es pas une rivière à porter un pont, même de dimensions moyennes et que le tien pourrait servir à franchir trente mers. (Gongora.)

fait toujours paraître ce qu'elle est, quelque habit qu'elle porte et quelque action qu'elle fasse. Vous savez ce que dit le Tasse de son Herminie habillée en bergère et occupée aux exercices de la vie champêtre :

Non copre habito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d'altero e di gentile :
E fuor la maestà regia traluce
Per gli atti ancor de l'essercitio humile [a].

— Mais la langue italienne, dit Ariste, n'a rien de cette vaine grandeur et de cet orgueil que vous reprochez à la langue espagnole. — Je l'avoue, reprit Eugène ; mais avouez aussi qu'elle va dans une autre extrémité, et qu'en s'éloignant de la gravité et du faste elle tombe dans le ridicule. Car enfin elle n'a presque rien de sérieux : cet enjouement, qui lui semble si naturel, approche de la badinerie ; la plupart de ses mots et de ses phrases sentent un peu le burlesque. Y a-t-il rien de plus folâtre que ces diminutifs qui lui sont si familiers ? Ne dirait-on pas qu'elle ait dessein de faire rire avec ces *fanciulletto fanciullino* ; *bambino*, *bambinello*, *bambinellucio* ; *huometto*, *huomicino*, *huo-*

[a] Son pauvre vêtement ne voile pas sa noblesse ni son éclat, ni tout ce qu'elle a d'altier et de généreux : et au dehors la majesté royale transparaît, même dans l'exercice de ses humbles travaux (*Jérusalem délivrée*, ch. VII).

micello ; *dottoretto*, *dottorino*, *dottorello*, *dottoruzzo* ; *vecchino*, *vecchietto*, *vecchiettino*, *vecchiuzzo*, *vecchiarello* ? [a] Ajoutez à cela les mêmes terminaisons qui reviennent si souvent, et qui font une rime perpétuelle dans la prose. Le discours est quelquefois tout en *A* et quelquefois tout en *O* ; ou du moins les *O* et les *A* se suivent de si près qu'ils étouffent le son des *I* et des *E*, qui de leur côté font aussi en quelques autres endroits une musique assez mal plaisante.

Ne faut-il pas confesser après cela que, si l'espagnol est propre à représenter le caractère des matamores, l'italien semble fait pour exprimer celui des charlatans ? Le français est exempt de tous ces défauts : il garde un juste tempérament entre ces deux langues : comme il n'a rien de la gravité orgueilleuse de l'une, il n'a rien aussi de la puérilité et des badineries de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyselet*, *ruisselet*, etc., qui étaient des délicatesses dans le style de nos vieux auteurs, ne se peuvent supporter dans le langage d'aujourd'hui : on se moquerait bien maintenant d'un poète qui dirait avec Belleau :

Le gentil rossignolet
Doucelet,

[a] Dérivés à suffixes péjoratifs ou affectueux de *fanciullo*, petit garçon ; *bambino*, enfant ; *uomo*, homme ; *dottore*, docteur ; *vecchio*, vieux.

Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards,
Frétillards,
Au doux chant de son ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été si en vogue autrefois, je n'en sais pas un qui soit demeuré dans le bel usage. Nous avons horreur de *mignardelette*, *blondelette*, etc. Pour les substantifs, outre *cuvette*, *clochette* et quelque autre terme de cette sorte, je ne sache guère qu'*amourette* que nous ayons retenu. Car quoique *tablette*, *lancette*, et plusieurs autres mots de cette rime aient le caractère de diminutifs, ils n'en ont pas la signification, non plus que *bassinet* et *mantelet*. Ainsi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table, ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la vérité, à prendre ces mots dans leur première origine, ils sont des diminutifs de *table* et de *lance* ; mais, à regarder ce qu'ils signifient maintenant selon l'usage, ils ne passent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu sa signification propre, et qui n'a plus que celle que la galanterie lui a donnée. Je dis le même de *bassinet* et de *mantelet* : on dit le *bassinet* d'un fusil et le *mantelet* d'un carrosse ; mais on ne dit pas *bassinet* pour dire un petit bassin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, si ce n'est en parlant de celui que les évêques portent en des

jours de cérémonie. Enfin, si nous avons quelques diminutifs d'une autre espèce, comme *aiglon*, *bécassine*, *pigeonneau*, etc., nous en avons peu, et nous n'avons pas la liberté d'en faire selon notre caprice, comme les Italiens, qui en font autant qu'il leur plaît et qui se plaisent tant à en faire.

Pour les rimes, notre langue ne les peut souffrir dans la prose, et elle n'a pas de peine à les éviter, parce que les terminaisons de ses mots sont fort différentes. Au reste, elle ne les évite pas seulement dans la chute des périodes et dans la fin des membres qui composent les périodes ; elle les évite encore dans le commencement et dans la suite du discours ; et Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui aient un même son pour rendre une période vicieuse. Mais la langue française ne se contente pas, dans la perfection où elle est, de rejeter les terminaisons tout à fait semblables ; elle se garde même de tout ce qui approche de la rime, et de ce qu'on appelle consonnances, comme *amertume* et *fortune*, *soleil* et *immortel*. En quoi elle a peu de rapport, non seulement avec la langue italienne, mais encore avec la langue latine, qui affecte quelquefois ces sortes de rimes, jusqu'à s'en faire une espèce d'ornement qu'elle met au nombre de ses figures. Notre langue est encore ennemie du jeu des paro-

les et de ces petites allusions ([a]) que la langue italienne aime tant.

— A ce que je vois, dit Ariste, notre langue est bien plus sérieuse que je ne pensais. — Elle l'est autant qu'elle le doit être, reprit Eugène. Avec toute sa majesté, elle est gaie et enjouée en de certaines rencontres, mais il y a toujours de l'honnêteté et de la sagesse même dans sa gaieté et dans son enjouement. Ses plaisanteries et ses débauches, si j'ose parler de la sorte, sont comme celles de ces personnes raisonnables qui ne s'oublient jamais, et à qui rien n'échappe contre la bienséance, quelque liberté qu'elles se donnent. Dans nos bagatelles, dans nos folies ingénieuses, dans tout ce qu'on appelle jolies choses, que de noblesse, que d'élévation, que de bon sens ! Notre langue y est en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages, où la matière la soutient, où les choses donnent de la force et de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue, ajouta-t-il, c'est qu'étant si noble et si majestueuse, elle ne laisse pas d'être la plus simple et la plus naïve ([b]) langue du monde.

([a]) *Allusion*, « figure qui se fait par un petit jeu de mots qui sont presque semblables ». (Furetière).

([b]) *Naïf*, *naïveté*, *naïvement* doivent être interprétés ici et ailleurs par *naturel*, *naturellement*.

Vous voulez bien que, pour vous faire mieux entendre ma pensée, je vous fasse souvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre esprit, et que chaque langue est un art particulier de rendre ces conceptions sensibles, de les faire voir et de les peindre ; de sorte que, comme les talents des peintres sont divers, les génies des langues le sont aussi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, et qui expriment jusqu'aux mœurs et aux sentiments des personnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres qui, quelque habiles qu'ils soient, ont de la peine à attraper cet air qui distingue un visage de l'autre : leurs couleurs sont éclatantes, leurs traits [a] sont hardis ; il y a de l'esprit et une grande beauté d'imagination en tout leur dessein ; mais ils n'observent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, et leurs portraits ne sont pas fort ressemblants. Il en est de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne sont pas heureuses à peindre les pensées au naturel. Telle est entre autres la langue espagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne sont et va plus loin que la nature ; car elle ne garde nulle mesure en ses métaphores ; elle aime passionnément l'hyperbole et la porte jusqu'à

[a] Leur *dessin*, par opposition au *dessein*, c'est-à-dire à la conception, à la composition.

l'excès, de sorte qu'on pourrait dire que cette figure est la favorite des Castillans, comme on a dit que l'ironie était la favorite de Socrate. Leurs livres sont pleins de ces métaphores hardies et de ces hyperboles excessives. Un de leurs plus célèbres auteurs [1] appelle un grand cœur *un cœur géant*, *coraçon gigante* ; et celui d'Alexandre, un *archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons était si à l'aise qu'il y restait encore de la place pour six autres : *Archicoraçon*, *pues cupo en un rincon del*, *todo este mundo holgadamente*, *dexando lugar para otros seis*.

Un bon poète de ce pays-là [2] dit froidement qu'il ne veut plus soupirer, parce qu'il craint que ses soupirs, étant tout de feu, n'embrasent le ciel, la terre, et la mer :

Dexo de sospirar, por que recelo
Que siendo mis sospiros esparcidos,
Como del pecho salen encendidos
Abrasaran la tierra, mar y cielo.

Voilà le génie espagnol. La langue italienne ne réussit guère mieux à copier les pensées. Elle n'enfle peut-être pas tant les choses, mais elle les embellit davantage. Elle songe plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; et, pourvu que ses tableaux plaisent, elle ne se soucie pas trop qu'ils ressemblent. Elle est de l'humeur de ces peintres fantasques qui suivent bien plus leur

caprice qu'ils n'imitent la nature ; ou, pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation en quoi consiste la perfection des langues, aussi bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice et fait à peu près comme cet apprenti qui, ne pouvant exprimer les charmes et les traits d'Hélène, s'avisa de mettre beaucoup d'or à son tableau, ce qui fit dire à son maître qu'il l'avait fait [1] riche, ne l'ayant pu faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choses un certain air qui leur est propre, elle les orne et les enrichit autant qu'elle peut. Mais ces ornements et ces enrichissements ne sont pas de véritables beautés. Toutes ces expressions italiennes, si fleuries et si brillantes, sont comme ces visages fardés qui ont beaucoup d'éclat et qui n'ont rien de naturel. Il est vrai que ces belles expressions ont de quoi surprendre, et même quelquefois de quoi plaire ; mais, après tout, ce sont de fausses beautés, et, pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laisse pas éblouir.

Il y a d'autres langues qui représentent naïvement tout ce qui se passe dans l'esprit ; et entre celles qui ont ce talent, il me semble que la langue française tient le premier rang, sans en excepter la grecque et la latine. Il n'y a qu'elle, à mon gré, qui sache bien peindre d'après nature et qui exprime les choses précisément comme elles sont.

Elle n'aime point les exagérations, parce qu'elles altèrent la vérité ; et c'est pour cela sans doute qu'elle n'a point de ces termes qu'on appelle *superlatifs*, non plus que la langue hébraïque. Car *Grandissime*, *Bellissime*, *Habilissime*, dont les provinciaux et même quelques gens de la cour se servent, ne sont point français ; et pour *Illustrissime*, *Sérénissime*, *Révérendissime*, *Généralissime*, ce sont des termes établis pour marquer les qualités des personnes et non pas pour exagérer les choses.

Notre langue n'use aussi que fort sobrement des hyperboles, parce que ce sont des figures ennemies de la vérité ; en quoi elle tient de notre humeur franche et sincère, qui ne peut souffrir la fausseté et le mensonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en sert que quand elle ne peut s'en passer ou que les mots métaphoriques sont devenus propres par l'usage. Surtout elle ne peut supporter les métaphores trop hardies ; et nous ne sommes plus au temps du *zénith* de la vertu, du *solstice* de l'honneur et de l'*apogée* de la gloire. Comme les jeunes personnes, quelque bien faites qu'elles soient, ne plaisent point aux honnêtes gens si elles n'ont de la retenue et de la pudeur, les métaphores les plus agréables ne sont point au gré de notre langue si elles ne sont fort modestes. Elle choisit bien

celles dont elle use ; elle ne les tire pas de trop loin et ne les pousse pas trop loin aussi ; elle les conduit jusqu'à un terme raisonnable : en quoi elle est encore bien différente de ses voisines, qui portent toujours les choses à l'extrémité. Car, par exemple, si elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre aussitôt pour phare le flambeau de l'amour même, et pour étoile polaire les yeux de la beauté dont elles parlent ; elles font voler les désirs à pleines voiles, à la faveur du vent de l'espérance ; elles agitent le navire de l'âme des tourbillons de la crainte, et c'est grand hasard si elles ne le font échouer à la fin contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces métaphores continuées de la sorte, ou ces allégories dont les Espagnols et les Italiens font leurs délices, sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste, notre langue est si réservée dans l'usage des métaphores qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes si elle ne les adoucit par *si j'ose dire* ; *pour parler ainsi* ; *pour user de ce terme* ; *s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, et ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue française, c'est que sa poésie n'est guère moins éloignée que sa prose de ces façons de parler figurées et métaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons

fort peu de mots poétiques, et le langage des poètes français n'est pas, comme celui des autres poètes, fort différent du commun langage. Nos Muses, bien loin d'être libres et emportées, comme celles d'Italie et d'Espagne, sans parler ici ni des Grecs ni des Latins, nos Muses, dis-je, sont si sages et si retenues qu'elles ne se permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur qui, toute divine qu'elle est, fait dire aux autres assez souvent bien des folies. — Ne serait-ce point pour cela, dit Ariste, que les poèmes épiques réussissent si peu en notre langue ? Car, comme ces sortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu et d'enthousiasme, des imaginations hardies, des expressions poétiques et fort élevées au-dessus de la prose, il se peut bien faire que, le génie de la langue française ne s'accordant guère avec tout cela, nos plus excellents poètes ne peuvent parvenir, en ce genre de poésie, à la perfection où les Grecs, les Latins et les Italiens même sont parvenus. — Quoi qu'il en soit, reprit Eugène, il est certain que le style métaphorique n'est bon parmi nous ni en prose ni en vers.

— Si cela est, dit Ariste, ceux qui n'appellent jamais les choses par leur nom, et qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien français. — Ils sont aussi éloignés du caractère de notre langue, répliqua Eugène, que les masques,

qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillements bizarres, sont éloignés de nos modes.

Mais comme la langue française aime fort la naïveté, poursuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchés, les phrases [a] trop élégantes, les périodes même trop compassées lui sont insupportables. Tout ce qui sent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte la choque ; et un style affecté ne lui déplaît guère moins que les fausses Précieuses déplaisent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons et toutes leurs mines. Elle n'affecte jamais rien ; et, si elle était capable d'affecter quelque chose, ce seroit un peu de négligence, mais une négligence de la nature de celle qui sied bien aux personnes propres [b], et qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries et tous les autres ajustements :

Bella ancor ch'incolta [c].

Savez-vous bien que notre langue souffrirait plutôt des barbarismes que des afféteries, et qu'un Allemand qui écorche le français nous fait moins de peine qu'un faux bel-esprit qui ne dit que de beaux mots ?

---

[a] Expressions, locutions.
[b] Elégantes distinguées.
[c] « Belle, encore que négligée ».

— A ce compte, repartit Ariste, ceux qui raffinent éternellement sur le langage sont bien ridicules. — Ils le sont encore plus que vous ne pensez, répliqua Eugène, et pour moi, je ne sache rien qui dégoûte davantage les personnes raisonnables que le jargon [a] de certaines femmes qui se servent à toute heure d'expressions extraordinaires, et qui dans une conversation disent cent fois un mot qui ne fera que de naître.

Pour plaire, ajouta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire, et pour parler bien français, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage ressemble à une eau pure et nette qui n'a point de goût, qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte, et non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands et qui y font mille différentes figures. Car la langue française hait encore tous les ornements excessifs : elle voudrait presque que ses paroles fussent toutes nues, pour s'exprimer plus simplement ; elle ne se pare qu'autant que la nécessité et la bienséance le demandent.

D'alta beltà, ma sua beltà non cura,
O tanto sol quant'honestà s'en fregi [b].

---

[a] Langage convenu, non incorrect.

[b] Le Tasse fait le portrait de Sophronie, renfermée dans Jérusalem, vierge « d'une beauté souveraine ; mais cette beauté, qu'elle dédaigne, ne lui sert qu'à parer sa vertu. » (*Jérusalem délivrée*, ch. II).

Cette simplicité qu'elle cherche lui fait haïr la composition des mots. Elle ne sait ce que c'est que de faire un mot d'un nom et d'un verbe, ou de deux noms joints ensemble. Le sommeil *charme-souci*, le ciel *porte-flambeaux*, le vent *chasse-nue*, l'abeille *suce-fleurs*, les fleurs *souefve-flairantes*, les Dieux *chèvre-pieds*, sont des dictions ([a]) monstrueuses dans le langage moderne. Il y a longtemps que nous avons banni toutes ces sortes d'adjectifs de notre prose et de nos vers. Et pour les substantifs, il n'est demeuré, ce me semble, que *crèvecœur*, *boutefeu* et quelques autres en petit nombre qu'on a jugés nécessaires. Que si notre langue n'a rien en cela du génie de la langue grecque, qui doit ses principales beautés à la composition, elle a beaucoup du génie de la langue hébraïque, qui n'a presque point de composés.

Sa simplicité paraît aussi en ce qu'elle suit avec beaucoup de soin ce qu'on appelle communément *phrases*[1]. Les expressions simples et communes lui sont plus agréables ; et pour les phrases dont elle use, elle veut que les termes qui les composent soient propres et bien choisis ; qu'il y ait de la proportion entre eux ; qu'ils soient faits en quelque façon l'un pour l'autre et que leur alliance soit autorisée par l'usage ; de sorte qu'il n'y a rien de

([a]) Mots.

plus contraire à la pureté du langage que de ne pas bien assembler ces termes ni rien de plus aisé que de faire une méchante phrase de deux bons mots.

— Ce que vous dites, ajouta Ariste, me fait souvenir d'une illustre personne à qui notre siècle doit une partie de sa politesse, et qui n'a pas peu contribué à l'embellissement de notre langue. On lui montra un jour je ne sais quelle pièce française où les règles de la pureté, dont nous parlons, n'étaient pas fort bien observées, et on lui demanda son sentiment sur quelques phrases particulières. *Ces mots-là*, dit-elle en souriant, *sont, je crois, bien étonnés de se voir ensemble, car apparemment ils ne s'y sont jamais vus.*

— Mais pour vous dire tout ce que je pense de la naïveté de notre langue, continua Eugène, il faut que je vous dise une remarque que j'ai faite il y a longtemps, et que d'autres ont faite aussi bien que moi [1]. C'est que la langue française est peut-être la seule qui suive exactement l'ordre naturel, et qui exprime les pensées en la manière qu'elles naissent dans l'esprit. Je m'explique et je vous prie de m'entendre. Les Grecs et les Latins ont un tour fort irrégulier : pour trouver le nombre et la cadence qu'ils cherchent avec tant de soin, ils renversent l'ordre dans lequel nous imaginons les choses ; ils finissent le plus souvent

leurs périodes par où la raison veut qu'on les commence. Le nominatif, qui doit être à la tête du discours selon la règle du bon sens, se trouve presque toujours au milieu ou à la fin. Par exemple, au lieu de dire naturellement et régulièrement comme nous : César a vaincu Pompée dans la bataille de Pharsale, ils disent en leur langage : De Pharsale dans la bataille a vaincu Pompée César.

Les Italiens et les Espagnols font à peu près le même : l'élégance de ces langues consiste en partie dans cet arrangement bizarre, ou plutôt dans ce désordre et cette transposition étrange de mots. Il n'y a que la langue française qui suive la nature pas à pas, pour parler ainsi ; et elle n'a qu'à la suivre fidèlement pour trouver le nombre et l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renversement de l'ordre naturel.

La merveille est que dans la poésie même, où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la vérité dans un poème héroïque les transpositions légères qui donnent aux vers de la grâce et de la force, mais elle condamne, dans toutes sortes de poésies, les transpositions violentes, et qui rendent les vers rudes et obscurs.

— Votre remarque est judicieuse et bien fondée, répondit Ariste. Mais n'avez-vous point aussi

remarqué, poursuivit-il, que de toutes les prononciations la nôtre est la plus naturelle et la plus unie ? Les Chinois et presque tous les peuples de l'Asie chantent ; les Allemands râlent ; les Espagnols déclament ; les Italiens soupirent ; les Anglais sifflent. Il n'y a proprement que les Français qui parlent ; et cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accents sur les syllabes qui précèdent la pénultième : car ce sont ces sortes d'accents qui empêchent que le discours ne soit continué d'un même ton.

— Mais d'où vient, pensez-vous, dit Eugène, que les femmes en France parlent si bien ? N'est-ce pas parce qu'elles parlent naturellement et sans nulle étude ? — Il est vrai, reprit Ariste, qu'il n'y a rien de plus juste, de plus propre et de plus naturel que le langage de la plupart des femmes françaises. Les mots dont elles se servent semblent tout neufs et fait exprès pour ce qu'elles disent, quoiqu'ils soient communs [a] ; et si la nature elle-même voulait parler, je crois qu'elle emprunterait leur langue pour parler naïvement.

— Disons encore, ajouta Eugène, que la langue française a un talent particulier pour exprimer les plus tendres sentiments du cœur. Cela paraît jusque dans nos chansons, qui sont si passionnées

[a] Communs à tout le monde.

et si touchantes, et où le cœur a bien plus de part que l'esprit, quoiqu'elles soient infiniment spirituelles ; au lieu que la plupart des italiennes et des espagnoles sont pleines de galimatias et de phébus : le soleil et les étoiles ne manquent guère d'y entrer. Je dirais presque que notre langue est la langue du cœur et que les autres sont plus propres à exprimer ce qui se passe dans l'imagination, que ce qui se passe dans l'âme. Le cœur ne sent point ce qu'elles disent, et elles ne disent point ce que le cœur sent.

Cette naïveté, qui est le propre caractère de notre langue, est accompagnée d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus opposé au langage d'aujourd'hui que les phrases embarrassées, les façons de parler ambiguës, toutes les paroles qui ont un double sens, ces longues parenthèses qui rompent la liaison des choses, le mauvais arrangement des mots, lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure et qu'on met quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement.

— Il faut avouer, dit Ariste, que les transpositions sont un étrange embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs auteurs vient de là en partie : on a souvent de la peine à en démêler le sens, parce que le sens et les paroles ne s'ac-

cordent pas. Ainsi je comprends aisément que notre construction régulière ne contribue pas peu à la netteté du style et à la clarté du discours. C'est aussi pour l'amour de cette netteté et de cette clarté que notre langue répète quelquefois les mêmes mots et qu'elle n'oublie jamais les articles, qui ôtent l'équivoque et qui déterminent le sens.

— Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugène, c'est qu'elle est claire sans être trop étendue. Il n'y a peut-être rien qui soit moins à son goût que le style asiatique [1]. Elle prend plaisir à renfermer beaucoup de sens en peu de mots. La brièveté lui plaît ; et c'est pour cela qu'elle ne peut supporter les périodes qui sont trop longues, les épithètes qui ne sont point nécessaires, les purs synonymes [2] qui n'ajoutent rien au sens, et qui ne servent qu'à remplir le nombre. En quoi elle est beaucoup plus exacte que la langue latine même, qui ne hait pas les synonymes ni les longues périodes ; et en cela elle est aussi bien différente de la langue grecque qui, outre les synonymes et les longues périodes, a tant d'épithètes inutiles et tant de particules superflues. Le premier soin de notre langue est de contenter l'esprit et non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon sens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne lui est plus naturel qu'une brièveté raisonnable. Et cela est fondé en quelque

façon sur notre humeur : car le langage suit d'ordinaire la disposition des esprits ; et chaque nation a toujours parlé selon son génie. Les Grecs, qui étaient gens polis et voluptueux, avaient un langage délicat et plein de douceur. Les Romains, qui n'aspiraient qu'à la gloire, et qui semblaient n'être nés que pour gouverner, avaient un langage noble et auguste ; ce qui a fait dire à un Père de l'Église que la langue latine est une langue fière et impérieuse, qui commande plutôt qu'elle ne persuade. Le langage des Espagnols se sent fort de leur gravité et de cet air superbe qui est commun à toute la nation. Les Allemands ont une langue rude et grossière ; les Italiens en ont une molle et efféminée, selon le tempérament et les mœurs de leur pays. Il faut donc que les Français, qui sont naturellement brusques, et qui ont beaucoup de vivacité et de feu, aient un langage court et animé, qui n'ait rien de languissant. Aussi nos ancêtres[1], qui étaient plus prompts que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue latine ; et pour les monosyllabes, qui ne peuvent être abrégés, ou ils n'y changèrent rien du tout, ou ils les changèrent en d'autres monosyllabes : ainsi ils conservèrent *si*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *est*, etc. ; et ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, etc., *moi*, *toi*, *vous*, *nous*, etc.

Au reste, nous avons trouvé le secret de joindre

la brièveté non seulement avec la clarté, mais encore avec la pureté et la politesse. Les autres langues ne s'accommodent guère d'un style coupé. Sénèque et Tacite, qui donnent dans ce style-là, et qui abandonnent tout à fait celui de Cicéron et de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les grâces de leur langue. Thucydide, qui est de tous les historiens grecs le plus serré et le plus précis, n'est pas seulement obscur d'ordinaire, mais encore, si nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnasse, il se sert quelquefois de façons de parler fort vicieuses. Parmi les Italiens, le Malvezzi [1], qui a une manière d'écrire concise et sentencieuse, n'écrit pas selon les règles de l'Académie *della Crusca*. Pour les Espagnols, vous savez que tous leurs auteurs sont diffus et que leur langue demande une grande étendue de pensées et de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un style également serré et poli : ils joignent dans le français la pureté de César et la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque chose de celles des oracles ; sans en avoir l'obscurité ni l'embarras, elles en ont la brièveté et la force. Ce caractère paraît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Sarrasin et de Costar. Voilà un des plus considérables avantages de notre langue sur toutes les autres, et particulièrement sur la langue castillane.

— Vraiment, dit alors Ariste en riant, si Charles-Quint revenait au monde, il ne trouverait pas fort bon que vous missiez le français au-dessus du castillan, lui qui disait que, s'il voulait parler aux dames, il parlerait italien ; que, s'il voulait parler aux hommes, il parlerait français ; que, s'il voulait parler à son cheval, il parlerait allemand ; mais que, s'il voulait parler à Dieu, il parlerait espagnol. — Il devait dire sans façon, reprit Eugène, que le castillan était la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un savant cavalier de ce pays-là, qui soutint hautement dans une bonne compagnie qu'au paradis terrestre le serpent parlait anglais ; que la femme parlait italien ; que l'homme parlait français ; mais que Dieu parlait espagnol. — Plût à Dieu, repartit Ariste, que les choses se fussent passées de la sorte ; car enfin, si le serpent et Ève eussent parlé deux langages différents, peut-être qu'ils ne se seraient pas entendus ; mais, par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien ; et c'est ce qui me fait un peu douter de la vérité de l'histoire.

— Après tout, continua Eugène, Charles-Quint avait une grande idée de notre langue : il la croyait propre pour les grandes affaires, et il l'appelait *langue d'État*, selon le témoignage du Cardinal Duperron [1]. C'est peut-être pour cela qu'il lui fit l'honneur de se servir d'elle dans la

plus célèbre action de sa vie. L'histoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla français aux États de Bruxelles, en remettant tous ses royaumes entre les mains de Philippe II. — Mais accordons à l'empereur et au cavalier castillan, repartit Ariste, que leur langage est le langage des dieux, pourvu qu'ils nous accordent que le nôtre est le langage des hommes raisonnables qui n'ont rien de grossier et de barbare.

— Voilà en deux mots le portrait de notre langue, répliqua Eugène : j'ajoute seulement, pour expliquer votre pensée, que le français est infiniment éloigné de la rudesse de toutes les langues du Nord, dont la plupart des mots écorchent le gosier de ceux qui parlent, et les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *w*, ces doubles *ss*, ces doubles *kk*, qui règnent dans toutes ces langues-là, toutes ces consonnes entassées les unes sur les autres sont horribles à prononcer et ont un son qui fait peur. Le mélange des voyelles et des consonnes dans le français fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aspiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes les autres langues n'ont point, et qui finit la plupart de nos mots. Il fait les rimes féminines, qui donnent une grâce singulière à notre poésie. Nous prononçons l'*u* doucement

et comme une simple voyelle, au lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un son bien plus rude. Nous avons de la peine à souffrir la rencontre des voyelles qui ne se mangent [a] point, quand elle a quelque chose de choquant ; et nous avons mieux aimé établir un solécisme en disant *mon âme*, *mon épée*, que de dire, selon les règles de la grammaire, *ma âme*, *ma épée*. En prononçant plusieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aisée et plus coulante. Ainsi, quoique nous écrivions *paroître*, *faisoit*, *croyance*, nous prononçons *parêtre*, *faiset*, *créance*.

Ajoutez à cette douceur des lettres et des mots le nombre et la cadence des périodes. Car, quoique notre langue ait plus égard au sens qu'à la cadence, comme je disais tout à l'heure, elle ne laisse pas d'être aussi nombreuse que les langues anciennes. Il y a dans le style de nos bons auteurs je ne sais quoi d'harmonieux qui flatte l'esprit et l'oreille en même temps ; si bien que la langue française a tout ensemble la majesté de la langue latine et la douceur de la langue grecque.

Mais, parce que les musiques trop douces ne plaisent guère et que les grandes délicatesses sont insipides, notre langue a soin d'éviter dans la

---

(a) Qui ne s'élident point.

prose les cadences trop mesurées, les vers ou les demi-vers qui se suivent, les chutes molles et languissantes à la fin des périodes. Ses paroles ne sont pas toutes de soie, comme celles dont un sage politique voulait qu'on se servît en parlant aux princes, ni toutes de miel, comme celles d'un auteur grec [1] qui a été appelé pour cela *voix de miel* et *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux et de délicat est soutenu par ce qu'elle a de fort et de mâle. Ainsi elle n'a ni la dureté de la langue allemande, ni la mollesse de la langue italienne ; et on peut la comparer à ces anciennes héroïnes, qui avaient toute la douceur de leur sexe et toute la force du nôtre, et qui de plus n'étaient pas moins chastes que vaillantes. Car c'est encore par là que notre langue leur ressemble.

Quoique nos mœurs ne soient peut-être pas plus pures que celles de nos voisins, notre langue est beaucoup plus chaste que les leurs, à prendre ce mot dans sa propre signification. Elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur et qui salissent tant soit peu l'imagination, mais encore celles qui peuvent être mal interprêtées ; sa pureté va jusques au scrupule, comme celle des personnes qui ont la conscience fort tendre, et auxquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de sorte qu'un mot cesse d'être du bel usage et devient barbare parmi nous, dès qu'on

lui peut donner un mauvais sens. L'italien et l'espagnol n'ont garde d'être si sévères ni si scrupuleux.

— Je conclus de tout ce que nous avons dit jusqu'à cette heure, poursuivit Ariste, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde n'ont guère de rapport l'une avec l'autre. — Il est vrai, dit Eugène, que leurs caractères sont aussi différents que si elles n'avaient pas la même origine. Car, pour vous dire encore un mot là-dessus et pour vous exprimer par des comparaisons sensibles tout ce que je pense de ces trois langues, qui viennent toutes trois du latin comme de leur source, l'espagnol, à mon avis, ressemble à ces fleuves dont les eaux sont toujours grosses et agitées, qui ne demeurent guère renfermés dans leur lit, qui se débordent souvent, et dont les débordements font un grand bruit et un grand fracas. L'italien est semblable à ces ruisseaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux, qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs, qui s'enflent néanmoins quelquefois jusqu'à inonder toute la campagne. Mais la langue française est comme ces belles rivières qui enrichissent tous les lieux par où elles passent, qui, sans être ni lentes ni rapides, roulent majestueusement leurs eaux et ont un cours toujours égal.

— Mais puisque la langue latine, reprit Ariste,

est la mère de ces trois langues, ne pouvons-nous pas dire encore que ce sont trois sœurs qui ne se ressemblent point, et qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive souvent dans les familles ([1]) ? Je ne vous dirai pas précisément laquelle des trois est l'aînée, car le droit d'aînesse n'y fait rien, et nous voyons tous les jours des cadettes qui valent bien leurs aînées. Ainsi, pour ne parler que de leurs génies, sans rien décider de leur naissance, il me semble que la langue espagnole est une orgueilleuse qui le porte haut, qui se pique de grandeur, qui aime le faste et l'excès en toutes choses. La langue italienne est une coquette toujours parée et toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, et qui se plaît beaucoup à la bagatelle. La langue française est une prude ([a]), mais une prude agréable, qui, toute sage et toute modeste qu'elle est, n'a rien de rude ni de farouche. C'est une fille qui a beaucoup de traits de sa mère, je veux dire de la langue latine. Je n'entends pas par la langue latine la langue qu'on parlait au temps de Néron et sous les autres empereurs qui le suivirent : j'entends celle qu'on parlait au temps d'Auguste, dans le siècle de la belle latinité, et je dis que notre langue, dans la perfection où elle est, a beaucoup de rapport avec la langue latine

([a]) Au sens favorable.

de ce temps-là. Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le même génie et le même goût, et que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble et poli, mais pur, simple, naturel et raisonnable.

— Je croyais, dit Ariste, que la langue italienne eût plus de conformité avec la langue latine que la nôtre. Car, outre qu'elle a retenu la plupart des terminaisons latines, elle a succédé dans toute l'Italie à la langue des anciens Romains. — Si j'osais vous dire ma pensée là-dessus, répondit Eugène, je vous dirais qu'il n'y a peut-être rien de plus opposé au langage de César et de Cicéron que celui qu'on parle maintenant à Rome ; et que, comme les Italiens sont un peu différents de ces illustres Romains qui étaient autrefois les maîtres du monde, l'italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuse langue romaine qui était la langue de l'Empire sous le règne des premiers Césars. La langue qu'on parle présentement en Italie est d'autant moins semblable à celle de l'ancienne Rome qu'elle en est une corruption plus sensible ; et si elle lui ressemble en quelque chose, ce n'est pas tant comme une fille ressemble à sa mère, que comme les singes ressemblent à l'homme, sans avoir rien de ses qualités ni de sa nature. Cette ombre de ressemblance est un défaut plutôt qu'une perfection. Les singes seraient moins

difformes et moins ridicules, s'ils ne nous ressemblaient point du tout. Ce n'est pas dans les terminaisons et précisément dans les mots que la langue française est conforme à la langue du siècle d'Auguste ; c'est particulièrement dans le style et dans ce caractère de majesté, de politesse, de pureté et de bon sens qui se remarque aux auteurs de ce temps-là, et aux bons écrivains de celui-ci.

Je pourrais ajouter que notre langue est capable de toutes choses, aussi bien que la latine et la grecque. Nous avons non seulement des lettres, des pièces de théâtre et des satires qui valent bien celles des Grecs et des Romains, mais aussi des harangues, des panégyriques et des plaidoyers qui approchent assez de l'éloquence d'Athènes et de Rome ; et si nous n'avons point encore d'histoire générale qui vaille celle de Tite-Live, ni de poème épique qui soit de la force de l'Énéide, j'ose dire, quoi que vous en pensiez, que ce n'est pas tant la faute de la langue que celle des historiens et des poètes. Si tel que je connais avait entrepris d'écrire l'histoire de France et de composer un poème héroïque, peut-être que nous égalerions les anciens et que nous aurions en un même auteur notre Tite-Live et notre Virgile.

— Érasme n'avait pas si bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariste, lui qui disait que, quand il voulait parler d'une matière solide,

il parlait latin, mais que, quand il voulait parler de bagatelles, il parlait français ou hollandais. — Je pourrais vous répondre, reprit Eugène, que notre langue n'était pas dans la perfection où elle est, lorsqu'Érasme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'est pas un bon juge de ces sortes de choses ; qu'un Hollandais a bien la mine de confondre le français avec le wallon, et qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue latine [1] ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

— Après tout, repartit Ariste, notre langue étant aussi pauvre qu'elle est, je ne sais comment vous osez la faire tant valoir et la mettre en parallèle avec la latine, que Cicéron estime plus riche que la Grecque. — Croyez-moi, répliqua Eugène, la langue française n'est pas si pauvre que l'on pense. Ceux qui se plaignent de sa pauvreté devraient peut-être se plaindre de leur ignorance ou de la stérilité de leur esprit. Car enfin elle est abondante en toutes sortes de termes et de façons de parler. Elle en a pour le discours familier et pour l'éloquence, pour le style médiocre et pour le style sublime, pour le sérieux et pour le burlesque, pour la chicane même et pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en notre langue, quand on la sait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayons les mots propres ; mais il y en a deux dont les Français seuls semblent avoir une connaissance parfaite, selon la remarque d'un savant homme [1] du siècle passé. Ces deux arts sont la vénerie et la fauconnerie. Comme les Français s'y sont adonnés de tout temps plus que les autres nations et que nos rois y ont toujours pris plaisir, parce que ce sont des divertissements nobles et des exercices qui servent d'apprentissage à la guerre, la langue française a des mots singuliers ([a]) pour exprimer tout ce qui regarde l'un et l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de vénerie en comparaison de la nôtre ; les Italiens et les Espagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la chasse des bêtes fauves. Pour la fauconnerie, elle a été inconnue aux Grecs et aux Latins, de la manière dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas seulement fournir un mot propre pour la nommer, bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plupart des langues étrangères sont assez pauvres en ces sortes de mots. Il n'y a proprement que la langue française qui ait de quoi parler à fond d'un exercice si divertissant et si noble ; et cela vient apparemment de ce que les Français ont inventé, ou du moins perfec-

([a]) Particuliers.

tionné cet art, qui était en vogue dans la France dès le temps de Chilpéric, au rapport de Grégoire de Tours, et dont la noblesse française a toujours fait une profession particulière, témoin le proverbe ancien :

D'oiseaux, de chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaisir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiseaux*, composé par Gaces de la Vigne [1], gentilhomme de mérite, qui florissait sous le règne de Philippe de Valois ; sans parler du livre de Gaston Phébus, où toutes les choses qui appartiennent à la chasse de l'oiseau sont décrites si exactement. Notre langue a profité plus que vous ne pensez de ces exercices ; car certains termes propres de la vénerie et de la fauconnerie ont été transportés ailleurs fort élégamment, comme *suivre les traces*, *être aux abois*, *rendre les derniers abois*, *prendre l'essor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *réclamer* [2], etc. Savez-vous bien que le mot de *niais* se dit proprement du faucon ou d'un autre oiseau de proie qui n'a point encore volé et qui a été pris au nid ? *Hagard* [3] est opposé à *niais* en langage de chasse, quoique, dans le langage ordinaire, il signifie quelque autre chose que *déniaisé*. Savez-vous bien encore que *débonnaire* [4] est un mot tiré de cet art, et qu'il vient, selon Henri Estienne,

de *bonne* et d'*aire*, qui signifie le nid de l'oiseau, comme qui diroit de bon lieu, de bonne naissance et de bon naturel ? Je ne vous dis rien d'*émérillonné*, et de *hobereau*[1] ; car ces mots-là ne sont pas trop du bel usage, et l'on ne s'en sert guère qu'en plaisantant dans le discours familier, pour marquer un esprit éveillé et un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peut-être que notre langue qui ait des termes pour signifier tout ce qui appartient à la monnaie ; et si je ne craignais de vous fatiguer, je vous ferais un détail dont vous seriez surpris ; car j'ai eu autrefois la curiosité de lire les livres et de consulter les experts sur cette matière. — Quand je n'aurais jamais ouï parler de *grenaille* ni de *flan*, dit Ariste, je vous en croirais sur votre parole. Mais avec tout cela, ajouta-t-il, il vaudrait mieux que notre langue ne fût pas si riche en termes de chasse et de monnaie, et qu'elle le fût un peu plus en d'autres termes essentiels et nécessaires au commerce de la vie. Car enfin, à ne nous point flatter, il y a bien des choses que nous ne saurions dire qu'avec plusieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

— A la vérité, reprit Eugène, il nous manque quelques mots propres ; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous lui faites. Autrement la langue latine serait une langue

pauvre, car, toute riche qu'elle est, elle manque de beaucoup de termes que nous avons et qui sont assez communs. Elle ne peut exprimer en un mot *reconnaissance*, *ingratitude*, *remercîment*, *indifférence*, et *froideur* à l'égard d'une personne ; *fraîcheur*, *frais*, *intéressé*, *désintéressé*, *désintéressement*, *préférence*, *préséance*, *conquérant*, *conquêtes*, *intrigues*, *compliment*, *possible*, *impossible*, *indépendant*, *insolvable*, etc. Je parle toujours de la langue du siècle d'Auguste, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrais néanmoins étendre ce que je dis au latin des siècles suivants, nonobstant la corruption qui commença à s'introduire alors dans la langue ; car, si vous y avez fait réflexion, l'abondance n'est pas toujours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots, ce qui arrive par le peu de soin qu'on apporte à choisir les termes propres et usités, et par la liberté qu'on se donne de dire tout ce qu'on veut, sans avoir égard à l'usage ni au génie de la langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la langue latine par le nombre des locutions, elle était plus riche sous Domitien et sous Trajan que sous les premiers empereurs. Suétone, Tacite, Pline le Jeune ont des termes et des phrases qui ne se trouvent point dans Cicéron, ni même dans Sénèque. *Impossibilis*,

dont Quintilien se sert sans façon, n'était pas un mot latin dans le temps que la langue latine était florissante ; de sorte que, pour dire en ce temps-là qu'une chose était impossible, il fallait prendre un tour, et exprimer avec une phrase ce que nous disons en un mot.

— Mais ces termes *possible*, *impossible*, *indépendant*, *reconnaissance*, *ingratitude*, etc., viennent du latin, dit Ariste ; notre langue ne les a pas de son fonds ; ce sont des biens étrangers qui ne lui appartiennent pas. — Quand cela serait, repartit Eugène, il ne s'ensuit pas que notre langue soit aussi pauvre que vous dites. Un prince qui a beaucoup d'or et d'argent dans ses coffres ne laisse pas d'être riche, quoique cet or et cet argent ne naissent pas dans les terres de son État. Ceux qui volent le bien d'autrui s'enrichissent à la vérité par des voies injustes, mais ils s'enrichissent néanmoins ; et je n'ai jamais ouï dire que les partisans fussent moins à leur aise après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en sommes pas en ces termes-là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la succession de sa mère, c'est-à-dire de la langue française, qui tient sa naissance et ses richesses de la langue latine. Que si cette fille a fait valoir par son industrie et par son travail le bien que sa mère lui a laissé en partage ; si un champ qui n'apportait rien est devenu fertile entre ses mains ; si elle a trouvé

dans une mine des veines qu'on n'y avait pas encore découvertes ; je ne vois pas, à vous dire vrai, qu'elle en soit plus pauvre ni plus misérable.

Au reste, les mots que nous n'avons pas sont remplacés par des expressions si belles et si heureuses qu'on n'a pas sujet de regretter ce qui nous manque. Mais, parce que pour être riche ce n'est pas assez d'avoir précisément ce que la nécessité demande, et qu'il faut avec cela avoir quantité de choses dont on puisse se passer, outre les termes communs et nécessaires, nous en avons de rares et d'exquis, qui, comme des habits précieux, servent non seulement à revêtir, mais encore à orner les pensées ; nous avons de plus mille tours et mille manières pour exprimer une même chose.

— Cependant, dit Ariste, on a retranché de notre langue une infinité de mots et de phrases, et apparemment cela ne l'a pas enrichie. — Ne pensez pas vous en moquer, répliqua Eugène : c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée et qu'on en a fait une langue également noble et délicate. La nature ne donne pas la délicatesse et la dernière perfection aux choses qu'elle produit ; elle laisse faire cela aux arts. C'est à l'industrie [a] des hommes à purifier les métaux, à polir les marbres et les pierres précieuses. Cela ne se fait

[a] Activité, habileté.

qu'en retranchant ce qu'il y a de grossier dans ces minéraux. On démêle l'or de la terre, et on lui ôte sa crasse pour le rendre pur ; on donne mille coups de ciseau à une pièce de marbre, pour en faire une belle statue ; il faut tailler et nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté et ce feu qui fait tout son prix. Ainsi pour polir, pour épurer, pour embellir notre langue, il a fallu nécessairement en retrancher tout ce qu'elle avait de rude et de barbare. Nous devons un si utile retranchement aux soins de l'Académie française, qui se proposa pour but dès sa naissance de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées dans la bouche du peuple et parmi des courtisans ignorants ou peu exacts. C'est ce qu'elle dit elle-même dans le discours de son projet qu'elle présenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant son établissement ; et c'est aussi ce qu'elle fit ensuite avec tant de succès qu'on peut dire de cette illustre compagnie qu'en retranchant de notre langue de vieux mots et de vieilles phrases elle y a ajouté de nouvelles beautés et de nouveaux ornemens ; ce qui a été assez bien exprimé par une devise qui a pour corps une lime, et pour âme ces paroles :

Addit dum detrahit [a].

---

[a] Elle ajoute à mesure qu'elle retranche.

— Si le bonhomme Henri Estienne vivait encore, dit Ariste en riant, il ne saurait pas fort bon gré à Messieurs de l'Académie d'avoir fait le procès à *icelui* et à *icelle* et d'avoir condamné absolument *ains*, *jaçoit*, *comme ainsi soit que*, etc., lui qui, pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liste des mots français qui signifient *avare* et en compte jusqu'à onze ou douze, qui sont, si je m'en souviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop-tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pince-maille*, *racle-denare*, *serre-denier*, *pleure-pain*, *serre-miette*. — Eh, mon Dieu ! interrompit Eugène, que dites-vous là ? Si la langue française n'était riche qu'en ces sortes de mots, ce serait en vérité une pauvre langue : cela s'appelle étaler des haillons, et non pas faire montre de ses richesses. Ce n'est pas avoir appauvri la langue que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'est pas moins riche pour avoir tout son bien en pierreries, et, à mon avis, ce n'est pas une marque d'indigence de s'être défait d'une infinité de choses inutiles et embarrassantes. Mais comme les langues ressemblent non seulement aux statues, dont l'on retranche toujours quelque chose pour les achever, mais encore aux tableaux où l'on ajoute toujours quelque chose pour les finir, on a beaucoup enrichi la langue française depuis quelques années, soit en faisant des mots nouveaux et de nouvelles

phrases, soit en renouvelant quelques termes et quelques phrases qui n'étaient pas fort en usage.

— Vous me feriez plaisir, dit Ariste, de m'apprendre quelques-unes de ces expressions nouvelles ; car, ayant demeuré assez longtemps dans les provinces et même hors du royaume, elles ne seront peut-être pas venues jusqu'à moi. — Si vous n'en avez rien appris, répliqua Eugène, ni par le commerce des honnêtes gens de province qui vont à Paris presque tous les ans et qui en rapportent toutes les nouveautés, ni par la rencontre des personnes de condition qui ont passé par ce pays en voyageant, ni par les lettres de vos amis, vous les avez assurément inventées vous-même, ou bien elles vous ont été inspirées, car vous vous en servez tous les jours en parlant et en écrivant, comme si vous n'étiez jamais sorti de Paris. — Comme je m'en sers, reprit Ariste, sans m'en apercevoir et sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connaître, et de me dire précisément quelles sont ces façons de parler qui ont cours parmi les personnes polies. — Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugène. On dit à cette heure fort élégamment : Je n'y entends point *finesse*, il y entend *finesse*. On dit encore : Il m'en a fait *finesse*, pour dire : il ne m'en a point parlé, il m'en a fait un mystère. Le mot de *finesse* a une signification plus étendue

qu'il n'avait au temps passé. Il ne signifiait autrefois qu'*artifice*, *subtilité*, *fausse prudence* ; il signifie maintenant *délicatesse*, *perfection*. Ainsi l'on dit *finesse* d'esprit, *finesse* de l'art ; cet ouvrage a toute la *finesse* de l'art. Ce mot au pluriel n'a, ce me semble, que son ancienne signification : de méchantes *finesses* ; toutes ses *finesses* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *finesse*. Il n'y a rien de plus commun que de dire : Il en fait le *fin* ; vous avez beau en faire le *fin* ; un esprit *fin*, un goût *fin*, un discernement *fin*, une raillerie *fine*, un sourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*, etc. Ajoutez à cela le neutre *fin* et l'adverbe *finement* : Il pense *finement* les choses, il entend tout *finement* ; il sait le *fin* de la langue ; voilà le *fin* de l'affaire ; peu de gens savent le *fin* du Cabinet.

Vous savez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaisanterie*, *pruderie*, *brusquerie*, *connaisseur*, *désintéressement*, *contretemps*, *intrépide*, *intrépidité*, *férocité*, *féliciter*, *pester*, *disculper*, *insoutenable*, *incontestable*, *insurmontable*, sont des termes assez nouveaux.

Il y a plusieurs mots anciens auxquels on a donné des significations toutes nouvelles. Je ne sais si je pourrai m'en souvenir ; en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toujours dit : avoir *égard* à son honneur ; avoir *égard* à toutes les circonstances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu : avoir des *égards* ; il a de grands *égards* pour elle. *Égard* se prend encore en un autre sens : nous jugeons des choses non par ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles sont à notre *égard* ; il est civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On se dit à toute heure dans un sens nouveau. Car pour dire : Je vous en serai obligé, je ferai mon devoir, n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous, nous disons, en parlant et en écrivant familièrement : *On* vous en sera obligé, *on* fera son devoir, n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous.

Quoique *délicat*, *délicatesse*, *délicatement* aient toujours été en usage, on ne s'en est pas toujours servi comme l'on s'en sert : un esprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une pensée *délicate* ; c'est une affaire *délicate* ; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicatesse* dans l'esprit ; il sait toutes les *délicatesses* de la langue. A raisonner un peu *délicatement*.

On ne disait pas aussi au temps de Coëffeteau et de Malherbe : raisonner *juste*, parler *juste*, chanter *juste*, un esprit *juste*, un discours *juste*.

Ménager est un des mots que nous avons le plus

fait valoir. On ne dit pas seulement : *ménager* les esprits du peuple ; *ménager* les bonnes grâces du prince ; *ménager* les intérêts de ses amis ; *ménager* une affaire ; *ménager* une entrevue ; *ménager* son feu dans la poésie ; *ménager* sa santé, sa fortune, son crédit; mais on dit encore: *se ménager*, pour dire: user avec réserve de son crédit ; *se ménager* avec quelqu'un ; *ménager* ses amis, pour dire : ne leur être pas importun ; *ménager* la faiblesse d'une personne ; ne *ménager* personne, pour dire : n'avoir de la complaisance pour personne, traiter tout le monde rudement ; il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs écrivains dit, en parlant d'un discours fort éloquent et fort poli : Les figures y sont merveilleusement *ménagées*. Un autre dit, en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumière et l'ombre n'ont été plus judicieusement *ménagées*.

On dit aussi avoir des *ménagements* pour quelqu'un ; il a de grands *ménagements* pour elle. Cette façon de parler est de la Cour ; mais elle n'est pas fort établie, et les plus savants dans la langue ne la peuvent ouïr qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir de la *considération* dans le monde et s'attirer de la *considération*, quoique mille gens parlent de la sorte ; car enfin ces phrases, à les bien examiner, ne sont pas trop françaises. On dit bien : être en

grande *considération* dans le monde, pour dire : être estimé et considéré ; mais avoir de la *considération* signifie proprement : considérer les choses, et non pas être considéré des autres. Un homme qui a de la *considération*, c'est un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner et *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la signification qu'ils ont maintenant. *Tour* de visage, *tour* de vers, *tour* d'esprit ; il a un *tour* d'esprit fort agréable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expression, le *tour* de la langue française est bien différent de celui de la langue latine ; il écrit en prose d'un *tour* galant et fort naturel. Un esprit bien *tourné*, mal *tourné* ; il a l'esprit *tourné* à la bagatelle ; quand on est *tourné* de la sorte. *Tourner* bien un vers, *tourner* toutes ses pensées du côté de la guerre ; les choses ont *tourné* heureusement ; *tourner* la conversation du côté qu'on veut ; la conversation *tourna* sur le sérieux ; *tourner* ses imaginations plaisamment ; *tourner* une chose en raillerie, *tourner* une personne en *ridicule*. Ce dernier mot n'est pas fort ancien, non plus que *sérieux* dans un genre neutre. On n'a pas toujours dit : traiter quelqu'un d'un grand *sérieux*, prendre son *sérieux* ; trouver le *ridicule* d'une chose.

Le mot de *fonds* est fort en usage : J'ai un grand *fonds* de paresse ; je fais un grand *fonds* sur votre

parole ; faites *fonds* sur moi ; je connais son *fonds* ; des gens qui ne sont pas sûrs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout seul est un vieux mot que nous avons renouvelé : Je me connais un peu en *gens* ; vous n'avez guère de charité pour les *gens*.

Sûr et *sûreté* se disent fort. C'est un coup *sûr* ; c'est jouer à coup *sûr* ; c'est un homme *sûr* ; il est *sûr* de son fait ; prendre ses *sûretés*. On dit encore : prendre ses *précautions*, se *précautionner*. On ne saurait prendre trop de *précautions* dans une affaire aussi importante que celle-là. Les gens sages doivent se *précautionner* contre les accidents de la fortune, contre la mort.

Le mot de *mesures* est à peu près de même âge. Prendre ses *mesures* pour réussir dans une affaire ; prendre bien ses *mesures* ; prendre de fausses *mesures* ; il n'y a point de *mesures* à prendre avec des esprits fourbes ; il a rompu toutes mes *mesures* ; garder des *mesures* ; il ne garde point de *mesures*. On dit aussi : garder toutes les *bienséances*.

Honneur, *honnêteté*, *honnêtetés*, *honnête*, *malhonnête*, *honnêtement*, règnent fort dans le langage d'aujourd'hui. Il a de l'*honneur*, il a beaucoup d'*honneur*, il a bien de *l'honnêteté*, il m'a fait bien des *honnêtetés* ; cela est bien *honnête*, pour dire : cela est fort obligeant, fort généreux, fort civil ; cela est *malhonnête*, pour dire le contraire ; c'est un *malhonnête* homme ; un procédé *honnête* ;

c'est une personne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête* ; des sentiments *honnêtes*, il a agi en cela fort *honnêtement*.

Comme il n'y a pas fort longtemps qu'on dit : faire des *honnêtetés*, il n'y a pas aussi fort longtemps qu'on dit : faire des *amitiés* ; il m'a fait mille *amitiés* ; faites-lui bien des *amitiés* de ma part. On dit aussi : faites-moi une *amitié*, pour dire : faites-moi une grâce. Néanmoins en n'emploie guère ces façons de parler hors de la conversation, et elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peut-être qu'avec le temps elles seront reçues dans toutes sortes de styles ; car vous devez remarquer en passant que, comme c'est dans la conversation que naissent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périssent pas un peu après leur naissance, ce qui leur arrive assez souvent ; ils y demeurent, dis-je, jusques à ce qu'un long usage leur fasse perdre entièrement le caractère de la nouveauté.

Vous devez encore remarquer qu'il faut user avec beaucoup de réserve, dans la conversation même, des termes qui ne font que de naître, et qu'on doit s'abstenir presque également des locutions trop vieilles et trop nouvelles, les mots et les phrases d'une langue étant à peu près comme les fruits, qui ne valent rien ni pourris ni verts, et qui ne sont point de bon goût, s'ils ne sont mûrs.

Compte et *compter* sont fort usités dans un certain sens : Je vous tiendrai *compte* de tout ce que vous ferez pour lui ; je mets toutes ses obligations sur mon *compte* ; j'ai lu le livre d'un tel, je n'y ai pas trouvé mon *compte*. Je *compte* pour rien la faveur des grands ; quand on aime bien une personne, on *compte* pour rien tout le reste ; vous pouvez *compter* sur moi ; je *compte* sur votre amitié.

Soutenir n'a pas toujours eu une signification aussi simple que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui : *soutenir* une négociation importante ; *soutenir* son caractère, son personnage ; *soutenir* la conversation ; *soutenir* ses paroles par ses actions ; se *soutenir* ; dans les grandes afflictions on a besoin de toute sa force pour se *soutenir*. Les vers de Desportes se *soutiennent* encore, pour dire : ils sont encore beaux à présent. Ce qui paraîtrait en un autre une entreprise hardie et inconsidérée est *soutenu* en lui par sa probité ; sa harangue, *soutenue* de la vigueur de son zèle et de la réputation de sa vertu, etc., dit un bon auteur ; un discours *soutenu*.

Détruire, *gâter*, *empoisonner*, *envenimer*, sont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui se *détruisent* eux-mêmes par leur mauvaise conduite ; *détruire* une personne dans l'esprit d'une autre ; l'absence ne m'a-t-elle

point *détruit* dans votre cœur ? A ce que je vois, je ne suis pas encore *détruit* dans votre esprit ; cette modération qu'ils affectaient dans leurs paroles était *détruite* par leurs actions.

Ses réflexions *gâtent* ses premières pensées ; la Cour ne l'a point *gâté*. On dit dans la conversation : Vous le *gâtez*, en parlant d'une personne pour qui on a beaucoup de bonté ; laissez-moi faire, je ne *gâterai* rien ; cela ne *gâtera* rien.

Les médisants *empoisonnent*, *enveniment* tout, jusqu'aux actions les plus innocentes ; des louanges *empoisonnées* ; un cœur *envenimé*.

Air est tout à fait du bel usage : Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble, il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air* ; il s'habille, il danse de bon *air* ; il y a dans tous ses ouvrages un *air* de politesse qui le distingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réussira.

Façonner, *façonnier*, *façon*, sont d'autres mots à la mode : C'est trop *façonner* ; c'est une grande *façonnière* ; elle a mille petites *façons* qui lui siéent bien ; faire des *façons* ; je ne fais point de *façons* avec vous ; agir sans *façon* ; il se met sans *façon* au nombre des beaux esprits.

— Vous pourriez, ce me semble, ajouter *manière* à *façon*, interrompit Ariste, car ce mot est aussi fort en vogue. — Il y a été beaucoup plus qu'il n'y est, répliqua Eugène. A force de dire à toute

heure : *de la belle manière*, il m'a obligé *de la belle manière*, il danse *de la belle manière*, je l'ai grondé *de la belle manière*, on s'est lassé de cette « belle manière », et on l'a abandonné au peuple, qui le dit encore comme une belle phrase. On dit à la Cour et dans le beau monde : Il a des *manières* agréables ; il affecte des *manières* d'agir tout à fait bizarres ; il a quelque chose de rude dans sa *manière* ; on se fait à la Cour une *manière* d'esprit qui juge plus finement des choses ; il a de l'esprit à sa *manière*, il a assez l'esprit de la *manière* d'un tel.

Cet *assez* est du nouvel usage. Cela est *assez* de mon goût ; j'entre *assez* dans son sentiment. *Trop* en est aussi : Je ne vous suis pas *trop* obligé de votre procédé ; je ne suis pas *trop* d'avis.

Entrer a plusieurs significations fines : *Entrer* dans le sens de quelqu'un ; *entrer* dans la pensée d'un auteur ; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; *entrer* en confidence avec une personne ; *entrer* dans les secrets, dans les plaisirs, dans les intérêts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire : s'y engager ; *entrer* dans les considérations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous ; le latin n'*entre* guère dans le commerce du grand monde ; on a beau lui représenter, etc., il n'*entre* point là-dedans. En parlant d'une chose qui a

contribué à la disgrâce d'une personne, on dit fort bien : il y *entre* un peu de cela. En parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit : il n'*entre* point dans la conversation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grâce, et est fort de la Cour dans un sens métaphorique. S'*embarquer* dans une affaire ; il s'est *embarqué* un peu légèrement, pour dire : il s'est engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entreprise périlleuse. On dit aussi depuis peu : *embarquer* quelque chose ; j'ai *embarqué* l'affaire, l'affaire est *embarquée* ; mais cette dernière phrase n'est pas encore fort reçue.

Les *engagements* du monde, prendre des *engagements* avec quelqu'un sont des termes de nouvelle création, aussi bien que *parti*, et prendre le *parti* : Le meilleur *parti* pour moi est de faire une honnête retraite ; j'ai pris le *parti* de me taire ; quel *parti* prenez-vous ? pour dire : quelle résolution prenez-vous ? vous prenez le mauvais *parti* ; il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pousser les choses à l'extrémité.

Pousser est aussi nouveau dans une certaine signification : *Pousser* les gens à bout ; ne me *poussez* pas ; *pousser* une matière ; cela est trop *poussé*. On dit aussi : cela est *outré*.

Sacrifier et *sacrifice* sont à la mode : *Sacrifier* ses amis ; il m'a *sacrifié* ; *sacrifier* une personne à

une autre. J'ai vu toutes vos lettres, il m'en a fait un *sacrifice* ; je lui ai fait un grand *sacrifice*, pour dire : J'ai renoncé en sa considération à quelque chose de fort agréable ou de fort utile.

Donner se dit depuis quelque temps en plusieurs façons fort élégantes : *donner* dans le sens de quelqu'un ; *donner* dans le galimatias. L'apostrophe est une admirable figure quand on s'en sert à propos ; tous les jeunes esprits y *donnent* d'abord, dit un bon auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une personne ; *donner* dans le panneau ; il a *donné* dedans ; il y a *donné* de tout son cœur, en parlant d'une personne qui croit légèrement ; je ne *donne* pas là-dedans, pour dire : je ne crois pas cela ; *donner* à tout ; *donner* aux apparences. Cette dernière phrase a deux significations, l'une garder les dehors ; et l'autre, se laisser persuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *dupe*, de *chapitre*, de *fort* et de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément : Je n'en suis pas la *dupe* ; ne croyez pas que je sois votre *dupe* : il a été pris pour *dupe*.

Il m'a parlé longtemps sur votre *chapitre* ; il est savant sur le *chapitre* de la guerre ; je ne vous dis rien sur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choses un peu *fortes* ; ce que vous dites est un peu *fort* ; cela est *fort*. On voit peu d'amis de sa *force* ; il n'y a point d'homme

au Palais de sa *force* ; deux discours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler assez nouvelles : *Briller* dans la conversation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'esprit et qui ne *brillent* point dans la conversation.

Etre *content* de soi. Je ne serais pas *content* de moi, si je ne vous avais servi en cette rencontre ; elle est fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle ; je n'ai pas mal réussi dans cette affaire, je suis assez *content* de moi.

Se savoir *bon gré* de quelque chose. Je me sais *bon gré* de vous avoir dit mes sentiments ; vous devez vous savoir *bon gré* de n'avoir point répondu à ses injures.

Rendre des *soins*, des *assiduités*, de *bons offices* à une personne. *Bon office* vaut mieux que *service* en quelques endroits. Par exemple, pour parler honnêtement à une personne d'autorité de qui l'on a besoin, il faut lui demander un bon *office* et non pas un *service*.

— Il me semble, interrompit Ariste, avoir ouï dire à des gens qui venaient de Paris : demander *excuse* ; je vous demande *excuse*. — C'est une phrase ridicule, répliqua Eugène : tout le peuple s'en sert ; mais ceux qui parlent bien demandent toujours *pardon* et jamais *excuse*.

On dit élégamment, continua-t-il, se *désaccoutumer* d'une personne. Quand on aime bien les gens , on ne saurait s'en *désaccoutumer*.

Aller, venir *à ses fins*. C'est un homme qui va *à ses fins* ; il n'y a rien qu'il ne fasse pour venir *à ses fins*.

Se démêler d'une affaire ; *démêler* une intrigue ; on ne sait comment *démêler* cela ; je n'ai pas encore bien *démêlé* les sentiments que j'ai pour vous ; je n'ai pu vous *démêler* dans la foule.

Distinguer les personnes de mérite, en faire *distinction*. On est bien aise d'être *distingué* ; des gens de basse naissance qui se distinguent par leur esprit et par leur savoir.

S'*attirer* de l'estime, des reproches, de méchantes affaires. Je lui ai dit des choses fâcheuses ; mais il se les est *attirées*.

Se *déchaîner*, *déchaînement*. Les peuples se *déchaînent*, sont *déchaînés* contre les favoris. C'est un *déchaînement* horrible contre lui, en parlant d'une personne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Raffiner, *raffinement*. Il *raffine* trop ; il ne faut pas tant *raffiner* sur le langage. Les *raffinements* de l'amour-propre, de la politique ; ce sont des *raffinements* ridicules.

S'entêter, *entêtement*. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres, gens de livres, dit

un de nos bons auteurs, nous sommes sujets à nous *entêter* de ce que nous souhaitons. Un homme *entêté* de son mérite. C'est un furieux *entêtement.*

Étudier le goût, l'humeur des gens ; *étudier* un homme.

Savoir *son monde* ; savoir *vivre.* C'est un homme qui sait *son monde*, qui sait *vivre.*

Le *savoir faire* est encore plus nouveau. Un homme qui a du *savoir faire* ; il en est venu à bout par son *savoir faire.* Quoique ce terme exprime assez bien, les personnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoutumer ; il n'y a pas d'apparence qu'il subsiste, et je ne sais même s'il n'est point déjà passé. Aussi est-il fort irrégulier, et même contre le génie de notre langue, qui n'a point de substantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années : *c'est un homme tout d'une pièce*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adresse ni de complaisance, et qui ne sait point s'accommoder au temps ni aux personnes. C'est un homme *naturel*, pour dire : un homme trop franc et un peu simple.

Je ne sais quand je *parviendrai* à être de vos amis ; il est enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *use* bien, il en *use* mal avec moi ; il en *use* le mieux du monde.

Cela me *passe*, pour dire : je n'entends rien à

cela. On ne vous *passera* rien, pour dire : on ne vous pardonnera rien.

Je sais bien à quoi m'en *tenir* ; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnêteté, contre de si bonnes raisons.

Quand on est sur ce *pied*-là, quand on s'est mis sur ce *pied*-là, on ne craint rien ; les choses sont sur ce *pied*-là ; je ne le regarde pas sur le *pied* de bel esprit ; il est à la Cour sur un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne vous point dire adieu ; il a reçu une *mortification* sensible ; donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses services passés vous doivent *répondre* de lui ; ce que vous venez de faire pour moi me *répond* de votre cœur.

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le servir.

Se reprocher quelque chose. On doit être content quand on n'a rien à *se reprocher*.

Cela m'est *revenu* de plusieurs endroits, pour dire : J'ai appris cela de plusieurs personnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue trouvent quelque chose à dire à cette phrase ; mais elle ne laisse pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu son crédit, on n'en *revient* pas, on a de la peine à en *revenir* ; je n'en *reviens* pas, pour dire : je suis fort étonné.

Elle a été *défaite* au premier mot qu'on lui a

dit, en parlant d'une personne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'est-à-dire pour l'embarrasser. Des personnes dont l'une *défait* l'autre, pour dire : dont l'une obscurcit le mérite de l'autre. On dit aussi : dont l'une *efface* l'autre.

Les *apparences* sont contre vous. C'est *apparemment* ce qu'il prétendait ; *apparemment* il fera tous ses efforts pour en venir à bout.

Il est mal aisé de vous dire à combien d'usages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours : faire des *avances* ; après les *avances* qu'il a faites, je ne puis pas lui refuser mon amitié ; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un ; elle fait mille *malices* agréables à ses amis.

Faire un *contretemps* ; il a fait un étrange *contretemps*.

Faire les premiers *pas*, faire les premières *démarches*. Ce n'est pas à moi à faire les premiers *pas* ; j'ai fait la première *démarche*. Faire un faux pas, une fausse *démarche*.

— Dit-on toujours faire *figure*, poursuivit Ariste ? Faire à la Cour et dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle et une pauvre *figure* ? — Tout cela se dit encore par quelques gens, répliqua Eugène ; mais les personnes intelligentes l'évitent jusque dans la

conversation, ou ne le disent que par raillerie.

Tout le monde dit : se faire *honneur*, se faire un *mérite* de quelque chose. Il se fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il se fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne prétends pas me faire un *mérite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaisirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands plaisirs de peu de chose ; il se fait des *chagrins* de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire : se causer de l'embarras, s'attirer des déplaisirs. Il y a des gens qui se font des *affaires* de gaieté de cœur. Vous vous êtes fait une *affaire* ; je me suis fait sans y penser une méchante *affaire*. On dit dans la conversation : c'est une *affaire*, pour dire : c'est une chose difficile ; ce n'est pas une *affaire*, pour dire : c'est une chose aisée.

Vous voyez que je vous dis confusément et sans aucun ordre tout ce que ma mémoire me présente. — Comme toutes ces façons de parler n'ont nulle liaison entre elles, répondit Ariste, il importe peu quel ordre on leur donne. — Cette façon de parler, *n'ont nulle liaison*, est fort usitée et digne de remarque, poursuivit Eugène.

On dit dans le discours familier et on écrit dans le beau style : Je n'ai *nulle* affaire, il n'a *nulle* fidélité, il n'a *nulle* application. Ces deux négatives, qui n'affirment pas comme en latin, ont de la

grâce et s'accommodent à notre langue, qui aime deux négatives ensemble [1], selon une des remarques de Vaugelas. Ainsi nous disons élégamment : je *ne* nie pas que je *ne* l'aie dit.

Ces mots *fâcheux*, *misérable*, *aisé*, *régulier*, *comédien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, sont nouveaux dans le sens et dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'est un *fâcheux* ; le monde est plein de *fâcheux* ; les *fâcheux*.

C'est un *misérable*, pour dire : c'est un homme sans mérite ; cela est *misérable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un esprit *aisé* ; des vers *aisés* ; une taille *aisée*.

Traits du visage *réguliers* ; les civilités les plus *régulières* ne sont pas les plus obligeantes ; un ami *régulier* ; une femme *régulière*. Écrire à quelqu'un *régulièrement* toutes les semaines.

C'est un grand *comédien*, en parlant d'un homme dissimulé qui joue plusieurs personnages. On dit aussi : jouer la *comédie*, pour dire : n'agir pas sincèrement.

Portrait *flatté* ; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchés*.

Une lettre tendre et *touchante* ; une personne qui a quelque chose de fort *touchant* ; des manières *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela est mal *entendu*,

en parlant d'une chose faite sans art et contre les règles ; tout y était merveilleusement *entendu*, en parlant d'un festin. Une personne *entendue*, pour dire : intelligente et habile.

Habile a presque changé de signification. On ne le dit plus guère pour dire : docte et savant ; et on entend par un homme *habile* un homme adroit et qui a de la conduite. *Malhabile* est un mot nouveau qui signifie le contraire.

Ajoutez à cela *solide*, *essentiel*, *réel*. Un ami *solide* ; un homme *essentiel* ; des empêchements *réels*, pour dire : véritables.

Pénétration, *naissance*, *naturel*, *ouverture*, *société*, *attachement*, *fête* sont de notre temps, de la manière dont on s'en sert.

Homme d'une grande *pénétration* ; il a beaucoup de *pénétration*.

Il n'y a personne qui ait une plus belle *naissance* pour les affaires ; il a une heureuse *naissance*, pour dire : il est bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence ; c'est un beau *naturel*, pour dire : c'est un beau génie ; Cicéron a plus de *naturel* que Démosthène.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les sciences.

Une *société* de personnes agréables ; il est de notre *société* ; ils sont de même *société*, en parlant de personnes qui se voient souvent.

Il a un *attachement*, pour dire : il aime une personne ; il a vécu jusqu'à cette heure sans *attachement*, pour dire : sans rien aimer.

La *fête* de Versailles ; donner une *fête*. Ce mot mot est devenu profane, comme vous voyez. Voilà jusqu'où va le caprice et la tyrannie de l'usage. Il ne se contente pas de choquer souvent les règles de la grammaire et de la raison ; il ose même violer quelquefois celles de la piété. Après tout, je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot consacré à la religion a été profané de la sorte. Nous faisons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobstant l'aversion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *j'enrage* se disent à toute heure pour je désire, je crains fort, je suis fâché. *Je meurs* d'envie de le voir ; *je mourais* d'envie de savoir de vos nouvelles ; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçu mon billet ; *je mourais* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour dupe ; *j'enrage* de voir des ignorants qui décident.

Infiniment et *éternellement* sont communs : Il a de l'esprit *infiniment*. Ils sont *éternellement* ensemble. A quoi on peut ajouter *étrangement* et *admirablement* : Je suis *étrangement* en peine. Cela vous sied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expressions nouvelles dont je ne puis pas me souvenir, sans parler de celles qu'on nomme *précieuses*, et qui ne sont pas tant de notre langue que de quelques femmes qui, pour se distinguer du commun, se sont fait un jargon particulier.

Mais, outre les richesses que notre langue a de son fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours plusieurs mots des langues étrangères, comme les langues étrangères en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout temps une espèce de trafic entre les langues, de même qu'il y en a entre les peuples ; et la nôtre ressemble en quelque façon à ces gentilshommes de certaines provinces privilégiées, lesquels, étant fort à leur aise, ne laissent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce, sans que cela déroge en rien à leur noblesse ni à leur honneur.

Au reste, la langue française est riche non seulement en paroles, mais aussi en choses ; c'est-à-dire qu'on trouve dans ses livres ce qu'il y a de plus excellent dans les sciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue depuis quelques années nous rendent propres toutes les richesses des Grecs et des Latins. Les grands maîtres à qui nous devons ces traductions ont été si heureux à copier les anciens qu'on peut dire que les copies ne cèdent point aux originaux ; et pour moi, si je

ne craignais de scandaliser les doctes, je ne ferais nulle difficulté de préférer l'*Alexandre* de Vaugelas [1] à celui de Quinte-Curce. L'*Apologétique* [2] de Tertullien a dans le français une pureté et des grâces qu'il n'a pas dans le latin. Thucydide, Lucien et Tacite ne sont guère plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre. Vous savez ce qu'un honnête homme de nos amis a dit de celui qui les a fait parler français [3].

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau ;
Son génie à son siècle a servi de flambeau ;
Dans ses fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les précieux trésors.
A sa perte, on ne saurait dire
Qui perd le plus, des vivants ou des morts.

Ajoutez à toutes nos traductions tant d'ouvrages composés par nos meilleures plumes sur les matières les plus solides et les plus sublimes ; tant de livres où la philosophie n'a rien de barbare, où tout est fleuri, jusqu'aux questions les plus épineuses.

Les *Caractères des passions*, l'*Art de connaître les hommes*, les traités de *la Lumière*, de l'*Iris*, du *Débordement du Nil* [4], etc., nous découvrent des secrets qui ont été cachés à Platon et à Aristote. Le *Discernement de l'âme et du corps* et le *Discours physique de la Parole* sont fort curieux et fort bien écrits : celui [5] qui a donné ces deux livres au

public a beaucoup de pénétration et de politesse.

Outre les traités savants qui paraissent tous les jours en notre langue, il se fait en plusieurs endroits des conférences et des assemblées savantes, où l'on traite de toutes sortes de matières, si bien qu'un Français peut aisément acquérir toutes les belles connaissances, sans autre secours que celui de sa langue naturelle. Ainsi, comme la France est si abondante en toutes choses que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre, la langue française est si riche en toutes sortes de livres que nous n'avons pas besoin des autres langues pour être savants. Dites après cela que c'est une pauvre langue que la nôtre.

— Vous ne sauriez au moins nier, dit Ariste, que ce ne soit une langue fort changeante, puisque nous changeons de langage presque aussi souvent que de modes. Car enfin non seulement nous ne parlons pas comme parlaient Hugues Capet et saint Louis, mais nous ne parlons pas même comme parlaient François Ier et Henri le Grand. Si nos ancêtres revenaient au monde, nous ne les entendrions pas ; il leur faudrait des truchements pour s'expliquer ; et la pitié est qu'ils auraient de la peine à en trouver parmi nous. Ils seraient plus étrangers en France que ne sont les Polonais et les Moscovites. Les auteurs les plus polis des

derniers règnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices et l'admiration de la vieille Cour sont le rebut des provinces et du peuple. Les mots et les phrases de ce temps-là sont comme ces habits antiques, dont on ne se sert que dans les mascarades et dans les ballets. Il se fait à toute heure des changements dans la prononciation, dans l'orthographe et dans le style. L'usage, qui est le roi ou le tyran des langues vivantes, est en France le maître du monde le plus impérieux et le plus bizarre. Il abolit souvent de bons mots sans raison ; il en établit quelquefois de mauvais contre la raison même ; il autorise jusqu'à des solécismes, selon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue française tient beaucoup de la légèreté de l'humeur française ; et c'est un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de justice. Il n'en est pas de même de la langue italienne et de la langue espagnole. Elles se sentent en quelque manière de la constance et du flegme de leurs nations : elles ne savent ce que c'est que de changer.

— Je ne nie pas, répondit Eugène, que notre langue n'ait beaucoup changé depuis sa naissance. J'avoue même que l'ancien français a peu de rapport avec le français moderne, sinon en un point essentiel, à quoi vous n'avez peut-être pas pris garde : c'est que le langage de nos ancêtres

a beaucoup de la naïveté du nôtre, comme l'or chargé de crasse et de terre a l'essence de l'or le plus pur et le plus fin. Et cela paraît visiblement dans nos vieux auteurs qui, avec toute leur négligence, ont une naïveté admirable : de sorte qu'on prend autant de plaisir à les lire qu'à entendre un villageois de bon sens, qui parle mal à la vérité, mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au siècle passé le langage était si informe qu'il n'y avait ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles, mais avec tout cela je ne puis avouer que le changement qui s'est fait dans notre langue soit un effet de la légèreté dont on nous accuse. Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue française est la marque, ou plutôt la cause de la perfection où elle est parvenue.

Pour entendre ma pensée, il faut remonter à la source des choses dont nous parlons. Les langues ont leur naissance, leur progrès, leur perfection et même leur décadence, comme les empires. Vous savez que la langue grecque a eu ses différents âges ; qu'elle a été dans les faiblesses de l'enfance avant que d'être dans sa maturité et dans sa force ; qu'elle n'est parvenue à la perfection où elle était du temps d'Aristote, d'Isocrate et de Démosthène qu'après avoir souffert mille changements dans ses mots et dans ses phrases.

La langue latine, qui a été si longtemps la langue souveraine et universelle, a eu de faibles commencements, aussi bien que l'Empire romain. Ce n'était d'abord qu'un mélange [1] de la langue grecque et de celle du pays où les Romains s'établirent ; ou plutôt ce n'était qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avait rien de plus barbare, de plus rampant et de plus pauvre qu'elle, sous la domination des rois. Elle s'épura un peu dans les premiers temps de la république ; elle s'enrichit ensuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangères : elle changea tout à fait et se polit fort du temps de Térence, de Scipion et de Lélius, qui la cultivèrent avec beaucoup de soin. Mais son état florissant fut au temps de Cicéron et sous le règne d'Auguste.

Voilà à peu près le destin de notre langue. Ce n'était dans son origine qu'un misérable jargon, demi-gaulois, demi-latin et demi-tudesque. Dès que les Romains se furent rendus maîtres des Gaules [2], la langue romaine commença à y avoir cours, non seulement parmi les honnêtes gens, mais aussi parmi le peuple, soit que cela vînt de la complaisance des vaincus, qui crurent ne pouvoir se rendre agréables aux victorieux qu'en tâchant de parler leur langage, soit que ce fût un effet de la nécessité et de l'intérêt, les sujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres

sans quelque usage de la langue latine, soit enfin que les ordonnances romaines, qui obligeaient à faire tous les actes publics en latin, fissent peu à peu cet effet-là.

Quoi qu'il en soit, les Gaulois oublièrent insensiblement leur propre langage, ou plutôt ils le corrompirent, en le mêlant avec celui des Romains. Car, ne pouvant se défaire tout à fait de l'un ni apprendre tout à fait l'autre, ils les confondirent tous deux ; et de cette confusion il résulta je ne sais quel jargon qu'ils appelèrent Roman, pour le distinguer du latin. Les Francs, qui vinrent ensuite et qui chassèrent les Romains des Gaules, au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommodèrent eux-mêmes par une politique toute contraire à celle des Romains, qui imposaient le joug de leur langue aux nations vaincues avec celui de la servitude, comme parle saint Augustin. Ces nouveaux conquérants voulurent apparemment faire voir par là aux Gaulois qu'ils étaient bien éloignés de rien entreprendre sur la liberté de ceux qu'ils venaient de délivrer de la domination romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étaient les maîtres, ils donnèrent, avec le temps, le tour de leur langue à ce latin corrompu en l'assujettissant à l'usage des verbes auxiliaires *être* et *avoir*, qui sont propres à l'allemand [1], et qui règnent partout dans le français. Il ne faut pas douter qu'il

ne se mêlât alors beaucoup de mots allemands à ce latin gaulois, ou rustique, comme quelques-uns l'ont appelé. Il y a bien de l'apparence aussi que les Goths et les Bourguignons, qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns et les Vandales, qui vinrent après, ajoutèrent les uns et les autres au langage des pays où ils s'établirent plusieurs termes que le commerce porta ensuite de ville en ville et de province en province.

— A dire vrai, interrompit Ariste, voilà une étrange origine pour une langue aussi noble que la nôtre. Je ne trouvais pas bon, poursuivit-il, qu'un savant critique [1] l'eût appelée un avorton de la langue latine. Mais, à ce que je vois, il n'a rien dit qui ne soit bien fondé ; et il aurait pu dire même que dans sa naissance c'était un horrible monstre. — La merveille est, reprit Eugène, que ce monstre dura longtemps, la barbarie du langage ayant subsisté, avec celle des mœurs, pendant des siècles entiers. Les rois de la première race tâchèrent de polir un peu ce langage brut qu'ils parlaient eux-mêmes. Car outre le tudesque, qui était la langue naturelle de nos premiers rois, le roman était en usage à la Cour ; mais cette entreprise fut assez inutile, et tout ce que put faire Chilpéric, qui se piquait d'esprit, de doctrine [a]

[a] Science.

et d'éloquence, fut d'ajouter à l'alphabet je ne sais quels caractères [1] que le temps effaça bientôt.

A dire les choses comme elles sont, le langage de ce siècle-là n'était qu'une pure barbarie, aussi bien que celui des siècles suivants ; témoin le serment de Louis, roi de Germanie, fait en langue romane, et presque aussi mal aisé à entendre que le serment de Charles son frère, roi de France, fait en langue tudesque. On ne se soucia guère en ces temps-là de bien parler. Outre que les Français étaient encore fort barbares, ils furent si occupés dans les guerres qu'ils entreprirent et dans celles qu'ils soutinrent qu'ils n'eurent pas le loisir de cultiver les sciences : ils songèrent plus à faire de belles actions que de beaux discours.

Le langage ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos rois, après que l'Empire fut séparé de la Maison de France. Ce fut environ ce temps-là, comme l'a remarqué un de nos historiens, que le Roman l'emporta tout à fait sur le tudesque et qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Ce Roman, qui se répandit partout, prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle premièrement les articles, dont on n'usait point sous le règne de Charles le Chauve, ainsi qu'il paraît par le serment de Louis, son frère, qui doit être notre règle

en ce qui regarde le vieux Roman, comme étant la seule pièce qui nous en soit demeurée. Outre *li* qui se dit d'abord, et qu'on fit servir aux deux genres [1] et aux deux nombres, on dit aussi *le*, *la*, *les*, selon la différence du masculin et du féminin, du singulier et du pluriel. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquérant, qui est, après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le seul titre de ce Code fait foi de ce que je dis. Le voici, si ma mémoire ne me trompe : *Ce sont les leis et les custumes que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, après le conquest de la terre*, où vous voyez *le*, *la*, *les* en usage aussi bien que *li*.

Au reste, si vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, et qu'il en eut dans la suite, je n'ai point d'autre raison à vous en rendre sinon que le Roman étant un latin corrompu, il suivit d'abord le génie de la langue latine, qui n'a point d'articles, et qu'étant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue tudesque, qui en a de propres, aussi bien que la langue grecque et que la langue hébraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage les terminaisons différentes [2] du latin. Ce qui se fit en retranchant, en ajoutant, en transposant quelque lettre dans les mots. Ainsi, par

exemple, au lieu de *Deus* et d'*amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dieux* ; *amur*, *amors*, *amours* [1]. Comme il n'y avait rien de réglé ni de bien établi dans la langue, ces mots se dirent indifféremment pendant plusieurs règnes et se conservèrent même avec avec *Dieu* et *amour*, qui vinrent après. On fit de *mori*, *morir*, et ensuite *mourir* ; d'*occidere*, *occire*, qui a duré si longtemps. Les autres mots se formèrent à peu près de même. *Temps*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, et la plupart de nos monosyllabes tels que nous les avons aujourd'hui sont de ce temps-là ; car les mots d'une syllabe ont été faits plus tôt que les autres et n'ont pas changé comme les autres dans les diverses révolutions de la langue, si ce n'est en ce qui regarde l'orthographe, qui n'a pas toujours été la même.

Ce fut aussi, ce me semble, alors qu'on inventa notre *e* féminin, ou du moins qu'on l'ajouta à plusieurs mots pour en rendre le son plus doux et plus agréable ; de sorte qu'au lieu d'*hom* et d'*occir*, qu'on disait dans les premiers temps, on dit *home* et *occire* dans la suite [2].

Vous voyez qu'en retenant les mots latins nous nous sommes défaits de la terminaison latine, qui est demeurée aux Italiens et aux Espagnols ; en quoi ils sont comme des esclaves, qui portent toujours la marque et les livrées de leur maître, au lieu que nous sommes comme des personnes

qui jouissent d'une entière liberté. En ôtant à notre langue cette ressemblance sensible que ses voisines ont avec le latin, nous nous sommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre que d'être née dans la servitude. — C'est-à-dire, interrompit Ariste en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune [1], qui cachent aux autres et à eux-mêmes ce qu'ils sont en déguisant le nom de leur famille, parce qu'il leur reproche la bassesse de leur naissance.

— Je m'imagine encore, dit Eugène, que dans les premiers voyages d'outre-mer les Français prirent des Grecs plusieurs mots qu'ils accommodèrent à leur langage et qu'ils imitèrent en quelque chose le tour et l'économie de la langue grecque ; et de là vient probablement la conformité [2] qu'a notre langue avec le grec, plutôt que des colonies que les Phocenses plantèrent à Marseille, avant que les Romains se rendissent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, et je ne prétends pas vous obliger à me croire sur ma parole. — Si vos conjectures ne sont vraies, dit Ariste, elles sont au moins vraisemblables ; et c'est beaucoup que de deviner raisonnablement dans des choses aussi obscures que sont celles-là.

— Quoi qu'il en soit, reprit Eugène, il est certain que, sous le règne de Louis le jeune, la

langue était formée selon les règles de la grammaire ; car on commença dès lors à écrire en roman, au rapport de Fauchet [1] et de du Verdier [2] ; et vous savez que la première marque d'une langue faite est d'être capable de style et de sortir des bornes du discours familier, où toutes les langues sont renfermées dans leur naissance.

Au reste, cette langue qui avait ses mots, ses articles, les inflexions de ses noms et de ses verbes, ses phrases et sa syntaxe, était comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de se soutenir et qui ne fait que bégayer. Elle se fortifia un peu et elle prit l'essor, pour parler ainsi, sous le règne de Philippe-Auguste. Comme ce prince, véritablement auguste par la grandeur de son courage et par celle de son génie, n'aimait pas moins les lettres que les armes, on s'appliqua plus aux sciences [3] sous son règne qu'on n'avait fait sous les règnes de ses prédécesseurs, et ensuite on cultiva un peu la langue. Les poètes qui parurent alors sous le nom de *Trouvères* et de *Jongleurs* furent les premiers qui ôtèrent à l'ancien Roman ce qu'il avait de plus grossier et de plus barbare ; car les poètes, en tout pays, ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les auteurs qui vinrent après, sous saint Louis et sous Philippe le Bel, commencèrent à orner un peu le langage. Vous jugez bien que ces premiers

ornements furent fort simples, dans un siècle où régnait la simplicité. Mais enfin, tout simples qu'ils étaient, ils ne laissaient pas d'être des ornements. Le plus célèbre d'entre ces auteurs, et celui à qui notre langue doit ses premières beautés, fut Jean de Meung, surnommé le père et l'inventeur de l'éloquence française. Le *Roman de la Rose*, qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, est le premier [1] livre qui a eu quelque réputation en notre langue. Il fut estimé non seulement pour l'élégance du style, mais aussi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des mystères qui passent la galanterie et à quoi probablement l'auteur ne pensa jamais ; mais il est toujours des chercheurs d'allégories, comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du règne de Philippe de Valois [2], témoin les Registres de la Chambre des Comptes de Paris, où l'on voit une construction et une pureté qui commence à se sentir de notre âge, ou du moins de l'âge de nos pères.

Ces heureux commencements eurent une suite encore plus heureuse sous le règne de Charles VII. Alain Chartier, son secrétaire, qui était un laid homme et un bel esprit, ajouta de nouvelles grâces à la langue, ce qui le fit surnommer à son tour le père de l'éloquence française. C'est lui que Mar-

guerite d'Écosse baisa un jour en passant par une salle où il était endormi. Vous savez l'histoire, et ce que répondit la princesse aux dames de sa suite, qui trouvaient étrange qu'elle eût baisé un homme si laid. *Je n'ai pas baisé l'homme*, dit-elle, *j'ai baisé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles*.

Depuis ce temps-là la pureté de la langue augmenta toujours de plus en plus avec la politesse des mœurs. On vit peu à peu disparaître la barbarie des premiers siècles. Le langage perdit même, à la fin, son nom de Roman, comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils sont fort éloignés de leur source.

— A regarder les langues de ce côté-là, dit Ariste, elles sont encore plus semblables aux rivières, qui changent à mesure qu'elles coulent et qui sont en quelque façon différentes d'elles-mêmes, bien qu'elles aient toujours le même rivage et le même lit. — Les langues, reprit Eugène, ressemblent encore assez aux eaux minérales, qui prennent la teinture et les qualités des lieux par où elles passent ; et de là vient que, comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue grecque, elle prit aussi quelque chose de la langue italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les Français eurent au-delà des monts sous Charles VIII, sous

François Ier et sous Henri II firent qu'il se mêla à notre langage quelques locutions étrangères.

Au reste les choses changèrent fort sous les règnes de ces deux derniers rois. Les beaux esprits qui se rencontrèrent en foule à la Cour, depuis que François Ier eut rétabli les belles-lettres et les beaux-arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencèrent par réformer plusieurs mots vulgaires qui étaient demeurés latins avec une simple terminaison française. Ils les accommodèrent à l'air de notre nation, ou ils les abandonnèrent tout à fait ; ils abolirent aussi les termes qui leur semblèrent trop rudes, ou ils y passèrent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avaient ôtés. Enfin ils donnèrent à la langue un caractère d'élégance et de doctrine qu'elle n'avait point auparavant, en l'enrichissant des dépouilles de la Grèce et de l'Italie. Ronsard et Amyot [1] furent ceux qui eurent le plus de part à ce changement ; mais tout ce que firent ces grands maîtres ne fut qu'une ébauche, dont les traits furent effacés ou corrigés dans les règnes suivants. Desportes, Du Perron, Malherbe, Coëffeteau [2] réformèrent le langage de Ronsard et d'Amyot, comme Ronsard et Amyot avaient réformé le langage de ceux qui les avaient précédés. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces derniers

réformateurs ; il embellit fort la langue, et le style de son *Histoire Romaine* semblait si pur à Vaugelas qu'il ne pouvait presque recevoir de phrase qui n'y fût employée, et qu'à son jugement, si nous en croyons Balzac, *il n'y avait point de salut hors de l'Histoire Romaine, non plus que hors de l'Église Romaine.*

Après tant de réformations, la langue ne laissa pas de changer encore vers le milieu du dernier règne. Balzac fut le principal auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour et un nombre qu'elle n'avait point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles architectes, qui changent et qui ajoutent quelque chose à un superbe bâtiment pour le rendre régulier. Nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots et la belle cadence de nos périodes.

Celui [1] qu'on a accusé si injustement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue contribua peut-être autant que Balzac à la rendre non seulement nombreuse et magnifique, mais exacte et raisonnable. C'est à ce prétendu ennemi de *Car* que nous devons en partie le bannissement du galimatias et du phébus, que Nervèze et des Escuteaux [2] avaient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui se déclara pour la pureté et qui enseigna comment il fallait accorder le beau style avec le bon sens. Entre les autres Académiciens

qui travaillèrent sur le même plan, Vaugelas s'attacha particulièrement à établir la netteté du style et à régler la langue selon la façon de parler des meilleurs écrivains du temps et des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changements qui se sont faits depuis trente ans ont servi de dernières dispositions à cette perfection où la langue française devait parvenir sous le règne du plus grand monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté et qu'on a tort de nous reprocher notre inconstance sur le chapitre du langage. C'est là le cours ordinaire des choses humaines, et particulièrement des langues vivantes. L'italien et l'espagnol ont changé à leur tour, nonobstant toute la fermeté dont se piquent les Italiens et les Espagnols. L'un et l'autre n'était à sa naissance qu'un jargon qui faisait pitié ; et ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui. Il est vrai que ces deux langues ont été plus tôt faites que la langue française ; mais cela ne leur donne aucun avantage sur elle. Les ouvrages qui sont le plus tôt achevés ne sont pas les plus parfaits : la nature est des siècles entiers à former l'or et les pierres précieuses.

Quoi qu'il en soit, la langue espagnole et la langue italienne, lesquelles sont nées de la confusion des peuples qui se sont rendus maîtres de

l'Espagne et de l'Italie, ne languirent pas longtemps dans les faiblesses de l'enfance : elles devinrent capables de quelque chose presque aussitôt après qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivières qui sont navigables à leur source. En un mot, elles parvinrent en assez peu de temps au comble de leur perfection : mais aussi, bien loin de se purifier toujours de plus en plus comme la nôtre, elles se sont gâtées peu à peu, ou du moins elles sont déchues de leur première pureté, de sorte qu'elles ne sont pas si pures présentement qu'elles étaient aux siècles passés. Pour ce qui regarde l'espagnol, les *Lettres* de Guevarre [1], l'*Histoire* de Mariana [2], toutes les *Œuvres* de sainte Thérèse [3], de Ribadeneira [4] et de Grenade [5] ont une netteté et une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui est de l'italien, je connais peu d'auteurs modernes de delà les monts qui vaillent les Villani [6], les Pétrarques et les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choses qui acquièrent bientôt leur perfection tombent bientôt en décadence. Ainsi les fruits avancés ne sont pas de garde, et les femmes vieillissent plus tôt que les hommes. Au contraire, ce qui se fait avec beaucoup de temps dure aussi beaucoup de temps ; et c'est ce qui m'assure en quelque façon de la durée de notre langue.

— Si elle est dans la perfection, dit Ariste, je

meurs de peur qu'elle ne se corrompe bientôt, car il me semble que les choses ne sont jamais plus près de leur ruine que quand elles sont arrivées au plus haut point où elles peuvent monter. Je pourrais vous citer là-dessus un aphorisme d'Hippocrate et plus d'une sentence de Sénèque ; mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue latine. Ne dégénéra-t-elle pas en moins de rien de sa première noblesse ? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affaiblit toujours peu à peu depuis le siècle d'Auguste ? Dès le règne de Néron le style changea tout à fait. Quintilien avoue que de son temps il n'y avait presque nulles traces de l'ancienne pureté, et vous savez que Tertullien reprocha aux Romains, dans l'apologie qu'il présenta à l'empereur Sévère, qu'ils n'avaient rien retenu de leurs ancêtres, non pas même le langage.

— Je sais tout cela, reprit Eugène, et je sais de plus que la belle latinité se serait perdue entièrement après la destruction de l'Empire Romain, si elle n'avait été conservée dans les bibliothèques des curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de si funestes aventures ; je croirais plutôt, s'il m'était permis de faire son horoscope, qu'elle sera toujours florissante.

Ce n'est pas, continua-t-il, que ces sortes de révolutions ne soient assez naturelles, mais c'est que la langue française a quelque chose de singulier ([a]) et d'extraordinaire qui doit la préserver de la corruption à laquelle les autres langues sont sujettes. Nous savons que la langue latine fut altérée d'abord par le mélange de tant de nations diverses, qui étaient tributaires ou sujettes des Romains et que la curiosité, le commerce, ou d'autres raisons attiraient souvent à Rome ; qu'ensuite elle se corrompit tout à fait par les invasions des Goths et des autres peuples du Nord, et qu'enfin l'usage s'en perdit peu à peu après que les Lombards se furent emparés de l'Italie.

Voilà les véritables causes de la décadence et de la perte entière de la langue latine. Mais, pour peu que vous y fassiez de réflexion, la langue française n'a rien de pareil à craindre. Car, en premier lieu, la passion que tous les autres peuples ont pour elle nous peut presque assurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte, et l'expérience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtés dans la capitale du royaume oublient plutôt leur langue naturelle qu'elles ne corrompent la nôtre. D'ailleurs, il n'y a guère d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis

([a]) D'unique.

son établissement devienne un jour la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand monarque promet à la France une fortune toute contraire, et je ne sais quelle inspiration me dit que les lys, qui viennent du ciel, ne se flétriront jamais dans le champ où ils sont plantés, mais qu'ils fleuriront un jour par toute la terre.

— Quand vos prophéties seraient vraies, dit Ariste, il ne s'ensuit pas que notre langue demeure toujours dans l'état où elle est présentement. — Vous avez raison, répliqua Eugène ; car, encore que nous n'ayons rien à craindre du côté des causes étrangères, le seul caprice des hommes est capable de faire quelques changements dans le langage. C'est la nature des choses vivantes de changer de temps en temps, et s'il y a quelques langues modernes qui ne changent point, elles doivent être comptées entre celles qui sont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout ; mais je prétends que les changements qui s'y feront dans la suite des siècles ne seront pas plus essentiels ni plus remarquables que ceux qui s'y sont faits depuis trente ans ; je veux dire qu'ils n'altéreront point le fonds de la langue. Il y aura toujours la même naïveté, la même clarté, le même ordre et le même tour dans le style. Quelques mots et quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir, selon la bizarrerie de l'usage ; mais ce

changement sera tout au plus comme une légère maladie qui arrive dans la force de l'âge, et qui ne change ni le tempérament ni l'humeur ; ou plutôt il sera de notre langage comme de nos modes.

A la vérité nos modes changent de temps en temps ; mais avez-vous pris garde que ces changements ne vont pas tant à l'essentiel des habits qu'aux ajustements et à la petite oie ?[1] Je m'explique. Depuis que les vieilles modes ont été bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes et des rubans de toutes façons et de toutes couleurs ; on a resserré ou élargi les chausses, selon que la fantaisie en a pris ; on a donné mille formes aux collets et aux chapeaux ; mais on ne s'est point encore avisé de porter des robes à la romaine, ou des vestes à la persane ; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs ou le bonnet des Polonais ; les fraises même, les collets montés[2], les vertugadins ne sont point revenus, et apparemment ils ne reviendront jamais, parce qu'ils sont contraires à cet air libre, propre et galant dont on s'habille depuis plusieurs années et qu'on a soin de conserver avec toutes sortes d'habillements. Disons aussi, pour ce qui regarde la langue, que le Nervèze, le galimatias et le phébus ne reviendront point, par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air

facile, naturel et raisonnable qui est le caractère de notre nation et comme l'âme de notre langue.

— Il serait inutile, dit Ariste en souriant, de vous contester une chose qui ne peut être décidée que quand nous ne serons plus au monde, et dont la postérité seule sera juge. Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire sur votre parole que de vous contredire mal à propos. — Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugène : je pourrais bien me tromper dans mes conjectures, et, après tout, je ne vois pas assez clair dans l'avenir pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

— Pour moi, dit Ariste, je suis d'avis que, sans nous mettre fort en peine de ce que deviendra un jour notre langue, nous tâchions de la bien savoir telle qu'elle est présentement. — Ce n'est pas une petite entreprise, répliqua Eugène : on a mis les choses à un tel point que, plus on étudie le français, plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté, la netteté, l'exactitude et le beau tour coûtent infiniment ; tout cela demande une grande étude et un grand travail.

— J'en tombe d'accord, dit Ariste ; mais une langue aussi belle que la nôtre, ajouta-t-il, mérite bien quelque application et quelque soin. Je pardonne aux Italiens et aux Espagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux Français, surtout à ceux qui ont de la disposition

et du naturel ([a]) pour les langues. N'est-ce pas une chose ridicule de cultiver soigneusement les langues étrangères et de négliger sa langue naturelle ? d'entendre parfaitement le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et de ne savoir ni bien parler, ni bien écrire en français ?

— Que faut-il faire, dit Eugène, pour bien parler et pour bien écrire ? — Vous le savez mieux que moi, répondit Ariste, et c'est à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. — A vous dire la vérité, repartit Eugène, je dois le peu que je sais au commerce des honnêtes gens et à la lecture des bons livres. Ce sont, à parler en général, les deux voies qu'il faut tenir, ce me semble, pour savoir bien la langue française : l'une ne suffit pas sans l'autre. En fréquentant les personnes polies, on prend insensiblement je ne sais quelle teinture de politesse que les livres ne donnent point ; ce n'est guère que dans les belles conversations qu'on apprend à parler noblement et naturellement tout ensemble. Mais aussi ce n'est guère que dans les bons livres qu'on apprend à parler juste, et selon toutes les règles de l'art. Ceux qui ne font que lire et qui ne voient point le beau monde ne sont pas assez polis et n'ont pas pour l'ordinaire cet air

([a]) « Disposition et facilité naturelle pour certaines choses. » (Académie, 1694).

aisé et naturel qui est si fort à la mode ; et ceux qui ne lisent point du tout ou qui lisent sans nulle réflexion, comme quelques gens de la Cour qui passent toute leur vie dans les cercles et dans les ruelles, ne sont pas fort exacts : à peine peuvent-ils écrire un billet qu'ils ne fassent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du style.

— Mais puisque la lecture est si nécessaire, reprit Ariste, que faut-il lire pour bien savoir notre langue ? — Je voudrais, répondit Eugène, qu'on lût d'abord Vaugelas : ses *Remarques* sont pleines de mille réflexions qui donnent une véritable idée de la langue ; elles contiennent presque toutes les règles qui peuvent servir pour bien parler et pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* est un modèle sur lequel on peut se former sûrement.

Il faut lire Balzac, car il a de grandes beautés, et on apprend beaucoup en le lisant ; mais il ne faut pas trop l'imiter. Il est aisé de parler mal, en voulant parler aussi bien que lui.

Quoique le style de Voiture ne soit pas toujours fort exact ni fort châtié, parce qu'il n'a jamais revu ses ouvrages et que ne c'est pas lui qui les a fait imprimer, la lecture de ses lettres ne laisse pas d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la dernière pureté du langage, on y trouve une naïveté et une délicatesse qui ne se rencontrent point partout ailleurs.

La *Défense de Voiture* est le chef-d'œuvre de Costar [1] ; ses autres livres ne sont pas si fins ni si corrects que celui-là.

Tout ce que d'Ablancourt et la Chambre ont mis en lumière mérite fort d'être lu. Il serait à souhaiter que nous eussions les lettres du secrétaire de l'Académie [2], car il ne sort rien de ses mains qui ne soit fini et il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honnête homme qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu longtemps les *Œuvres* d'un Académicien que les plus savants dans la langue consultent comme leur oracle [3] ; elles paraissent enfin, et il ne faudrait presque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en sont la principale partie, ont les vraies beautés de l'éloquence française, et quand l'auteur ne donnerait point au public la rhétorique qu'il a promise, nous n'aurions rien à lui demander après le présent qu'il nous a fait.

L'Histoire de l'Académie Française [4] est un des livres français que j'estime le plus. Outre le bon sens et la politesse qui y règnent partout, l'auteur y a joint ensemble la facilité et l'exactitude. Le *Discours* que le même auteur a composé sur les œuvres de Sarrasin est une très belle chose. Je l'ai lu plusieurs fois, et je l'ai toujours lu avec plaisir.

La *Préface* qui a été mise depuis peu au com-

mencement des œuvres de Balzac [1] est savante et bien écrite. Je serais d'avis qu'on la lût avant que de lire les lettres et les discours qui la suivent. — A propos de préface, dit Ariste, il ne se peut rien voir de plus sensé ni de plus juste que la nouvelle traduction de l'*Énéide* [2].

— Mais puisque nous sommes sur les préfaces, dit Eugène, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite sur de fort beaux *Panégyriques* [3]. Elle est digne assurément de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. — Je ne sais, dit Ariste, si la lecture de cette belle *Préface* ne m'a point causé plus de douleur que de plaisir ; car je n'ai pu la lire sans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avais pour ce cher ami une fort grande tendresse et toute l'estime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire, sa perte m'a sensiblement touché, et je ne pourrais m'en consoler de ma vie, si je ne trouvais cet illustre mort dans ses frères, comme dans d'autres lui-même. Celui qui a suivi une jeune reine dans un pays étranger est un homme de grand mérite, habile, modeste, secret, désintéressé, et infatigable dans le travail. Il écrit en sa langue d'une manière à faire juger qu'il n'en aurait jamais étudié aucune autre. Cependant, outre la connaissance qu'il a des langues grecque et latine, il parle celles de nos voisins presque aussi facilement et aussi poliment que la sienne.

— Pour revenir aux bons livres et aux bons écrivains dont nous parlions, reprit Eugène, l'auteur des *Réflexions ou Maximes morales* a un caractère fort noble et je ne sais quelle finesse que tous les bons auteurs n'ont pas. Le *Discours* [1] qui a été mis à la tête de ces *Réflexions* est de la main d'un grand maître, qui sait le monde aussi bien que la langue, et qui n'a pas moins d'honnêteté que de savoir. L'Auteur des *Conversations* [2] qui parurent l'an passé et celui des *Observations sur les Poèmes d'Homère et de Virgile* [3] écrivent d'une manière fort judicieuse et fort délicate.

Les *Paraphrases sur les Epîtres de saint Paul* [4] ; Les *Actions publiques* d'un Prédicateur célèbre [5], *la Guide des pécheurs* de Grenade, traduite par Girard [6], sont de bons livres. *L'Histoire Sainte du Nouveau Testament* est également pure et fleurie. Il n'y a rien de plus net ni de plus élégant que *la Morale du Sage* [7] : on y trouve de quoi former ses mœurs et son style en même temps. Il n'appartenait qu'à une personne considérable par sa naissance et par son mérite d'être l'interprète de Salomon ; et il fallait savoir notre langue aussi bien que cet [8] illustre solitaire la sait pour le bien faire parler français.

— Mais que pensez-vous, dit Ariste, de ces solitaires [9] qui ont tant écrit depuis vingt ans ? — Je leur fais justice, répliqua Eugène, car il la faut

faire à tout le monde [1], et j'avoue de bonne foi que ces Messieurs ont beaucoup contribué à la perfection de notre langue. — Avez-vous vu, dit Ariste, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jésus-Christ* [2] ? J'ai ouï dire que c'est un de leurs chefs-d'œuvre et qu'ils la proposent eux-mêmes pour un modèle de la pureté du langage. — Je la lis depuis quelques jours, repartit Eugène, et je l'estime pour le moins autant que les *Confessions de saint Augustin* [3] et que *la Vie de Dom Barthélemi des Martyrs*, où les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

— Il est vrai, dit Ariste, que ces écrivains si fameux ne peuvent pas être accusés de laconisme ; ils aiment naturellement les discours vastes ; les longues parenthèses leur plaisent beaucoup ; les grandes périodes, et surtout celles qui par leur grandeur excessive suffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un auteur grec, sont tout à fait de leur goût. La belle Vie de l'Archevêque de Brague commence par une période démesurée : il faut avoir de bons poumons pour la lire tout d'une haleine et une grande attention pour la comprendre la première fois qu'on la lit.

— Cela s'appelle se lasser dès le commencement du voyage, dit Eugène. Mais que voulez-vous, ajouta-t-il ? ces Messieurs ont pris ce train-là il y a longtemps ; ils y sont accoutumés, et apparem-

ment ils auront de la peine à le quitter. Après tout, il ne faut pas les chicaner sur un défaut qui ne vient que d'abondance : si c'est un vice que de faire de grandes périodes, c'est le vice des grands orateurs et c'est ce qui me fait croire que ces Messieurs ne s'en corrigeront pas.

— Pourquoi ne se corrigeraient-ils pas de leurs longues périodes, repartit Ariste ? Ils se sont bien corrigés avec le temps de leurs exagérations et de leurs hyperboles. Il n'y avait rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expressions excessives. On y voyait partout *une audace qui n'eut jamais de pareille*, *la plus grande et la plus punissable de toutes les hardiesses*, *la plus étrange témérité et la plus grossière ignorance qui fut jamais*, *la plus sanglante de toutes les invectives et la plus insigne de toutes les fourberies*. C'est ce qu'un des plus judicieux critiques [1] de notre temps leur reprocha fort galamment il y a quelques années.

— Ils ne se sont pas défaits entièrement de ces sortes d'expressions, dit Eugène. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire ; ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exagérer ce qu'ils disent, ils emploient de grands mots et de grandes épithètes qui font à peu près le même effet. Témoin *une impertinence signalée*, *un égarement prodigieux*, *une extrême faiblesse d'esprit*,

un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice et de folie[1]. Pour ce qui regarde l'étendue des périodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoutent des queues qui rendent le discours extrêmement long. Par exemple, après de grandes périodes qui lassent déjà assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que*, etc., *rien n'étant plus avantageux que*, etc., ce qui ne sert pas trop à délasser les esprits et à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la vérité, je ne trouve dans l'*Imitation de Jésus-Christ* ni des expressions hyperboliques, ni des périodes démesurées ; cependant, à ne vous rien déguiser, j'y trouve je ne sais quoi qui me fait de la peine. Ce sont peut-être des scrupules ; vous en jugerez, s'il vous plaît. J'ai le livre sur moi, et j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par l'*Épître dédicatoire*.

Tant s'en faut que ce glorieux rabaissement soit indigne du courage des personnes de votre naissance...

Je vous avoue que *ce glorieux rabaissement* ne me plaît guère. — Il ne me plaît point du tout, dit Ariste, et je doute que *rabaissement* soit français en ce sens-là. J'ai bien ouï dire le *rabaissement des monnaies*, et peut-être le *rabaissement* d'une personne à qui on fait perdre sa dignité et son rang,

mais je n'ai pas ouï dire *rabaissement* pour *humilité*, et ce *glorieux* n'y revient ([a]) pas trop, selon mon sens.

— Il y a dans l'*Avertissement* au lecteur un mot qui m'a surpris, continua Eugène ; le voici : *Il égale la hautesse et la magnificence des ouvrages des saint Pères*. Que dites-vous de *hautesse* ? — J'avais cru jusqu'à cette heure, dit Ariste, que la *hautesse* était affectée au Grand Seigneur et je ne croyais pas qu'on dût jamais donner de la *hautesse* aux saints Pères. J'aimerais autant leur donner de l'*altesse*, et je trouverais aussi bon l'*altesse* de leurs ouvrages que la *hautesse*. Raillerie à part, la *hautesse* me choque encore plus que le *rabaissement*. Mais voyons le reste. Eugène lut alors les endroits suivants.

L'œil est insatiable de voir. Ils travaillent plus à s'acquérir de l'éclat qu'à se fonder dans l'humilité. D'où viennent tous vos troubles, sinon des affections immortifiées de votre cœur ?

— Je trouve vos premiers doutes assez bien fondés, dit Ariste. *Insatiable* est de ces mots qui n'ont point de queue et qui ne régissent rien. On dit : une avarice *insatiable*, un cœur *insatiable* ; mais on ne dit point : *insatiable de manger*, ni *insatiable de voir*. A la vérité on peut dire un désir

([a]) Ne s'accorde guère avec.

insatiable d'apprendre ; mais alors *d'apprendre* est régi par *désir*, et non pas par *insatiable*.

Se fonder dans l'humilité me semble bon ; mais *acquérir de l'éclat* ne me semble pas français. On dit bien *aimer l'éclat*, *faire de l'éclat* ; mais on n'a jamais dit *acquérir de l'éclat*, en quelque sens que ce soit.

Pour *immortifié*, c'est un mot de la façon de ces Messieurs, aussi bien qu'*inexpérimenté*, *irréligieux*, *inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolérance*, *clairvoyance*, *inobservation*, *indévotion*, *inattention*, *désoccupation*, *désoccuper*, *désaveugler*, *coronateur*, *insidiateur* ; à quoi l'on peut ajouter *élèvement*, *abrègement*, *brisement*, *déchirement*, *resserrement*, *attiédissement*, et ces adverbes, *déclarément*, *inexplicablement* et *insoutenablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, et ils prétendent même avoir ce droit-là ; comme si des particuliers et des solitaires avaient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

— C'est apparemment en vertu de cette autorité prétendue, dit Eugène, que le traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais ouï parler : c'est *indisposer* avec une signification active ; en voici des exemples :

Celui qui, après m'avoir reçu, se répand aussitôt en des satisfactions extérieures s'indispose beaucoup pour me recevoir.

Ainsi vous pourriez différer longtemps de communier et vous y trouver indisposé dans la suite.

— Cet *indisposer* est gaillard, répondit Ariste, et je suis bien trompé si ce mot-là fait fortune. Car il est des mots à peu près comme des hommes : il y en a qui ont une étoile heureuse, pour parler ainsi, et qui sont reçus dès qu'ils se présentent ; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut souffrir et auxquels on ne s'accoutume jamais. *Indisposer* est du nombre de ces malheureux, aussi bien qu'*élèvement*, que ces Messieurs mettent partout, et dont personne qu'eux ne se sert.

— Que voulez-vous, dit Eugène ? Ils aiment les mots nouveaux, et ils se plaisent à en faire. Mais passons outre. Aimez-vous fort *se trouver dans l'obscurcissement*, *dans l'enivrement et dans le resserrement* ?

Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement...

Quand ma grâce entre une fois dans un cœur, il ne se trouve plus dans le resserrement.

L'aveuglement et l'enivrement où ils se trouvent ne leur permet pas de discerner ce qu'ils sont.

Aimez-vous l'*enivrement* des divertissements du monde ? *Complaire* à Dieu, au lieu de *plaire ?*

L'enivrement de l'amour et des divertissements du monde l'emporte en l'âme de plusieurs.

N'ayez qu'une fin unique, qui est de me complaire.

— A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. — Je ne sais, reprit Eugène, si vous aimerez davantage ce qui me reste à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avait marqués, et Ariste lui dit son sentiment sur chaque endroit dans l'ordre qui suit.

Vous serez sujet, malgré vous, à la mutabilité et au changement.

Celui qui est encore assujetti au trouble de ses passions.

Ces deux phrases ne me plaisent point. On est sujet au changement ; mais on n'est point sujet à la *mutabilité*. Qui dit *mutabilité* dit une disposition au changement ; être muable, c'est être sujet à changer ; de sorte qu'être sujet à la *mutabilité* vaut autant qu'être sujet à la disposition au changement et au pouvoir de changer, ce qui me ne semble pas trop raisonnable.

Je dis le même d'*assujetti au trouble de ses passions*. On est *assujetti à ses passions*, on est *esclave de ses passions* ; mais on n'est point *assujetti au trouble*, ni *esclave du trouble de ses passions* : cela n'est ni selon la raison ni selon l'usage.

Qu'il est triste au contraire et pénible de voir des personnes sans ordre et sans règle !

Il est *triste* de voir, il est *pénible* de voir m'est insupportable.

Celui-là est vraiment sage qui ne prête point

l'oreille aux amorces et aux enchantements de ces Sirènes, qui tuent en caressant.

Je pardonnerais ce *prêter l'oreille aux amorces* à de petits écrivains qui ne sont pas obligés d'être si exacts ; mais je ne puis le pardonner à de grands auteurs qui ne se doivent rien pardonner eux-mêmes. *Amorcer* est de ces mots métaphoriques auxquels il reste toujours quelque chose de leur signification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on dirait bien : se laisser prendre aux *amorces* des Sirènes ; mais je doute qu'on puisse dire : *prêter l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* et *amorces* ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours assiégée de pièges et de filets, et pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts !

Ce mot d'*assiégée* ne s'accorde pas trop bien avec *pièges* et *filets* ; il s'accorderait mieux avec *ennemis*, et cet endroit serait plus juste de la sorte : Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toujours assiégée d'ennemis, et pleine d'une infinité de pièges et de filets qui l'environnent de toutes parts !

Afin que vous soyez le dominateur de vos actions...

Bon Dieu, quelle façon de parler ! J'aimerais autant dire : *le seigneur et le roi de vos actions*. Ce n'est pas que *dominateur* ne soit français, mais

c'est que *dominateur* et *actions* ne s'accordent pas bien ensemble.

Il faut que vous conserviez votre âme dans une privation de toutes les douceurs.

Abaissez mon cou et ma tête superbe, afin de faire plier ma volonté déréglée et inflexible sous la rectitude et la sainteté de la vôtre.

Voilà ce qui s'appelle des phrases : *Conserver son âme dans la privation de toutes les douceurs* ; *faire plier sa volonté sous la rectitude de la volonté de Dieu*. Ou je ne m'y connais pas, ou cela est un peu Nervèze.

Je suis dans une défaillance générale de toutes choses. Ce n'est pas bien parler, pour dire toutes choses me manquent. Défaillance ne signifie pas *manquement* et *défaut* en ce sens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'esprits, *défaillance* des astres, mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choses nécessaires à la vie.

L'impuissance où je me trouve d'être consolé par aucun homme...

Être dans l'impuissance s'accommode bien à un verbe actif, mais non pas à un verbe passif. On dit : *Je suis dans l'impuissance de vous assister*, *de vous servir*, etc. ; mais je ne crois pas qu'on puisse dire : *Je suis dans l'impuissance d'être assisté de mes amis*, *d'être consolé par aucun homme*.

Si impuissant à vous taire ; si facile pour la dissipation et le ris ; si fécond à former de bonnes résolutions et si stérile à en produire les effets...

Ces phrases-là ne sont point françaises. Quel langage ! *Je suis impuissant à parler, je suis impuissant à me taire*, pour dire : je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Allemands qui commencent à apprendre le français parlent de la sorte. Il fallait dire : *si peu maître de votre langue*, au lieu de *si impuissant à vous taire. Facile* n'est pas bien avec *pour*, ni avec un *nom* : ou il ne veut rien après soi, ou il veut *à* et un *verbe*. C'est une humeur *facile*, c'est un esprit *facile* ; c'est une chose *facile à faire*.

Pour *fécond* et *stérile*, on ne les a jamais joints avec des *verbes*. La terre est *féconde*, un champ est *stérile* ; mais la terre n'est point *féconde à former* des métaux dans ses entrailles ; un champ n'est point *stérile à produire* du blé ; tout au plus la terre est *féconde en métaux*, un champ est *stérile en blé*. Le traducteur aurait pu dire : *si fécond en bonnes résolutions et si stérile en bons effets.*

De peur que, m'abstenant plus longtemps de votre sacré corps, je ne me refroidisse peu à peu de mes saints désirs...

Se refroidir de ses saints désirs, c'est une phrase nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toujours ouï dire : se refroidir dans ses exercices

de piété, dans une entreprise où l'on s'est engagé avec chaleur.

O état sacré de la vie religieuse, qui rend l'homme chéri de Dieu !

Si vous aviez soin de rendre votre âme vide de l'affection de toutes les créatures...

Je suis sûr que les gens un peu délicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler : *rendre chéri*, *rendre vide*. *Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes sortes d'adjectifs. On ne dit point : *il se rend aimé*, quoi qu'on dise : *il se rend aimable*. On ne dit point aussi *rendre vide*, non plus que *rendre plein* pour dire : *vider* et *remplir*. Ces locutions sont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné absolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du soin d'eux-mêmes .

Cela n'est pas français. On dit bien : s'entremettre d'une affaire ; mais on ne dit pas : *s'entremettre du soin d'une affaire*, ni *du soin d'une personne*.

Tous mes désirs soupirent vers vous.

C'est le cœur, c'est la personne qui soupire, mais les désirs ne *soupirent* point ; ce sont eux qui font soupirer. *Soupirent vers vous* n'est pas bien ; il faut dire : *soupirent après vous* ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune créature, mais en vous seul, o mon Dieu.

Cette construction n'est pas régulière. *Je ne trouve du repos* ne se rapporte pas bien à *mais en vous seul.* Il fallait tourner autrement la phrase ou du moins il fallait dire : *mais j'en trouve en vous seul.* Les verbes ne doivent point être sous-entendus en ces rencontres ; ils doivent être toujours exprimés et on ne doit point craindre de répéter le même mot : la répétition ne choque point, quand elle contribue à la régularité de la construction et à la netteté du style.

Vous vous aimez trop par un amour déréglé.

Considérer tout par un œil si pur et si éclairé.

Dès qu'on s'aime trop, on s'aime avec dérèglement ; ainsi par *un amour déréglé* est inutile après *trop.* D'ailleurs ce n'est pas bien dit *s'aimer par un amour déréglé*, non plus que *considérer par un œil si pur et si éclairé* ; il faut dire : *s'aimer d'un amour déréglé* ; *considérer tout d'un œil si pur et si éclairé.*

Il y en a peu qui sortent entièrement de leurs inclinations et de leur humeur.

Ce n'est pas bien parler français, pour dire : qui renoncent entièrement à leurs inclinations et à leur humeur. On dit bien: il est hors de soi, en parlant d'un homme que la passion emporte ; on dit : rentrer en soi-même, rentrer en son bon sens,

sortir de son péché, sortir de son caractère, mais on ne dit point : *sortir de soi-même, sortir de sse inclinations et de son humeur* pour dire : renoncer à soi-même, renoncer à ses inclinations et à son humeur.

L'ancien serpent s'armera contre vous de toute sa malice et sa violence.

Elle s'attache à vous par toutes ses puissances et ses mouvements.

L'exactitude demande qu'on dise : *de toute sa malice et de toute sa violence* ; *par toutes ses puissances et par tous ses mouvements.* Ces omissions sont des négligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur fasse la grâce de renoncer à cette attache à leur sentiment...

C'est se négliger beaucoup que d'écrire de la sorte. *A cette attache à leur sentiment* fait un fort mauvais effet. Il y a une négligence qui ne gâte rien, qui plaît même et qui pare quelquefois le discours, et c'est celle qui est opposée à l'effectation ; mais il y en a une autre qui sied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire, et c'est celle qui est opposée à l'exactitude. La négligence du traducteur, dans l'endroit que vous venez de lire, est de cette dernière espèce.

— Ne pourrait-on pas compter, dit Eugène, entre les négligences vicieuses une construction qui est fort familière au traducteur ? En voici des exemples.

Notre mérite ne consiste pas dans les joies et les goûts spirituels.

Remettant à Dieu le temps et la manière en laquelle il lui plaira de vous visiter...

Qui peut seul lui donner un secours et une consolation parfaite...

Toute la hautesse et l'éclat du monde, étant comparé à votre éternelle gloire, n'est que folie et que vanité, etc.

— A ce que je vois, dit Ariste, le traducteur a *la hautesse* fort en tête, et il ne tiendra pas à lui que toutes les grandeurs de l'univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui lui est propre et que personne ne lui a encore disputé. Si le traducteur en est cru, on dira bientôt : *la hautesse* des rois, *la hautesse* des papes, *la hautesse* des anges, *la hautesse* de Dieu, comme il dit *la hautesse* du monde et la *hautesse* des saints Pères.

Mais, pour vous dire mon sentiment sur ce que vous me demandez, quand deux substantifs de différent genre se rencontrent, comme *joies* et *goûts*, *temps* et *manière*, *secours* et *consolation*, *hautesse* et *éclat*, ce n'est pas absolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier substantif et de dire : *les joies et les goûts spirituels* ; *le temps et la manière en laquelle* ; *un secours et une consolation parfaite* ; *la hautesse et l'éclat du monde étant comparé*. Quoique ces constructions soient irrégu-

lières à l'égard du premier substantif, et que *spirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé* ne s'accordent pas avec *joies*, *temps*, *secours*, *hautesse*, on ne laisse pas de parler et d'écrire ainsi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité, ceux qui se piquent d'une grande justesse doivent éviter cela comme un écueil, selon l'avis de Malherbe et de Vaugelas même, et je m'étonne que le traducteur de l'*Imitation*, au lieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure et de tout son cœur.

— Ce qui m'étonne le plus, dit Eugène,c'est qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits suivants :

A la vue de l'abîme de vos jugements, dans lesquels je ne trouve en moi autre chose que le péché et le néant...

Le remède à ce mal est de n'avoir aucun égard à ces fantômes qu'il nous présente, mais d'en rejeter au contraire contre lui-même toute l'abomination et toute l'horreur.

Les moindres étincelles de cette estime présomtueuse de moi-même seront comme éteintes et étouffées dans cet abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais.

— Vraiment, dit Ariste, si ce n'est là du galimatias, c'est quelque chose qui en approche : *Vos jugements dans lesquels je ne trouve en moi. En rejeter contre lui-même toute l'abomination et toute*

l'horreur. Les étincelles de l'estime de moi-même éteintes et étouffées dans l'abîme de mon néant, sans qu'elles en puissent ressortir jamais. Ce sont des façons de parler si particulières et si mystérieuses que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, si le traducteur est obscur et guindé en quelques endroits, ce n'est pas la faute de l'auteur, qui est partout clair et simple, comme vous savez. Mais peut-être que ce qui vous reste à lire est plus net et plus aisé à entendre.

— Nous ne finirions jamais, dit Eugène, si je vous lisais tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre sur lequel je n'aie plusieurs doutes. Cependant, ajouta-t-il, l'*Imitation de Jésus-Christ* est le plus petit livre de ces Messieurs, et de tous leurs livres, c'est celui qui a eu le plus de cours : on en a fait jusqu'à treize éditions, et mon *Imitation* est de la dernière, comme vous voyez. — Je conclus de tout cela, dit Ariste, que les plus grands maîtres sont capables de se méprendre quelquefois, et que les dernières éditions ne sont pas toujours correctes, quoiqu'elles soient revues et corrigées.

— Je pense pour moi, reprit Eugène, que si l'on voit peu de livres français où l'on ne puisse trouver quelque chose à dire, il faut s'en prendre à la délicatesse du siècle et à la perfection de la langue, plutôt qu'aux auteurs des livres. Car enfin on veut

aujourd'hui dans le langage des qualités qu'il est assez difficile d'allier ensemble : une grande facilité et une grande exactitude ; des paroles harmonieuses, mais pleines de sens ; de la brièveté et de la clarté ; une expression fort simple, et en même temps fort noble ; une extrême pureté, une naïveté admirable, et avec cela je ne sais quoi de fin et de piquant. Il n'appartient pas à toutes sortes de gens de parvenir jusque là. On a beau lire les bons livres et voir le grand monde, on ne fait rien, si la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture et de la conversation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et même beaucoup d'honnêteté. Je prends ce mot dans un sens qu'on lui a donné depuis peu, et j'entends par honnêteté une certaine politesse naturelle, qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienséances dans ce qu'ils disent que dans ce qu'ils font. En un mot, il faut avoir ce qu'un de nos bons auteurs a appelé le talent de la parole. Ceux qui ont ce talent-là n'ont pas besoin, comme les autres, d'une longue étude et d'un grand usage pour avoir une connaissance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le suivre pour bien parler.

Il se voit à la Cour plusieurs personnes de ce caractère qui, sans avoir jamais beaucoup étudié

la langue, parlent comme les maîtres, et peut-être mieux ; avec le seul secours de la nature, ils gardent exactement toutes les règles de l'art. Mais savez-vous bien que notre grand monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies et qu'il n'y a personne dans le royaume qui sache le français comme il le sait ? Ceux qui ont l'honneur de l'approcher admirent avec quelle netteté et avec quelle justesse il s'exprime. Cet air libre et facile dont nous avons tant parlé entre dans tout ce qu'il dit ; tous ses termes sont propres et bien choisis, quoiqu'ils ne soient point recherchés ; toutes ses expressions sont simples et naturelles ; mais le tour qu'il leur donne est le plus délicat et le plus noble du monde. Dans ses discours les plus familiers, il ne lui échappe pas un mot qui ne soit digne de lui et qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne partout ; il agit et il parle toujours en roi ; mais en roi sage et éclairé, qui observe en toutes rencontres les bienséances que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui n'ait de la dignité et je ne sais quoi d'auguste, qui imprime du respect et de la vénération. Comme le bon sens est la principale règle qu'il suit en parlant, il ne dit jamais rien que de raisonnable ; il ne dit rien d'inutile ; il dit en quelque façon plus de choses que de paroles ; cela paraît tous les jours dans ces réponses si sensées et

si précises qu'il fait sur-le-champ aux ambassadeurs des princes et à ses sujets. Enfin, pour tout dire en un mot, il parle si bien que son langage peut donner une véritable idée de la perfection de notre langue. Les rois doivent apprendre de lui à régner ; mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue française est sous son règne ce qu'était la langue latine sous celui d'Auguste, il est lui-même dans son siècle ce qu'Auguste était dans le sien. Entre les grandes qualités qui lui sont communes avec cet empereur si célèbre, il a l'avantage d'être né éloquent, comme il faut qu'un prince le soit.

— Il ne ressemble pas seulement à Auguste, dit Ariste ; il ressemble aussi à César par cet endroit-là. Le roi de France parle sa langue comme le conquérant des Gaules parlait la sienne, c'est-à-dire qu'il la parle très purement, et sans nulle affectation ; de sorte que si notre prince se donnait la peine d'écrire lui-même son histoire, les Commentaires de Louis vaudraient bien ceux de César.

Quoique le soleil fût déjà couché quand Ariste et Eugène commencèrent à parler du Roi, ils ne laissèrent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade, et les autres vertus de ce grand monarque les occupèrent si agréablement que leur entretien dura jusqu'à la nuit, qui les obligea enfin de se retirer.



LE BEL ESPRIT

EUGÈNE et Ariste commencèrent leur promenade par la lecture d'un ouvrage mêlé de prose et de vers, qu'un de leurs amis avait composé depuis peu. Il le lurent attentivement, comme on lit toujours les pièces nouvelles, et, après l'avoir examiné à loisir, ils jugèrent tous deux que de longtemps il ne s'était rien fait de plus raisonnable et de plus spirituel.

— Il faut avoir bien de l'esprit, dit Eugène, pour faire de ces sortes d'ouvrages où l'esprit brille partout et où il n'y a point de faux brillants.
— Il ne suffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'esprit, répondit Ariste, il faut en avoir d'une espèce particulière. Il n'y a que le bel esprit qui soit capable de ces chefs-d'œuvre ; c'est lui proprement qui donne aux pièces excellentes ce tour qui les distingue des pièces communes et ce caractère de perfection qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles grâces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel esprit dont je parle, ajouta-t-il ; et tel, qui fait le bel esprit, en a peut-être moins qu'un autre. Car il y a bien de la différence entre

être bel esprit de profession et avoir l'esprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

— Si cette beauté d'esprit que vous vous imaginez est une chose fort rare, dit Eugène, la réputation de bel esprit est assez commune ; il n'y a point de louange qu'on donne plus aisément dans le monde. Il me semble même qu'il n'y a point de qualité qui coûte moins à acquérir. On en est quitte pour savoir l'art de faire agréablement un conte ou de bien tourner un vers ; une folie dite de bonne grâce, un madrigal, un couplet de chanson est assez souvent le mérite par lequel on s'érige en bel esprit, et vous m'avouerez que ce n'est guère que de ces diseurs et de ces faiseurs de jolies choses dont on a coutume de dire : *Il est bel esprit.*

— J'avoue, repartit Ariste, qu'on a usurpé ce titre dans notre siècle avec autant de liberté et d'injustice que celui de gentilhomme et de marquis ; et si les usurpateurs étaient punis dans l'empire des lettres aussi sévèrement qu'ils le sont depuis quelques années dans la France, il y aurait bien des gens dégradés de bel esprit, comme il y en a beaucoup qui sont dégradés de noblesse. Ces Messieurs les beaux esprits auraient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimés et leurs impromptus pour se maintenir dans la possession où ils sont, je m'assure qu'ils ne trouveraient pas

dans leurs papiers de quoi justifier leur qualité prétendue. Tous leurs titres ne sont pas meilleurs que ceux des faux nobles ; le nom qu'ils portent est un nom en l'air, qui n'est soutenu de rien ; ils ont la réputation de bel esprit, sans en avoir le mérite ni le caractère.

— C'est un caractère fort ridicule que celui de bel esprit, dit Eugène, et je ne sais si je n'aimerais point mieux être un peu bête que de passer pour ce qu'on appelle communément bel esprit. — Toutes les personnes raisonnables sont de votre goût, reprit Ariste. Le bel esprit est si fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun que les plus spirituels s'en défendent et s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur ne sont pas les plus honnêtes gens du monde ; ils ne sont pas même ce qu'ils pensent être ; ils ne sont rien moins que de beaux esprits : car la véritable beauté de l'esprit consiste dans un discernement juste et délicat que ces Messieurs-là n'ont pas. Ce discernement fait connaître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, sans qu'on demeure court, comme le peuple, qui s'arrête à la superficie ; ni aussi sans qu'on aille trop loin, comme ces esprits raffinés qui, à force de subtiliser, s'évaporent en des imaginations vaines et chimériques.

— Il me semble, interrompit Eugène, que ce

discernement exquis appartient plus au bon sens qu'au bel esprit. — Le vrai bel esprit, repartit Ariste, est inséparable du bon sens, et c'est se méprendre que de le confondre avec je ne sais quelle vivacité qui n'a rien de solide. Le jugement est comme le fond de la beauté de l'esprit, ou plutôt le bel esprit est de la nature de ces pierres précieuses qui n'ont pas moins de solidité que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli et bien net ; il éclate de tous côtés et dans toutes ses parties.

Quanta sodezza, tanto ha splendore [a].

C'est un corps solide qui brille ; c'est un brillant qui a de la consistance et du corps. L'union, le mélange, l'assortiment de ce qu'il a d'éclatant et de solide fait tout son agrément et tout son prix. Voilà le symbole du bel esprit, tel que je me l'imagine. Il a du solide et du brillant dans un égal degré ; c'est, à le bien définir, le bon sens qui brille. Car il y a une espèce de bon sens sombre et morne qui n'est guère moins opposé à la beauté de l'esprit que le faux brillant. Le bon sens dont je parle est d'une espèce toute différente : il est gai, vif, plein de feu, comme celui qui paraît dans les *Essais* de Montaigne et dans le *Testament* de la

[a] « Autant il a de solidité, autant il a d'éclat ».

Hoguette [1] ; il vient d'une intelligence droite et lumineuse, d'une imagination nette et agréable.

Ce juste tempérament ([a]) de la vivacité et du bon sens fait que l'esprit est subtil et qu'il n'est point évaporé ; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop ; qu'il conçoit tout promptement et qu'il juge sainement de tout. Quand on a de cette sorte d'esprit, on pense bien les choses, et on les exprime aussi bien qu'on les a pensées. On ramasse beaucoup de sens en peu de paroles, on dit tout ce qu'il faut dire, et on ne dit précisément que ce qu'il faut dire. Un vrai bel esprit songe plus aux choses qu'aux mots ; cependant il ne méprise pas les ornements du langage ; mais il ne les recherche pas aussi ; la politesse de son style n'en diminue pas la force, et on pourrait le comparer à ces soldats de César qui, tout propres et tout parfumés qu'ils étaient, ne laissaient pas d'être vaillants et de bien combattre.

— De la manière dont vous en parlez, dit Eugène, il n'y a pas beaucoup de différence entre un bel esprit et un esprit fort. — Il n'y en a point du tout, répondit Ariste, à prendre l'esprit fort dans sa vraie signification. La beauté de l'esprit est une beauté mâle et généreuse, qui n'a rien de mol ni d'efféminé.

([a]) Mélange harmonieux, équilibre.

Mais cette force ne consiste pas à douter de tout, à ne croire rien et à se roidir contre des vérités établies. Selon la pensée d'un Père de l'Église, c'est être fort comme le sont les frénétiques que de l'être de la sorte. Elle consiste donc à raisonner bien, à pénétrer les principes des sciences et à découvrir les vérités les plus cachées. C'est le propre d'un esprit fort d'approfondir les sujets qu'il traite et de ne se laisser pas surprendre par les apparences. Les raisons qui contentent les esprits faibles ne sont pas des raisons pour lui : il va toujours droit au but, en quelque matière que ce soit, sans s'écarter ni sans s'amuser ([a]) en chemin. Son principal caractère est d'entraîner les autres esprits où il veut, et de s'en rendre maître quand il lui plaît. C'était une des qualités du dernier maréchal de Schomberg [1]. On a dit de lui, aussi bien que de César, qu'il parlait avec autant de courage qu'il combattait et que ses armes n'étaient pas plus invincibles que ses raisons.

Mais ne pensez pas qu'un bel esprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de délicatesse : il ressemble à l'Achille d'Homère et au Renaud du Tasse, qui avaient des nerfs et des muscles extrêmement forts sous une peau blanche et délicate. Sa solidité et sa pénétration ne l'empêchent pas

(a) Perdre son temps.

de concevoir finement les choses et de donner un tour délicat à tout ce qu'il pense. Les images sous lesquelles il exprime ses pensées sont comme ces peintures qui ont toute la finesse de l'art et je ne sais quel air tendre et *gracieux* qui charme les connaisseurs.

Il y a d'excellents esprits qui n'ont point de délicatesse et qui font même gloire de n'en point avoir, comme si la délicatesse était incompatible avec la force. Leur manière de penser et de dire les choses n'a nulle douceur ni nul agrément. Avec toute leur lumière et toute leur subtilité, ils ont quelque chose de sombre et de grossier dans l'imagination, comme ce peintre espagnol qui ne pouvait faire que de gros traits et qui répondit un jour fièrement à des gens qui y trouvaient à redire, qu'il aimait mieux être *primero en aquella grosseria, que segundo en la delicadeza* ([a]).

Mais ces esprits, quelque bons qu'ils soient, ne sont pas si heureux dans leurs ouvrages que ce peintre le fut dans les siens. Les pièces les plus savantes et même les plus ingénieuses ne sont point estimées dans notre siècle, si elle ne sont touchées ([b]) délicatement. Outre ce qu'elles ont de solide et de fort, il faut qu'elles aient je ne sais

([a]) « Le premier en ce genre grossier que le second en fait de délicatesse ».

([b]) Traitées.

quoi d'agréable et de fleuri pour plaire aux gens de bon goût, et c'est ce qui fait le caractère des belles choses. Pour entendre ma pensée, souvenez-vous de ce que dit Platon, que la beauté est comme la fleur de la bonté. Selon l'idée de ce philosophe, les bonnes choses qui n'ont point cette fleur sont simplement bonnes, et celles qui l'ont sont véritablement belles. — C'est-à-dire, ajouta Eugène en riant, que le bel esprit, à le définir en platonicien, est un bon esprit fleuri, semblable à ces arbres qui portent des fruits et des fleurs tout ensemble, et où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col fior, maturo ha sempre il frutto [a].

— Ces fleurs et ces fruits, reprit Ariste, marquent encore cette heureuse fécondité, qui est si propre à un beau génie. Car, pour moi, je trouve qu'il n'y a pas moins de différence entre les esprits fertiles et ceux qui ne le sont pas qu'il y en a entre de beaux orangers et de méchants arbres qui ne rapportent rien.

— Je ne sais, interrompit Eugène, si la fertilité est une bonne marque de la beauté de l'esprit. Il me semble que les esprits les plus féconds ne

---

[a] « En même temps que des fleurs, il a toujours des fruits mûrs. »

sont pas toujours les plus raisonnables ni les plus fins. Cette grande fécondité dégénère le plus souvent en une abondance vicieuse, en une profusion de pensées fausses ou inutiles ; et, si vous y prenez garde, ce que vous appelez une propriété du bel esprit n'est pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination déréglée.

— Je sais bien, repartit Ariste, qu'il y a une fertilité d'esprit pareille à celle de ces arbres, qui, pour être trop chargés de fruits, en portent fort peu de bons. La fécondité dont je parle n'est pas de cette nature. C'est une fécondité heureuse, comme je l'ai appelée ; c'est non seulement un fonds de bonnes choses, mais c'est un fonds ménagé par le bon sens. Un vrai bel esprit est comme ces gens riches et sages qui sont magnifiques ([a]) en tout et qui néanmoins ne font jamais de folles dépenses.

— A ce compte-là, dit Eugène, ce ne serait pas un bel esprit que le Cavalier Marin [1]. Car il ne s'est jamais vu une imagination plus fertile ni moins réglée que la sienne. Vous le savez mieux que moi. S'il parle d'un rossignol ou d'une rose, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer ; bien loin de rejeter ce qui se présente, il va chercher ce qui

(a) « Somptueux en dons et en dépenses » (Académie, 1694).

ne se présente pas ; il épuise toujours son sujet.

— J'en tombe d'accord, répondit Ariste, et je vous confesse aussi, ajouta-t-il en riant, que si l'on donnait des lettres de bel esprit comme on en donne de noblesse, je ne serais jamais d'avis qu'on en donnât à ces sortes d'auteurs, qui ne ménagent ni leurs pensées ni leurs paroles et qui ne laissent rien à penser ni à dire sur les matières qu'ils traitent. Mais tous les poètes ne sont pas si fous ni si emportés que le Marin. Il y en a de sages et de modérés, même parmi les Italiens, quand il n'y aurait que le Tasse.

— Je vous assure, dit Eugène, que le Tasse n'est pas toujours le plus raisonnable du monde. A la vérité on ne peut pas avoir plus de génie qu'il en a. Ses imaginations sont nobles et agréables ; ses sentiments sont forts ou délicats, selon que le sujet le demande ; ses passions sont bien touchées et bien conduites ; toutes ses comparaisons sont justes, toutes ses descriptions sont merveilleuses ; mais son génie l'emporte quelquefois trop loin : il est trop fleuri en quelques endroits ; il badine dans des rencontres assez sérieuses ; il ne garde pas aussi exactement que Virgile toutes les bienséances des mœurs. — Il a de si grandes beautés, repartit Ariste, qu'on peut bien lui pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon sens qui distingue Virgile des autres poètes, il a beau-

coup de ce beau feu qui fait les poètes. Après tout, quelque liberté qu'il se donne, il ne s'égare pas comme le Marin ni comme l'Arioste.

Mais, pour reprendre notre discours, continua-t-il, un bel esprit est riche de son fonds : il trouve dans ses propres lumières ce que les esprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie et s'instruit lui-même, comme a dit un savant homme [1] d'un des plus beaux génies que la France ait jamais porté. Surtout il ne s'approprie point les pensées des autres ; il ne dérobe point aux anciens ni aux étrangers les ouvrages qu'il donne au public. — Cependant, dit Eugène, c'est ce que font la plupart de nos beaux esprits. Ils pillent continuellement les Grecs et les Latins, les Italiens et les Espagnols ; et, si l'on voulait se donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouverait que le pays des belles lettres est plein de larrons et que Mercure, qui préside aux arts et aux sciences, n'est pas sans raison le dieu des voleurs, comme a remarqué ingénieusement Bartoli dans son *Uomo di Lettere*. Car, en blâmant ceux qui volent les pensées d'autrui, je n'ai garde de voler celle-là à son auteur [2].

En défendant le larcin à un bel esprit, poursuivit Ariste, je ne prétends pas lui interdire la lecture des bons livres ; je ne prétends pas même que ses lectures lui soient inutiles. Je veux bien

qu'il imite les grands modèles de l'antiquité, pouvu qu'il tâche de les surpasser en les imitant ; mais je ne puis souffrir qu'il fasse comme ces petits peintres qui se bornent à copier des originaux et qui ne feraient rien de beau, si les maîtres de l'art n'avaient rien fait avant eux. Je veux bien aussi qu'il se serve dans les rencontres des pensées des bons auteurs, pourvu qu'il y ajoute des beautés nouvelles et qu'à l'exemple des abeilles, qui changent en miel ce qu'elles prennent sur les fleurs, non seulement il choisisse ce qu'il y a de bon dans les livres, mais encore qu'il se fasse propre ce qu'il choisit et qu'il le rende meilleur par l'usage qu'il en fait. C'est un des grands talents de Voiture : en imitant les autres, il s'est rendu inimitable. Il savait admirablement l'art de mettre en œuvre et de faire valoir les belles pensées des auteurs. Les traits qu'il emprunte quelquefois de Térence et d'Horace semblent faits pour son sujet et sont bien plus beaux dans les endroits où il les met que dans ceux d'où il les a pris, de même que les pierres précieuses sont plus belles dans les bagues où on les enchâsse que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'esprit se réduise là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un génie capable de toutes les belles connaissances, une intelligence élevée et

étendue que rien ne surpasse et que rien ne borne. Car il est de la beauté de l'esprit à peu près comme de celle du corps : les petits hommes, quelque bien faits qu'ils soient, ne sont point beaux, selon le sentiment d'Aristote ; ils ne sont tout au plus que jolis, parce que l'avantage de la taille est une partie essentielle de la beauté. Ainsi les petits génies qui sont bornés à une seule chose, les faiseurs de jolis vers qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément et quelque politesse qu'ils aient, ne sont pas, quoi qu'on en dise, de beaux esprits : ce ne sont que de jolis esprits, à le bien prendre, et ce serait bien assez pour eux d'être regardés sur ce pied-là dans le monde.

Au reste, il ne suffit pas, pour avoir l'esprit beau, de l'avoir solide, pénétrant, délicat, fertile, juste, universel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grand génies n'ont pas. Car il y en a qui sont naturellement obscurs, et qui affectent même de l'être : la plupart de leurs pensées sont autant d'énigmes et de mystères ; leur langage est une espèce de chiffre ; on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner. Gracian [1] est parmi les Espagnols modernes un de ces génies incompréhensibles : il a beaucoup d'élévation, de subtilité, de force, et même de bon sens ; mais on ne sait le plus souvent ce qu'il veut dire, et il ne le sait pas peut-être lui-même. Quelques-

uns de ses ouvrages ne semblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obscurité ni embarras dans tout ce qui part d'un bel esprit : ses pensées, ses expressions doivent être si nobles et si nettes que les intelligents l'admirent et que les plus simples l'entendent. Malherbe, qui était sans doute un beau génie, tâchoit surtout de donner ce caractère de netteté à tout ce qu'il faisait, et vous savez que, quand il avait composé un ouvrage, il le lisait à sa servante avant que de le montrer aux gens de Cour, pour connaître s'il avait bien réussi, croyant que les pièces d'esprit n'avaient pas leur entière perfection si elles n'étaient remplies d'une certaine beauté qui se fait sentir aux personnes même les plus grossières. Vous voyez bien que cette beauté doit être simple et naïve, sans fard et sans artifice, pour faire son effet ; et vous devez juger par là de ces esprits qui ne sont point naturels, qui sont toujours guindés, et qui ne veulent jamais rien dire qui ne surprenne et qui n'éblouisse.

— Mon Dieu ! que vous me faites de plaisir, dit Eugène, d'exclure du nombre des beaux esprits ces diseurs éternels de beaux mots et de belles sentences ; ces copistes et ces singes de Sénèque, ces Mancini [1], ces Malvezzi [2] et ces Loredans, qui courent toujours après les brillants et les *vivezze*

d'ingegno ([a]), comme ils les appellent dans leur langue. Car, à vous dire le vrai, je ne les puis souffrir, et j'ai bien de la peine à souffrir Sénèque lui-même, avec ses pointes et ses antithèses perpétuelles.

— Il n'y a rien qui choque plus le bon sens que tout cela, dit Ariste, et c'est, à mon avis, un plus grand défaut de briller trop que de ne briller pas assez.

— Il ne se peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel esprit, reprit Eugène ; j'ai pensé dire qu'il ne se peut rien voir de plus beau que votre portrait [1], car on dirait que vous vous êtes peint vous même dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous ressemble. — Si je me suis peint, dit Ariste en souriant, je me suis tellement flatté que je ne me reconnais pas. Mais, à vous parler sérieusement, ajouta-t-il, j'ai trop mauvaise opinion de moi pour me croire un bon modèle en matière de bel esprit ; je ne m'en pique pas et je serais ridicule d'y prétendre. — Il ne faut pas aussi s'en piquer, dit Eugène ; il ne faut pas même se savoir trop bon gré d'être bel esprit, pour l'être effectivement, et si j'osais mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterais la modestie pour un dernier trait. C'est une

([a]) Traits d'esprit.

qualité qui relève toutes les autres et qui ne sied pas moins bien aux beaux esprits qu'aux belles personnes.

— J'entre fort dans votre sentiment, repartit Ariste, et je vous avoue que je ne hais rien tant que certains esprits qui s'en font extrêmement accroire. Ils ont dans leur mine, dans leurs gestes, et jusque dans le ton de leur voix un air de fierté et de suffisance qui fait juger qu'ils sont fort contents d'eux-mêmes. Ils font profession de n'estimer rien et de trouver à redire à tout. Il ne se fait pas un ouvrage d'esprit qui ne leur fasse pitié ; mais en récompense [a] ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle et décident de tout souverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages, ils en font un grand mystère, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curiosité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de personnes capables d'en connaître le juste prix. Ce sont des trésors cachés qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

— Il est d'une autre sorte d'esprits, continua Eugène, qui sont moins mystérieux, mais qui ne sont pas moins entêtés de leur mérite. Ils n'ont pas plutôt fait une bagatelle qu'ils en régalent

(a) En revanche.

tout le monde. Ils sont toujours prêts à réciter leurs madrigaux et leurs odes pour s'attirer un peu de louange ; ils se louent sans façon et se donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux esprits sont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applaudissements populaires et, bien loin de se produire mal à propos, ils se cachent autant qu'ils peuvent.

— Je ne sais, dit Ariste, s'il n'y aurait point plus de modestie à n'affecter rien. Vous avez ouï parler de cette femme que Néron aimait tant, et vous savez que ce n'était pas une fort honnête personne. Néanmoins, si nous en croyons Tacite, elle ne se montrait guère, et elle ne sortait point qu'elle ne fût voilée.

Un bel esprit doit, à mon avis, garder le tempérament de la Sophronie du Tasse, qui était également belle et modeste.

Non copri sue bellezze, e non l'espose [a].

Il ne faut pas qu'il fasse toujours mystère de ses ouvrages, mais il ne faut pas aussi qu'il les montre partout : il ne doit ni se cacher par affectation, ni se produire par vanité.

— Je vois bien à cette heure, dit Eugène, pour-

---

[a] « Elle ne cachait pas ses beautés et ne les montrait pas ».

quoi les véritables beaux esprits sont si rares : des qualités aussi opposées que la vivacité et le bon sens, la délicatesse et la force, sans parler des autres, ne se rencontrent pas toujours ensemble. Mais je voudrais bien savoir, ajouta-t-il, d'où viennent toutes ces qualités qui font le bel esprit.

— Elles viennent, répondit Ariste, d'un tempérament heureux et d'une certaine disposition des organes. Ce sont des effets d'une tête bien faite et bien proportionnée, d'un cerveau bien tempéré et rempli d'une substance délicate, d'une bile ardente et lumineuse, fixée par la mélancolie et adoucie par le sang. La bile donne le brillant et la pénétration ; la mélancolie donne le bon sens et la solidité ; le sang donne l'agrément et la délicatesse.

— Je ne vous comprends pas, dit Eugène, avec votre bile, votre sang et votre mélancolie ; car enfin, je ne puis croire que des esprits qui tiennent plus de l'ange que de l'homme doivent tout ce qu'ils sont à ce que nous avons de commun avec les bêtes, et je ne vois pas comment les humeurs qui croupissent dans le corps peuvent être le principe des plus nobles opérations de l'âme.

— J'ai lu dans je ne sais quel philosophe platonicien, reprit Ariste, que ces humeurs, toutes matérielles qu'elles sont, font les beaux génies, de même à peu près que les vapeurs de la terre

font les foudres et les éclairs. La pensée de ce philosophe est subtile et ingénieuse. Il veut dire, à mon avis, que les esprits [1] du sang et de la bile s'allument dans le cerveau, ainsi qu'une exhalaison chaude s'enflamme dans une nue froide et humide ; que les esprits allumés répandent dans la tête cette *splendeur sèche*, qui rend l'âme sage et intelligente, selon Héraclite ; que, comme entre les choses corporelles il n'y a rien qui ait moins de matière et plus de vertu, qui soit plus pur et plus animé que ces esprits, la flamme qui en sort est la plus subtile, la plus vive et la plus ardente qui soit dans la nature ; que c'est cette flamme qui éclaire la raison et qui échauffe l'imagination en même temps, que c'est elle qui rend visibles à l'âme les espèces des choses et qui lui fait voir tous les objets dans leur jour ; en un mot, que c'est à la lueur de ce beau feu que l'entendement découvre et contemple les vérités les plus obscures ; et c'est peut-être ce feu qui brille dans les yeux des personnes spirituelles et qui les distingue des gens stupides, dont les yeux mornes et sombres marquent assez qu'ils n'ont dans la tête qu'un feu noir et obscur, plus propre à offusquer l'âme qu'à l'éclairer.

— Voilà ce qui s'appelle de belles visions, dit Eugène, et je ne sais si les rêveries des poètes ne méritent pas autant de créance que les idées de ces

philosophes. — Quand vous devriez traiter de rêveur et de visionnaire le docteur Abailard, reprit Ariste, il faut que je vous dise sa pensée touchant la différence des esprits. Sa chère Héloïse[1] lui fit un jour la question que vous me faites. Il lui répondit que tous les hommes avaient un miroir dans la tête, et sa réponse était fondée sur les paroles de saint Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie ; mais il lui ajouta que les esprits grossiers avaient un miroir tout terni et que les esprits subtils en avaient un fort éclatant et fort net qui leur représentait distinctement les objets. Il voulait dire que la bile, mêlée avec le sang, formait dans le cerveau une espèce de glace polie et luisante, à laquelle la mélancolie servait comme de fond.

— Quoi que vous en disiez, poursuivit Eugène, et quoi qu'en dise votre docteur amoureux, je ne puis me résoudre à croire que les âmes empruntent toutes leurs lumières du corps et que la beauté de l'esprit soit une perfection étrangère à l'esprit même. Je croirais bien plutôt que la perfection du corps dépend de celle de l'esprit, ou du moins que l'excellence de l'esprit vient de la noblesse de l'âme.

Je sais bien que les âmes sont toutes d'une même espèce ; mais cela n'empêche pas, si nous en croyons les philosophes les plus raisonnables,

qu'elles n'aient des perfections singulières [a] qui les distinguent fort les unes des autres, comme les étoiles ont des clartés et des vertus différentes, quoiqu'elles soient toutes composées d'une même matière. A la vérité toutes les âmes raisonnables sont des images de Dieu ; elles sont toutes marquées de la lumière de sa face, selon la parole d'un prophète ; mais il y en a où cette lumière est mieux peinte et où les traits de sa beauté divine sont gravés plus profondément, et ce sont les plus nobles et les plus parfaites, les plus sensées et les plus ingénieuses. Car, comme entre les figures faites sur la cire avec le même cachet les unes sont plus nettes et mieux formées que les autres, sans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet, de même, la perfection qui se trouve en quelques âmes vient de ce que l'image de Dieu y est mieux imprimée ; c'est cette impression plus forte qui les rend en quelque façon plus spirituelles et plus divines.

— Mais si cela est ainsi, dit Ariste, d'où vient que, l'âme étant incorruptible et inaltérable de sa nature, une vapeur qui monte au cerveau altère l'esprit et ôte quelquefois la raison ? — C'est que les âmes les plus nobles, répliqua Eugène, sont comme les peintres qui, quelque habiles

[a] Particulières.

qu'ils soient, ne peuvent rien faire sans les instruments de leur art. Les organes bien disposés et les humeurs tempérées d'une certaine manière ne rendent pas précisément les âmes sensées et ingénieuses, non plus que les pinceaux délicats et les belles couleurs ne font pas les peintres excellents, mais ces organes et ces humeurs sont des instruments dont les âmes ont besoin pour agir tandis [a] qu'elles sont dans les corps; dès que ces instruments sont gâtés, elles n'agissent plus ou n'agissent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles soient d'elles-mêmes. Ce sont de bons peintres qui ont de méchants pinceaux et de méchantes couleurs.

— Il y a de l'esprit à ce que vous dites, interrompit Ariste ; mais après tout, ces philosophes, que vous croyez les plus raisonnables, ne sont pas mieux fondés en raison que les autres, et je crains fort, ajouta-t-il en riant, que, si on examinait bien cette noblesse des âmes à laquelle ils attribuent l'excellence de l'esprit, toutes les preuves ne s'en trouvassent fausses. Le meilleur parti, à mon avis, est de n'en point prendre en des disputes où l'on ne peut connaître la vérité, et les plus raisonnables sont peut-être ceux qui raisonnent le moins sur ces sortes de matières.

---

[a] Tant que.

— Quoi qu'il en soit, continua Eugène, il est certain que la nature ne fait pas toute seule un bel esprit. La plus heureuse naissance ([a]) a besoin d'une bonne éducation et de ce bel usage du monde qui raffine l'intelligence et qui subtilise le bon sens. De là vient que les savants de profession ne sont pas d'ordinaire de beaux esprits. Comme ils sont toujours ensevelis dans l'étude et qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes gens, ils n'ont pas dans l'esprit une certaine politesse et je ne sais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'est pas que la science soit contraire d'elle-même à la beauté de l'esprit, mais c'est que les grands docteurs et ceux qui savent le plus de grec et de latin ne savent pas le plus souvent bien user de leur science.

Il est certain encore, ajouta-t-il, que, de quelque principe que vienne cette beauté, il est des beaux esprits de plus d'une espèce. Car, outre ceux dont nous avons parlé jusqu'à cette heure, qui excellent dans les lettres et qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connaissances, il y en a qui, sans avoir presque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour réussir dans la conversation.

([a]) « Bonnes ou mauvaises qualités avec lesquelles on est né. » (Académie, 1694.)

Le caractère de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement et de donner un tour plaisant ([a]) à tout ce qu'ils disent ; ils font dans les rencontres des reparties fort ingénieuses ; ils ont toujours quelque question subtile à proposer et quelque joli conte à faire pour animer la conversation ou pour la réveiller quand elle commence à languir. Pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses surprenantes ; ils savent surtout l'art de badiner avec esprit et de railler finement dans les conversations enjouées ; mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations sérieuses ; ils raisonnent juste sur toutes les matières qui se proposent et parlent toujours de ([b]) bon sens.

Il y a encore une autre sorte de beaux esprits qu'on peut appeler des esprits de négociation et de cabinet. Ce sont des génies éclairés, judicieux, actifs et propres pour les affaires. D'une vue ils en pénètrent le fond, ils en découvrent toutes les circonstances et toutes les suites ([c]) ; ils trouvent en un instant tous les expédients et toutes les voies par où l'on peut ménager et faire réussir les choses les plus difficiles. Mais ils ne voient que ce qu'il faut voir, et qu'autant qu'il faut pour prendre un bon parti et faire un choix raisonnable. Car c'est

([a]) Qui plaît.
([b]) Avec.
([c]) Conséquences.

quelquefois un faible ([a]) dans la politique d'avoir trop de pénétration et trop de lumière : tant de biais et tant de jours ([b]) différents dissipent ([c]) l'esprit et nuisent souvent à l'exécution : le temps d'agir se passe à délibérer.

Ces esprits sont nés pour le gouvernement des Etats ; aussi ne forment-ils jamais que de grands desseins, utiles à leur patrie et glorieux à leur prince, ce qui arrive particulièrement quand le prince, persuadé de leur capacité, de leur fidélité et de leur zèle, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand sens avec une grande expérience, ils ne prennent point de fausses mesures et ne font point de fausses démarches. Que si la fortune, qui ne s'accorde pas toujours avec la prudence, ne favorise pas toutes leurs entreprises, ils profitent d'un mauvais succès, en imitant ces sages pilotes qui se servent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les négociations ils se conduisent avec beaucoup d'habileté et d'une manière fort délicate : ils découvrent d'abord les pensées de celui avec qui ils traitent sans se découvrir eux-mêmes ; ils s'insinuent dans son esprit ; ils l'engagent ([d]) par

([a]) Défaut.

([b]) *Jour* : « Facilité, moyen pour venir à bout de quelque affaire ». (Académie, 1694.)

([c]) Dispersent.

([d]) Déterminent.

ses propres intérêts ; ils le manient et ils le tournent si bien qu'il pense trouver son compte à entrer dans leurs sentiments et qu'il donne où ils veulent, sans croire même y donner. Tels ont été le cardinal de Richelieu et le comte d'Olivarès, les deux plus célèbres ministres que la France et l'Espagne aient jamais eus.

Voilà les divers caractères du bel esprit. Ce sont trois sortes de beautés qui, pour être différentes, ne laissent pas de se rencontrer quelquefois en une même personne. Car, sans parler des anciens et des étrangers, le cardinal Du Perron et feu Monsieur d'Avaux [1] étaient des génies universels, propres pour les lettres, pour la conversation et pour les affaires ; et il y en a encore parmi nous qui ne cèdent guère à ces grands hommes et qui sont capables de faire également bien un ouvrage d'esprit, un conte agréable et un traité de paix.

Néanmoins, à parler en général, ces trois talents ne se trouvent ensemble que fort rarement. Les esprits de négociation ne réussissent pas d'ordinaire aux belles lettres ; mais aussi les auteurs les plus polis et les plus exacts ne brillent pas toujours dans la conversation. Les premiers ont plus de solidité que de délicatesse : l'étude de la politique les occupe tout entiers ; ils comptent les autres sciences pour rien. Les seconds sont trop délicats et trop chagrins : ils ne se contentent

presque jamais de ce qui se présente à eux ; ils ne disent presque rien dans les compagnies où ils se trouvent, pour trop penser à ce qu'ils veulent dire. Comme ils sont accoutumés à rêver profondément afin de bien tourner une pensée, ils sont le plus souvent distraits ; ils gardent quelquefois un silence morne dans une conversation enjouée, mais aussi, comme ils ont souvent la tête pleine de leurs compositions, ils parlent quelquefois trop ; ils attirent toute la conversation à eux et ne laissent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'esprit de conversation, comme c'est un esprit naturel, ennemi du travail et de la contrainte, il n'y a rien de plus opposé à l'étude et aux affaires. Aussi nous voyons que ceux qui ont ce talent sont pour l'ordinaire des gens oisifs, dont le principal emploi est de rendre et de recevoir des visites. De sorte qu'à examiner les choses à fond, il semble que ces divers esprits soient incompatibles et qu'ils demandent même des dispositions naturelles tout à fait contraires.

— Quoiqu'il semble, dit alors Ariste, que le bel esprit soit différent selon les différents caractères que vous venez de marquer, il est cependant le même partout ; car il est né à ([a]) toutes choses et a en soi de quoi réussir en tout ce qu'il veut

([a]) Fait pour.

entreprendre. La diversité qui paraît dans les esprits vient moins du fond des esprits que des matières où ils s'exercent. Les grands hommes, qui excellent en de certaines choses, parce qu'ils s'y sont appliqués dans leur jeunesse, auraient peut-être réussi également dans les autres, s'ils y avaient apporté autant de soin et d'application.

Le hasard, qui se mêle ([a]) de la conduite des hommes et qui a souvent la meilleure part à la profession qu'ils embrassent, fait pour l'ordinaire cette différence que nous voyons parmi les esprits. Les uns se trouvent engagés ([b]), je ne sais comment, à établir leur réputation et leur fortune par la poésie : il ne faut pour cela qu'avoir réussi dans un sonnet, qu'une passion ou que le seul caprice aura inspiré. La louange qui en revient est une amorce agréable pour en faire entreprendre un second ; la bonne opinion que l'on conçoit aisément de soi-même anime à quelque chose de plus grand : on lit les poètes, on étudie les fables, on consulte les maîtres de l'art ; en un mot, on se tourne tout à fait du côté de la poésie et on devient insensiblement poète de profession, sans pouvoir presque être autre chose. Que si ces excellents poètes n'ont pas toujours le talent des affaires ni

([a]) « On dit : « se mêler de quelque chose pour dire en faire sa profession, son occupation. » (Académie, 1694.)
([b]) Amenés.

celui de la conversation, c'est qu'ils ont pris une autre route dès le commencement et qu'au lieu d'étudier la politique et de voir le monde, ils se sont attachés à la composition et aux livres.

L'esprit de la négociation, auquel on donne la prééminence, et qu'on appelle ordinairement grand esprit et grand génie, ne diffère cependant des autres que par la noblesse de la matière ; car on ne peut se rien proposer de plus noble que de traiter des intérêts des princes, d'entrer dans leurs desseins les plus secrets, d'accorder leurs différends et de gouverner leurs États. C'est l'emploi le plus sublime et le plus glorieux où l'esprit se puisse occuper : rien ne flatte tant l'amour-propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatants d'ambassadeur, de plénipotentiaire et de ministre d'État. Ceux qui sont élevés à ces dignités éminentes ont un caractère de grandeur et d'autorité qui les distingue du reste des hommes ; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les anges du premier ordre, qui approchent de plus près du trône de Dieu, qui reçoivent leurs lumières de lui immédiatement et qui sont destinés aux choses les plus importantes.

Cependant, quand on y regarde de près, on trouve que c'est la fortune qui fait ces grands hommes et ces grands esprits, en les conduisant quelquefois en des pays et en des maisons où,

par des rencontres fortuites et imprévues, ils prennent parti ([a]) auprès des ambassadeurs et des ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires ; l'application les y fait réussir et les rend capables avec le temps des premières charges de l'État. Ainsi c'est proprement la fortune qui fait jouer un grand rôle à un bel esprit sur le théâtre du monde, tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité et dans la poussière. Car assurément il y a de beaux esprits qui sont inconnus et inutiles, faute d'un emploi qui les fasse paraître et qui les oblige à travailler.

— Je confesse, dit Eugène, que la fortune contribue beaucoup à former un homme d'État, mais elle ne fait rien sans la nature et, quelque favorables que soient les occasions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier ministre, quand on n'a pas le génie des grandes affaires. Car, quoi que vous en disiez, le génie est une habileté particulière et un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choses. Les uns ont du génie pour la peinture, les autres en ont pour les vers. Il ne suffit pas d'avoir de l'esprit et de l'imagination pour exceller dans la poésie, il faut être né poète et

([a]) Acceptent un emploi. « *Parti*, emploi, soit dans les affaires, soit dans les troupes. » (Académie, 1694.)

avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art ni de l'étude, et qui tient quelque chose de l'inspiration.

Je dis le même de la négociation et du ministère ([a]). Ce n'est pas assez pour y réussir d'être fort éclairé et même fort sage ; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres esprits sous l'autorité du prince, pour commander en obéissant. Ce qui a fait dire à un politique espagnol que le génie et l'esprit sont les deux causes principales de l'élévation et de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas : el uno sin el otro felicidad a medias, no basta lo entendido, desease lo genial* ([b]).

Il est vrai que le génie, quelque puissant qu'il soit, languit en quelque façon et demeure comme étouffé hors des emplois qui lui conviennent, parce qu'il a besoin d'une certaine matière pour se développer et pour agir. Mais, à le regarder en soi-même, il est indépendant du hasard et de la fortune : c'est un don du ciel, où la terre n'a point de part ; c'est je ne sais quoi de divin, qui rend un bel esprit, que la providence de Dieu a destiné au

([a]) Fonction d'un ministre d'Etat ». (Académie, 1694.)

([b]) Le génie et l'esprit sont les deux conditions fondamentales du succès et de la gloire. L'un sans l'autre n'est qu'un demi bonheur, l'esprit tout seul ne suffit pas, il faut aussi le génie.

gouvernement d'un empire, qui le rend, dis-je, naturellement droit et juste, zélé pour la gloire de son prince et pour le bien de sa patrie, capable des plus difficiles entreprises, ferme et constant dans les rencontres les plus fâcheuses, impénétrable aux plus clairvoyants, insensible aux plaisirs, infatigable dans le travail, libre et tranquille dans l'embarras, et en tout temps maître de soi-même et des affaires, lesquelles, pour grandes qu'elles soient, sont toujours au-dessous de son génie.

Ce n'est pas qu'un ministre tel que je me l'imagine soit borné précisément aux affaires. Comme son esprit a une étendue presque infinie, il n'y a point de science dont il n'ait quelque teinture ; il peut même, quand il lui plaît, faire des discours fort éloquents et tenir sa place dans une Académie de beaux esprits, comme il la tient dans le Conseil d'un puissant monarque ; mais, après tout, le génie de la politique est sa qualité dominante et son véritable caractère.

— Je trouve ce portrait du parfait ministre fort à mon gré, dit Ariste, et ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Votre homme d'État est, si je ne me trompe, quelque chose de plus réel que le magnanime d'Aristote, et que le sage de Sénèque ; et j'en suis bien aise pour l'honneur de notre nation, car,

à vous dire le vrai, j'aurais un étrange dépit que la France ne valût pas mieux que la Grèce et que l'Italie.

— Les Grecs et les Romains, répliqua Eugène, sont si jaloux de la gloire de leur nation qu'on ne peut leur disputer rien là-dessus sans se brouiller avec eux et sans avoir des affaires avec les plus braves et les plus spirituels hommes du monde. Pour moi, continua-t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux céder aux Grecs et aux Romains et confesser de bonne foi que tous les pays sont stériles en héros, au prix de l'ancienne Grèce et de l'ancienne Italie.

— Il faut du moins que vous confessiez, dit Ariste, que le bel esprit est de tous les pays et de toutes les nations, c'est-à-dire que, comme il y a eu autrefois de beaux esprits grecs et romains, il y en a maintenant de français, d'italiens, d'espagnols, d'anglais, d'allemands même et de moscovites. — C'est une chose singulière qu'un bel esprit allemand ou moscovite, reprit Eugène, et, s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature de ces esprits qui n'apparaissent jamais sans causer de l'étonnement. Le Cardinal Du Perron disait un jour, en parlant du Jésuite Gretzer : *Il a bien de l'esprit pour un Allemand*, comme si ç'eût été un prodige qu'un Allemand fort spirituel.

— J'avoue, interrompit Ariste, que les beaux esprits sont un peu plus rares dans les pays froids, parce que la nature y est plus languissante et plus morne, pour parler ainsi. — Avouez plutôt, dit Eugène, que le bel esprit, tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les tempéraments grossiers et les corps massifs des peuples du Nord.

Ce n'est pas que je veuille dire, ajouta-t-il, que tous les Septentrionaux soient bêtes. Il y a de l'esprit et de la science en Allemagne, comme ailleurs, mais enfin on n'y connaît point notre bel esprit, ni cette belle science qui ne s'apprend point au collège et dont la politesse fait la principale partie ; ou, si cette belle science et ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue et avec qui on ne fait point d'habitude ([a]).

Je ne sais même si les beaux esprits espagnols et italiens sont de la nature des nôtres. Ils en ont bien quelques qualités et quelques traits, mais je doute un peu qu'ils leur ressemblent tout à fait et qu'ils aient précisément ([b]) le caractère que vous avez établi. Car enfin ce caractère est si propre à notre nation qu'il est presque impossible de le

([a]) « Fréquentation ordinaire ». (Académie, 1694.)
([b]) Exactement.

trouver hors de France, soit que cela vienne en partie de la température du climat, soit que notre humeur y contribue quelque chose, soit enfin que ce soit l'étoile de la nation française d'avoir présentement ce beau tour d'esprit que les autres peuples n'ont pas.

— Je m'étonne, repartit Ariste en riant, qu'un homme qui craint tant de se mettre mal avec les Grecs et avec les Romains s'attire sur les bras, de gaieté de cœur, les Espagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonais, les Moscovites et toutes les autres nations de la terre. Mais, raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainsi le procès à tous les étrangers. Pour moi, comme je n'aime guère à décider ni à fâcher personne, j'aime mieux croire que le bel esprit n'est étranger nulle part, et je n'ai garde d'être plus chagrin que le poète satirique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naissent partout.

Je sais bien qu'il y a des pays plus spirituels que d'autres, que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grèce la plus fertile en beaux esprits, et je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique. Mais il ne s'ensuit pas que les autres pays soient aussi stériles que vous dites, et enfin il n'est pas des esprits comme de l'or et des pierreries, que la nature n'a formés qu'en certains en-

droits de la terre : il s'en trouve sous les climats froids et chauds aussi bien que sous les climats tempérés, parmi les nations barbares comme parmi les nations polies.

— Mais si le bel esprit est de tous les pays, dit Eugène, il n'est pas de tous les siècles ; car il y en a de grossiers et de stupides où la barbarie et l'ignorance dominent, tel qu'a été le dixième siècle, où les gens étaient si simples et si bêtes, que dès qu'un homme savait un peu le grec, il passait pour nécromancien. — Il y a aussi des siècles ingénieux, dit Ariste, et il ne faut pas être fort versé dans l'histoire et dans la chronologie pour savoir que le siècle d'Alexandre a été fécond en beaux esprits. J'entends par le siècle d'Alexandre non seulement le temps dans lequel ce fameux conquérant a vécu, mais encore celui qui a précédé sa naissance et suivi sa mort de quelques années. C'est dans ce siècle qu'ont fleuri Socrate, Anacréon, Pindare, Euripide, Sophocle, Aristophane, Isocrate, Platon, Aristote et Démosthène. Tout le monde sait que le siècle d'Auguste a été parmi les Romains le siècle du bel esprit et du bon sens, des bons auteurs et des belles lettres.

Le quatrième siècle de l'Église a été un des plus fertiles en grands génies. Car, outre un Arius si célèbre par les maux qu'il a faits au monde chrétien, un Valens, un Ursacius et un Eusèbe, dé-

fenseurs de la doctrine de cet hérésiarque, un Julien l'Apostat et un autre Julien, disciple de Pélage, qui étaient tous de méchants hommes et de fort bons esprits, sans parler de Thémistius le Philosophe, et de Libanius le Sophiste. Il y a eu dans ce siècle-là un grand nombre de saints Pères, aussi considérables par la grandeur de leur esprit que par la sainteté de leur vie. C'est le siècle des Chrysostomes, des Jérômes, des Épiphanes, des Ambroises, des Augustins, etc.

— D'où vient, interrompit Eugène, qu'un siècle est plus spirituel que l'autre ? — Si vous faisiez cette demande à un astrologue, répondit Ariste, il ne manquerait pas de s'en prendre aux astres, et il vous dirait sans doute que la révolution et le concours de certaines étoiles, dont les influences agissent plus ou moins sur les esprits, est l'unique cause de cette différence. Mais, comme je ne suis point astrologue, je croirais plutôt que cela vient en partie de la bonne ou de la mauvaise éducation et que les esprits sont plus subtils ou plus grossiers, selon qu'ils sont plus ou moins cultivés dans leur jeunesse.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel esprit pour polir une nation entière ? Ronsard [1] fut le premier qui chassa la barbarie de la France en inspirant à nos pères l'amour et le goût des lettres. On peut dire que Voiture nous a

appris cette manière d'écrire aisée et délicate qui règne présentement. Avant lui on pensait n'avoir de l'esprit que quand on parlait Balzac tout pur et qu'on exprimait de grandes pensées avec de grands mots.

L'émulation qui s'excite entre certaines personnes ou même entre certaines nations jalouses l'une de l'autre sert beaucoup à polir un siècle ; l'intérêt fait souvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'esprit dans un État où l'esprit est un moyen pour faire fortune. Ainsi dans les anciennes républiques, où un homme parvenait aux premières charges par son éloquence et par son savoir, il y avait une infinité de bons auteurs et de bons poètes. Il y a toujours eu des hommes savants dans les temps où les princes ont eu de l'amour pour les sciences.

D'où vient, pensez-vous, que dans le siècle passé les lettres fleurirent si fort en Italie, si ce n'est de l'estime que Laurent de Médicis et Léon X eurent pour elles ? Et ne fut-ce pas aussi la même inclination de François Ier qui fit que la France devint sous son règne spirituelle et savante, de grossière et d'ignorante qu'elle avait été sous les règnes précédents ? L'affection qu'aura un premier ministre pour une science particulière fera que les esprits s'y appliqueront et qu'on y excellera avec le temps. La passion du cardinal de

Richelieu pour le théâtre a porté la comédie française à sa dernière perfection et a fait naître dans notre siècle des poètes dramatiques qui effacent presque les anciens.

— Je trouve, dit Eugène, que les temps de paix contribuent encore beaucoup à rendre les hommes spirituels, car, comme vous savez, les Muses aiment naturellement le repos et le silence ; elles ne peuvent vivre dans le trouble et parmi le bruit. Les beaux esprits sont rares dans un temps de guerre, soit que la guerre, qui a quelque chose de sauvage et de farouche, empêche que les esprits ne se polissent, soit que ceux qui ont de l'ambition tournent leurs pensées du côté des armes et prennent le parti de la valeur, comme fit César, qui, au sentiment de Quintilien, eût pu disputer à Cicéron la gloire de l'éloquence.

— Les temps de guerre, dit Ariste, ne sont pas toujours incompatibles avec les connaissances honnêtes : ils sont quelquefois fort heureux non seulement pour la grandeur des États, mais aussi pour la perfection des esprits ; et, sans chercher des exemples étrangers, nous nous sommes polis plus que jamais pendant que la guerre a été le plus allumée entre la France et l'Espagne.

Il me semble, poursuivit-il, que les hérésies naissantes ne servent pas peu à bannir la barbarie et l'ignorance. La passion qu'ont les uns pour

établir et pour défendre une nouvelle doctrine, le zèle qu'ont les autres pour la combattre et pour la détruire animent les deux partis à l'étude et produisent d'ordinaire des ouvrages fort ingénieux. Car, pour ne rien dire des anciennes hérésies, nous devons peut-être aux dernières, si j'ose parler ainsi, la pureté de notre langue et la politesse de notre siècle.

— Ne pourrait-on pas ajouter, dit Eugène, que la nature fait des efforts de temps en temps pour produire des génies extraordinaires et qu'elle demeure ensuite stérile durant quelques siècles, comme si ces dernières productions l'avaient épuisée et qu'elle eût besoin de repos après un si grand travail ?

— Mais on peut ajouter encore, repartit Ariste, qu'il y a en tout cela je ne sais quelle fatalité ou, pour parler plus chrétiennement, je ne sais quelle disposition de la Providence où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politesse des esprits passe de pays en pays et de siècle en siècle par des voies qui nous sont souvent inconnues. En un temps une nation est grossière, et en un autre elle est ingénieuse. Du temps d'Alexandre les Grecs avaient plus d'esprit que les Romains ; du temps de César les Romains avaient plus d'esprit que les Grecs.

Le siècle passé était pour l'Italie un siècle de

doctrine [a] et de politesse : il lui a plus fourni de beaux esprits qu'elle n'en avait eu depuis le siècle d'Auguste. Le siècle présent est pour la France ce que le siècle passé était pour l'Italie. On dirait que tout l'esprit et toute la science du monde soit maintenant parmi nous et que tous les autres peuples soient barbares en comparaison des Français. Ce n'est pas un avantage et un mérite en France que d'avoir de l'esprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a presque personne, qui ait un peu d'éducation, qui ne parle bien et qui n'écrive poliment. Le nombre des bons auteurs et des faiseurs de belles choses est infini ; celui des Académies savantes croît tous les jours ; en un mot je ne sais rien de plus commun dans le royaume que ce bon sens délicat qui y était si rare autrefois.

Au reste, notre bel esprit n'est pas borné aux hommes de lettres : il s'étend aux gens d'épée et aux personnes de la première qualité, dont il semblait que l'ignorance fût le partage dans les derniers règnes. Nous avons des braves et même des princes qui peuvent le disputer en esprit aussi bien qu'en valeur à Scipion et à César, et en mon particulier j'ai l'honneur d'en connaître un [1] qui, dans la fleur de son âge, a tout le discernement

---

[a] Science.

et toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune prince a mille agréments en sa personne qui le rendent, tout fier qu'il est, le plus aimable du monde. Il y a longtemps que je l'ai comparé au Renaud du Tasse et que je lui ai appliqué ces quatre vers comme par un esprit de prophétie :

L'età precorse, e la speranza ; e presti
Pareano i fior, quando n'usciro i frutti.
S'el miri fulminar fra l'arme avvolto,
Marte lo stimi ; Amor, se scopre il volto [a].

Mais je laisse là son courage et sa bonne mine pour ne vous parler que de son esprit. Quelque froideur qui paraisse sur son visage, il a beaucoup de vivacité et beaucoup de feu ; mais ce feu n'éclate pas toujours au dehors. Cette vivacité est presque toute dans une intelligence subtile et pénétrante à laquelle rien n'échappe. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'esprit avec une délicatesse admirable ; il ne dit rien qui ne soit juste et plein de bon sens, même en disant des bagatelles, car, avec son air sage et sérieux, il ne laisse pas de badiner fort spirituellement et de fort bonne grâce, quand l'occasion s'en présente.

---

[a] Il a devancé l'âge et les espérances. Les fleurs paraissaient prêtes à éclore quand on vit germer les fruits. Si tu le contemples enfermé dans une armure et lançant des éclairs, tu crois voir Mars ; c'est l'Amour, s'il découvre ses traits » (*Jérusalem délivrée*, ch. I).

Il sait toutes les belles langues, et il a pris des sciences tout ce qu'une personne de sa qualité en doit savoir, de sorte qu'il parle sur chaque matière fort à propos et en prince, sans faire le savant et sans se piquer de rien. Ajoutez à cela une raison droite et éclairée qui lui fait toujours prendre le bon parti, un génie noble et élevé qui le rend capable de tout, enfin je ne sais quel tour particulier dans l'esprit que les plus beaux esprits n'ont pas.

Nous avons encore des ducs, des comtes et des marquis fort spirituels et fort savants, qui manient également bien la plume et l'épée, et qui ne s'entendent pas moins à faire un dessein de ballet et à écrire une histoire qu'à former un camp et à ranger une armée en bataille. Nous avons aussi des duchesses, des comtesses et des marquises qui valent peut-être bien les ducs, les comtes et les marquis, et qui sont de véritables beaux esprits.

— Je ne pensais pas, interrompit Eugène, qu'une femme pût être bel esprit, et, quoi que vous en disiez, je doute un peu qu'elle puisse avoir toutes les qualités qui sont nécessaires pour l'être effectivement. Ce beau feu et ce bon sens dont vous avez tant parlé ne viennent pas d'une complexion froide et humide [1]. La froideur et l'humidité, qui rendent les femmes *faibles*, *timides*,

indiscrètes, *légères*, *impatientes*, *babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons auteurs dans son *Art de connaître les hommes* [1], les empêchent d'avoir le jugement, la solidité, la force, la justesse que le bel esprit demande. Cette pituite dont elles sont pleines et qui leur fait le teint délicat ne s'accorde pas trop avec la délicatesse et la vivacité de l'esprit : elle en émousse la pointe, elle en affaiblit les lumières ; et si vous y faites réflexion, ce que les femmes ont de brillant est de la nature des éclairs, qui éblouissent un moment et qui n'ont point de consistance. Elles brillent un peu dans la conversation, et, pourvu qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal, mais hors de là elles ne sont pas trop raisonnables. En un mot il n'y a rien de plus mince ni de plus borné que l'esprit des femmes.

— Ce que vous dites est vrai en général, repartit Ariste, et je vous avoue qu'il y a quelque sorte d'opposition entre la beauté de l'esprit et celle du corps que les femmes ont en partage, mais cela n'empêche pas que quelques-unes ne soient exceptées de la règle générale. Ce sont celles qui du côté de l'esprit n'ont rien des imperfections de leur sexe et auxquelles la nature a donné, ce semble, un tempérament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilégiées la fameuse Grecque [2] qui inventa une nouvelle

espèce de vers, et qui fut nommée la dixième Muse ; la vertueuse Cornélie, mère des Gracques ; la sage et savante Athénaïs [1], que son mérite éleva au trône de Constantinople ; l'illustre Marie Stuart, dont toute l'Europe a admiré la beauté, le savoir et la vertu ; Victoire Colonne [2], marquise de Pesquaire, Angélique Nogarole, Séraphine Contarin, Olive Marguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes ; Marguerite Morus et Elisabeth Tanfield, Anglaises ; Isabelle de Roseres, Espagnole ; Catherine de Portugal, duchesse de Bragance ; Marguerite de Valois, sœur de François Ier, qui fut appelée par les beaux esprits de son temps la dixième Muse et la quatrième Grâce ; la Reine Marguerite, la Princesse de Conti, fille de Henri, duc de Guise ; Mademoiselle de Gournay, que Montaigne appelait sa fille, et Juste Lipse sa sœur ; Mlle de Scurmans, et tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays et de leur siècle, sans parler de celles qui vivent encore.

Mais, outre l'esprit des belles lettres, celui des grandes affaires se rencontre aussi en quelques femmes que la nature a élevées au-dessus des autres. Il y en a eu presque dans tous les temps d'intelligentes et d'habiles, qui ont été capables des négociations les plus importantes, et il s'en est vu même en quelques États qui ont eu la tête

assez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariste dit alors à son ami tout ce que sa mémoire lui put fournir sur le chapitre des sages princesses qui ont gouverné les empires. Il n'oublia pas Pulchérie [1], sœur de Théodose ; Blanche, mère de saint Louis ; Isabelle, femme de Ferdinand ; Catherine Paléologue, duchesse de Mantoue et marquise de Montferrat ; de sorte qu'Eugène fut obligé de confesser à la fin qu'il y avait parmi les femmes de beaux esprits de toutes les espèces et de toutes les manières.

Les réflexions qu'ils firent ensuite l'un et l'autre sur la conduite admirable de ces princesses les engagèrent si avant dans l'histoire et dans la politique qu'ils ne purent presque finir leur conversation.





LE JE NE SAIS QUOI

Lors qu'Ariste et Eugène se furent rendus au lieu de leur promenade, ils se témoignèrent d'abord la joie qu'ils avaient de passer ensemble de si douces heures, et Eugène prenant la parole : Quelque solitaires que nous soyons, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agréables sociétés du monde.

Ariste dit là-dessus à son ami tout ce qu'une amitié fort tendre peut inspirer en ces rencontres, et puis, laissant aller son esprit où son cœur le conduisait : Il faut avouer, mon cher Eugène, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui soient éternellement ensemble sans se lasser l'un de l'autre. Les conversations particulières où l'amour n'a point de part fatiguent presque toujours quand elles sont trop fréquentes, ou qu'elles sont un peu longues. Quelque estime et quelque affection qu'on ait pour un honnête homme, on s'ennuie insensiblement de ne voir que lui et de ne parler qu'à lui ; on sent même, je ne sais comment, diminuer par là les sentiments que son mérite avait fait naître, soit qu'on s'ac-

coutume peu à peu à ce qui paraissait extraordinaire en sa personne, soit qu'à force de le pratiquer on découvre en lui des défauts cachés qui rendent ses bonnes qualités moins estimables. De sorte que, pour trouver tous les jours de nouveaux plaisirs dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut nécessairement que notre amitié soit plus forte que ne sont les amitiés ordinaires, puisque, toute vertueuse qu'elle est, elle fait dans nous ce que l'amour fait dans les autres. — C'est-à-dire, ajouta Eugène, qu'il faut que nous soyons faits l'un pour l'autre et qu'il y ait une étrange sympathie entre nos esprits.

— Ce que vous dites est bien vrai, reprit Ariste ; et en mon particulier je sens fort ce que vous dites. L'ennui qui me prend dès que nous sommes séparés, la joie que me donnent nos plus longues conversations, le peu de cas que je fais des connaissances nouvelles et le peu de soin que j'ai de cultiver mes anciennes habitudes sont apparemment des effets d'une grande sympathie et de ces inclinations secrètes qui nous font sentir pour une personne je ne sais quoi que nous ne sentons point pour une autre.

— De la manière dont vous parlez, répliqua Eugène, vous avez la mine de connaître aussi bien la nature de ce je ne sais quoi que vous en ressentez les effets. — Il est bien plus aisé de le sentir

que de le connaître, repartit Ariste. Ce ne serait plus un je ne sais quoi, si l'on savait ce que c'est : sa nature est d'être incompréhensible et inexplicable.

— Mais ne peut-on pas dire, reprit Eugène, que c'est une influence des astres et une impression secrète de l'ascendant sous lequel nous sommes nés ? — On le peut dire sans doute, répondit Ariste, et on peut dire de plus que c'est le penchant et l'instinct du cœur, que c'est un très exquis sentiment de l'âme pour un objet qui la touche, une sympathie merveilleuse et comme une parenté des cœurs, pour user des termes d'un bel esprit espagnol, *un parentesco de los coraçones*.

Mais, en disant tout cela et mille autres choses encore, on ne dit rien. Ces impressions, ces penchants, ces instincts, ces sentiments, ces sympathies, ces parentés sont de beaux mots que les savants ont inventés pour flatter leur ignorance et pour tromper les autres, après s'être trompés eux-mêmes. Un de nos poètes[1] en a mieux parlé que tous les philosophes; il décide la chose en un mot :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre & se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

— Quand cela serait vrai du je ne sais quoi qu'on a pour les gens et qu'on sent dans le fond du cœur, dit Eugène, cela ne le serait peut-être pas de celui qui se trouve dans les personnes qui plaisent, qui paraît sur le visage, et qui saute aux yeux à une première vue.

— Je vous assure, dit Ariste, que ce dernier je ne sais quoi est aussi caché et aussi inconcevable que l'autre. Pour être visible, il n'en est pas pour cela plus connu ni plus aisé à définir. Car enfin ce n'est précisément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grâce, ni l'enjouement de l'humeur, ni le brillant de l'esprit, puisque l'on voit tous les jours des personnes qui ont toutes ces qualités sans avoir ce qui plaît, et que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans avoir rien d'agréable que le je ne sais quoi.

Ainsi, ce qu'on en peut dire de plus raisonnable et de plus certain, c'est que le plus grand mérite ne peut rien sans lui et qu'il n'a besoin que de lui-même pour faire un très grand effet. On a beau être bien fait, spirituel, enjoué et tout ce qu'il vous plaira, si le je ne sais quoi manque, toutes ces belles qualités sont comme mortes ; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce et sans appât, des flèches et des traits sans pointe. Mais aussi, quelques défauts qu'on ait au corps et en l'esprit, avec

ce seul avantage on plaît infailliblement, et on ne fait même rien qui ne plaise : le je ne sais quoi raccommode [a] tout.

— Il s'ensuit de là, dit Eugène, que c'est un agrément qui anime la beauté et les autres perfections naturelles ; qui corrige la laideur et les autres défauts naturels ; que c'est un charme et un air qui se mêle à toutes les actions et à toutes les paroles, qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix et jusque dans le moindre geste de la personne qui plaît.

— Mais qu'est-ce que cet agrément, ce charme et cet air, repartit Ariste ? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne sait plus où l'on en est, et il en faut toujours revenir au je ne sais quoi. Un de nos beaux esprits a dit d'un jeune homme fort aimable :

Surtout, il avait une grâce,
Un je ne sais quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

Cet agrément, ce charme, cet air ressemble à la lumière qui embellit toute la nature et qui se fait voir à tout le monde sans que nous sachions ce que c'est, de sorte qu'on n'en peut mieux parler

[a] Répare.

à mon gré qu'en disant qu'on ne peut ni l'expliquer ni le concevoir. En effet, c'est quelque chose de si délicat et de si imperceptible qu'il échappe à l'intelligence la plus pénétrante et la plus subtile : l'esprit humain, qui connaît ce qu'il y a de plus spirituel dans les anges et de plus divin en Dieu, pour parler ainsi, ne connaît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet sensible qui touche le cœur.

— Si cela est, dit Eugène, il faut démentir les philosophes, qui ont soutenu de tout temps que la connaissance précède l'amour ; que la volonté n'aime rien qui ne soit connu de l'entendement.
— Ils ont eu raison de le soutenir, dit Ariste : on ne peut aimer sans connaître et aussi on connaît toujours la personne qu'on aime ; on connaît qu'elle est aimable, mais on ne connaît pas toujours ce qui la fait aimer.

— Mais de grâce, interrompit Eugène, est-ce assez connaître que de connaître la personne et que de connaître qu'elle est aimable ? Peut-on l'aimer, et ignorer en même temps ce qui la rend digne d'être aimée ?

— Oui, repartit Ariste, et c'est en cela que consiste le mystère du je ne sais quoi. La nature, aussi bien que l'art, a soin de cacher la cause des mouvements extraordinaires : on voit la machine et on la voit avec plaisir, mais on ne voit pas le ressort

qui la fait jouer. Une personne plaît et se fait aimer dès qu'on la voit, sans qu'on sache bien pourquoi elle plaît ni pourquoi on l'aime. Vous diriez que la nature, en ces rencontres, tend elle-même des pièges à notre cœur pour le surprendre ; ou plutôt, que, le connaissant aussi fier et aussi délicat qu'il est, elle l'épargne et le ménage en lui cachant le trait qui le doit blesser.

— Je pense, pour moi, dit Eugène, que si l'âme ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'est qu'il fait son effet si promptement qu'elle n'a pas le temps de le remarquer. Car, si vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extrême vitesse ne se voit point. Ainsi les flèches, les balles de mousquet, les boulets de canon, les carreaux de foudre passent devant nos yeux sans que nous les apercevions. Ces choses sont visibles d'elles-mêmes, mais le mouvement qui les emporte les dérobe à notre vue.

— Cela me fait souvenir, repartit Ariste, de la simplicité de ce Canadois qui, ayant reçu un coup de fusil et ne pouvant comprendre ce qui l'avait blessé, disait que c'était ou la flamme qui avait paru, ou le bruit qu'il avait ouï. — Si la pierre, le feu, le plomb et le bois, reprit Eugène, se rendent invisibles par la vitesse avec laquelle ils volent dans l'air, faut-il s'étonner que le trait dont l'âme est frappée à la première vue d'une personne ne se

puisse apercevoir ? Car enfin, de tous les traits celui qui va le plus vite, c'est le trait qui blesse le cœur, et le plus court de tous les moments, si j'ose parler ainsi, c'est celui dans lequel le je ne sais quoi fait son effet.

— Quoi qu'il en soit, dit Ariste, il est certain que le je ne sais quoi est de la nature de ces choses qu'on ne connaît que par les effets qu'elles produisent. Nos yeux sont témoins des mouvements admirables que l'aimant cause dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'est que la vertu de cette pierre merveilleuse ? Le vent qui ébranle les montagnes et les rochers, qui renverse les villes, qui trouble tous les éléments, est quelque chose qu'on ne voit point et qu'on n'a pu encore bien définir, non plus que les influences qui tombent du ciel et qui forment les minéraux dans les entrailles de la terre. Disons le même de cet agrément et de ce charme particulier dont nous parlons : il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes passions dans l'âme, il y produit quelquefois de fort nobles sentiments ; mais il ne se fait jamais connaître que par là. Son prix et son avantage consiste à être caché : il est comme la source de ce fleuve de l'Égypte, d'autant plus fameuse qu'elle n'a point encore été découverte, ou comme cette divinité inconnue des anciens qu'on n'adorait que parce qu'on ne la connaissait pas,

— Oserait-on dire, ajouta Eugène, qu'il est semblable à Dieu même et qu'il n'y a rien de plus connu, ni de plus inconnu dans le monde ? — On peut dire au moins sûrement, poursuivit Ariste, qu'il est une des plus grandes merveilles et un des plus grands mystères de la nature. — N'est-ce point pour cela, dit Eugène en riant, que les nations les plus mystérieuses le font entrer dans tout ce qu'elles disent ? Les Italiens, qui font mystère de tout, emploient en toutes rencontres leur *non sò che*. On ne voit rien de plus commun dans leurs poètes.

Un certo non sò che [a]
Sentesi al petto.



A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,

---

[a] On sent au cœur un certain je ne sais quoi...

Peu à peu naquit dans mon cœur, je ne sais de quelles racines, comme fait une herbe qui lève d'elle-même, un amour inconnu, une douceur étrange qui laisse à la fin je ne sais quoi d'amer.

Dans ces accents langoureux retentit un je ne sais quoi de plaintif et de doux qui s'insinue en son cœur et adoucit tout son courroux.

Ce n'est pas le silence, et ce n'est pas un cri qu'on pousse, mais on entend on ne sait quoi de rauque et d'indistinct.

Un je ne sais quoi de rare, et de doux semble pénétrer le cœur endurci du roi.

Un je ne sais quoi d'insolite et d'indistinct entre l'espérance et la crainte m'étreint tout entier.

Com herba suol che per se stessa germini,
Un incognito affetto,
Un estranea dolcezza,
Che lascia nel fine
Un non sò che d'amaro.

In queste voci languide risuona
Un non sò che di flebile e soave,
Ch'al cor gli serpe, & ogni sdegno ammorza.

Non v'è silentio, e non v'è grido espresso,
Ma odi un non sò che roco e indistinto.

Un non sò che d'inusitato e molle,
Par che nel duro petto al Re trapasse.

Un non sò che d'insolito e confuso
Tra speranza e timor tutto m'ingombra.

Je n'aurais jamais fait, si je voulais vous dire tous les *non sò che* dont je me souviens. Les Espagnols ont aussi leur *no sò que* qu'ils mêlent à tout et dont ils usent à toute heure, outre leur *donayre* ([a]), leur *brio* et leur *despejo*, que Gracian appelle *alma de tota prenda*, *realce de los mismos realces*, *per-*

([a]) Leur grâce, leur brio et leur aisance que Gracian appelle l'objet du plus vif amour, l'éclat souverain, la perfection suprême.

feccion de la misma perfeccion, et qui est, selon le même auteur, au-dessus de nos pensées et de nos paroles, *lisongea la inteligencia, y estraña la explicacion.*

— Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de réflexion que vous avez lu les Italiens et les Espagnols, dit Ariste, vous trouveriez que le je ne sais quoi a beaucoup de vogue parmi nous, et que nous sommes en cela aussi mystérieux que nos voisins.

Mais, pour revenir à ce que nous disions, il est du je ne sais quoi comme de ces beautés couvertes d'un voile, qui sont d'autant plus estimées qu'elles sont moins exposées à la vue, et auxquelles l'imagination ajoute toujours quelque chose. De sorte que, si par hasard on venait à apercevoir ce je ne sais quoi qui surprend et qui emporte le cœur à une première vue, on ne serait peut-être pas si touché ni si enchanté qu'on est ; mais on ne l'a point encore découvert, et on ne le découvrira jamais apparemment, puisque, si l'on pouvait le découvrir, il cesserait d'être ce qu'il est, comme je vous l'ai déjà dit.

Au reste, comme on ne saurait l'expliquer, on ne saurait aussi le peindre, et c'est peut-être pour cela qu'on ne peut faire aimer véritablement une personne en faisant voir son portrait, non plus qu'en faisant son éloge, quoi qu'en disent les

fables et les romans. La description la plus avantageuse et le portrait le plus flatté peuvent donner de l'estime pour la personne et une grande envie de la voir, mais ni l'un ni l'autre ne cause jamais une vraie inclination, parce que le pinceau et la langue ne peuvent exprimer le je ne sais quoi, qui fait tout.

Mais, outre ce je ne sais quoi qui répare, comme nous avons dit, tous les défauts naturels et qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur et même d'esprit, il y en a un autre qui fait un effet tout contraire, car il détruit, il gâte et il empoisonne, pour parler ainsi, tout le mérite des personnes où il se rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui, dans les règles, devraient plaire infiniment et qui néanmoins déplaisent fort, comme ces deux seigneurs assez connus à la Cour, de qui on disait qu'il y avait en eux plus de bonnes qualités qu'il n'en fallait pour faire quatre honnêtes gens, et que cependant ils ne l'étaient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoi un homme ne plaît point, on s'en demande une raison à soi-même, on en trouve mille qui font qu'il devrait plaire, et on n'en trouve pas une pourquoi il déplaît, sinon je ne sais quoi de choquant, qui fait dire, malgré qu'on en ait : Il est bien fait, il a bonne mine, il a de l'esprit, mais il a je ne sais

quoi qui me déplaît. Il semble à quelques-uns que cela se dit par délicatesse ou par caprice, que ce n'est qu'un faux prétexte ; cependant c'est une bonne et une solide raison, mais cachée, mais inconnue à la philosophie, et que la nature toute seule nous suggère.

— Ce qui m'étonne le plus, dit Eugène, c'est que ce même homme qui vous déplaît me plaira peut-être. — Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariste. Comme il y a des je ne sais quoi universels dont tout le monde est touché également, il y en a de singuliers qui ne touchent que quelques personnes, et il est de ces je ne sais quoi comme de ces fantômes qui n'apparaissent qu'en de certains lieux et qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un je ne sais quoi particulier qui fait qu'ils plaisent ou déplaisent à la première vue, selon les différentes personnes qui les voient, et c'est le fondement de ce qu'on appelle sympathie ou antipathie.

— Si cela est ainsi, dit Eugène, on a tort de condamner le goût et l'inclination d'autrui, quelque bizarre que soit ce goût et quelque extravagante que cette inclination puisse être. Car c'est à la nature à qui il faut s'en prendre, et non pas à nous qui ne faisons que la suivre et qui ne pouvons lui résister en ces rencontres.

— En effet, repartit Ariste, ces je ne sais quoi

en beau et en laid, pour parler de la sorte, excitent dans nous des je ne sais quoi d'inclination et d'aversion où la raison ne voit goutte et dont la volonté n'est pas la maîtresse. Ce sont de premiers mouvements qui préviennent la réflexion et la liberté. Nous pouvons bien en arrêter le cours, mais nous ne pouvons pas en empêcher la naissance. Ces sentiments de sympathie et d'antipathie naissent en un instant et lorsque nous y pensons le moins. On aime et on hait d'abord ([a]), sans que l'esprit s'en aperçoive et, si j'ose le dire, sans que même le cœur le sache.

Mais savez-vous bien, continua-t-il, que le je ne sais quoi se trouve presque partout ? L'air du visage, qui distingue une personne de cent mille autres, est un je ne sais quoi fort remarquable et néanmoins fort difficile à connaître, car qui a jamais bien démêlé quels sont les traits et les linéaments en quoi consiste précisément cette différence ?

La physionomie ingénieuse est un autre je ne sais quoi. Car, si l'on se donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'esprit se reconnaît d'ordinaire à la seule vue, on trouvera que ce n'est ni la largeur du front, ni le brillant et le feu des yeux, ni la délicatesse et la régularité des traits,

---

([a]) Tout de suite.

ni la forme et la couleur du visage, que c'est quelque chose qui résulte de tout cela, ou plutôt que ce n'est rien de tout cela.

Il y a un je ne sais quoi dans les maladies, non seulement dans celles qui sont extraordinaires, et où les maîtres de l'art reconnaissent quelque chose de divin, comme ils parlent eux-mêmes, mais aussi dans les plus communes, comme dans la fièvre. Ces accès si réglés, ces frissons et ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entières, ne sont-ce pas autant de je ne sais quoi ? Et n'en est-ce pas un aussi que le flux et le reflux de la mer, que la vertu de l'aimant, que toutes les qualités occultes des philosophes ?

Les personnes de condition ont pour l'ordinaire sur le visage je ne sais quoi de noble et de grand qui leur attire du respect, et qui les fait reconnaître dans la foule. — Je l'avoue, dit Eugène, et ce caractère de grandeur que Dieu a imprimé particulièrement sur le front des rois distingue le nôtre de tous les seigneurs de sa Cour. Il y a dans toute sa personne un air, et je ne sais quoi de majestueux qui le marque si bien que les gens qui ne l'ont jamais vu n'ont que faire de demander où il est, quand ils le voient dans un carrousel ou dans un ballet.

— Enfin, poursuivit Ariste, toute la nature est pleine

De ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

— Au moins, ajouta Eugène, le je ne sais quoi est renfermé dans les choses naturelles, car, pour les ouvrages de l'art, toutes les beautés y sont marquées, et l'on sait bien pourquoi ils plaisent.

— Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariste. Le je ne sais quoi appartient à l'art aussi bien qu'à la nature. Car, sans parler des manières différentes des peintres, ce qui nous charme dans ces tableaux excellents, dans ces statues presque vivantes à qui il ne manque que la parole, ou plutôt à qui la parole même ne manque pas, si nous en croyons nos yeux :

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi ;
Ne manca questo ancor, s'a gli occhi credi...

ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures et dans ces statues, c'est un je ne sais quoi inexplicable. Aussi les grands maîtres, qui ont découvert que rien ne plaît davantage dans la nature que ce qui plaît sans qu'on sache bien pourquoi, ont tâché toujours de donner de l'agrément à leurs ouvrages en cachant leur art avec beaucoup de soin et d'artifice.

E quel ch'el bello, e'l caro accresce à l'opre,
L'arte che tutto fà, nulla si scopre : [a]

[a] Et ce qui rend une œuvre plus belle, plus précieuse, l'art, qui fait tout, ne se découvre nulle part.

Les pièces délicates en prose et en vers ont je ne sais quoi de poli et d'honnête qui en fait presque tout le prix et qui consiste dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité*, que Cicéron ne sait comment définir. Il y a de grandes beautés dans les livres de Balzac ; ce sont des beautés régulières qui plaisent beaucoup, mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes secrets, ces grâces fines et cachées dont nous parlons, plaisent infiniment davantage.

Passons outre, mon cher Eugène, et disons encore que, quand on fera un peu de réflexion sur les choses de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'est je ne sais quoi qui nous surprend, qui nous éblouit et qui nous enchante. On verra même que le je ne sais quoi est, à le bien prendre, l'objet de la plupart de nos passions. Outre l'amour et la haine qui donnent le branle à tous les mouvements du cœur, le désir et l'espérance, qui occupent toute la vie des hommes, n'ont presque point d'autre fondement. Car enfin nous désirons et nous espérons toujours, parce qu'il y a toujours au-delà du but que nous nous sommes proposés [1] je ne sais quoi où nous aspirons sans cesse et où nous ne parvenons jamais ; et de là vient que nous ne sommes jamais contents dans la jouissance des

choses que nous avons souhaitées le plus ardemment.

Mais, pour parler chrétiennement du je ne sais quoi, n'y en a-t-il pas un dans nous qui nous fait sentir, malgré toutes les faiblesses et tous les désordres de la nature corrompue, que nos âmes sont immortelles, que les grandeurs de la terre ne sont pas capables de nous satisfaire, qu'il y a quelque chose au-dessus de nous qui est le terme de nos désirs et le centre de cette félicité que nous cherchons partout et que nous ne trouvons nulle part? Les âmes vraiment fidèles ne connaissent-elles pas, comme dit un Père de l'Église, que nous avons été faits chrétiens non pas pour les biens de la vie présente, mais pour je ne sais quoi d'un autre ordre, que Dieu promet dès cette vie et que l'homme ne peut encore concevoir?

— Ainsi donc, interrompit Eugène, le je ne sais quoi est de la grâce, aussi bien que de la nature et de l'art. — Oui, repartit Ariste. La grâce elle-même, cette divine grâce qui a fait tant de bruit dans les écoles et qui fait des effets si admirables dans les âmes, cette grâce si forte et si douce tout ensemble, qui triomphe de la dureté du cœur sans blesser la liberté du franc arbitre, qui s'assujettit la nature en s'y accommodant, qui se rend maîtresse de la volonté en la laissant maîtresse d'elle-même, cette grâce, dis-je, qu'est-ce autre chose

qu'un je ne sais quoi surnaturel qu'on ne peut ni expliquer ni comprendre ?

Les Pères de l'Église ont tâché de la définir et ils l'ont appelée *une vocation profonde et secrète*, *une impression de l'esprit de Dieu*, *une onction divine*, *une douceur toute puissante*, *un plaisir victorieux*, *une sainte concupiscence*, *une convoitise du vrai bien* ; c'est-à-dire que c'est un je ne sais quoi qui se fait bien sentir, mais qui ne se peut exprimer et dont on ferait bien de se taire.

Je conclus de tout cela, dit Eugène, que les savants et les ignorants sont égaux en la connaissance du je ne sais quoi, ou plutôt que le je ne sais quoi est l'asile de l'ignorance, car il me semble qu'on se sauve toujours par là quand on ne sait plus que dire. Mais je n'eusse jamais cru, ajouta-t-il, que le je ne sais quoi nous eût menés si loin. Je vois bien qu'il n'est rien de tel que de parler des choses qu'on n'entend pas et dont les livres ne parlent point.

— Il est vrai, poursuivit Ariste, que le je ne sais quoi est peut-être la seule matière sur laquelle on n'a point fait de livres et que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'est fait des discours, des dissertations et des traités sur les sujets les plus bizarres ; mais aucun auteur, que je sache, n'a travaillé sur celui-ci.

— Il me souvient, dit Eugène, d'avoir lu dans

l'Histoire de l'Académie française qu'un des plus illustres académiciens [1] prononça un jour dans l'Académie un discours sur le je ne sais quoi. Mais, comme ce discours n'a point paru, le monde n'en a pas été plus instruit qu'il ne l'était auparavant : et peut-être que, quand ce discours académique aurait été mis en lumière, nous n'en serions pas plus savants que nous sommes, cette matière étant de la nature de celles qui ont un fond impénétrable et qu'on ne peut expliquer que par l'admiration et par le silence. — Je suis bien aise, dit Ariste en riant, que vous preniez enfin le bon parti et que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajouta-t-il, nous en demeurerons là et nous ne dirons plus rien d'une chose qui ne subsiste que parce qu'on ne peut dire ce que c'est. Aussi bien il est temps de finir notre promenade : l'air se brouille de tous côtés, la pluie commence, et nous sommes en danger d'essuyer l'orage qui se prépare, si nous ne nous retirons bientôt.





APPENDICE

Les sentiments de Cléante
sur les entretiens d'Ariste et d'Eugène (fragments).

SECONDE LETTRE

MONSIEUR,

Voici le second entretien, qui est *de la langue française*. L'auteur s'y propose principalement de faire voir les avantages de notre langue et de juger des ouvrages qui s'y écrivent.

Sur cela j'ai vu beaucoup d'honnêtes gens qui disent que dans les deux parties de l'Entretien il y a de bonnes choses, que tout le style en général est pur et correct, que l'éloge et l'histoire qu'il fait de la langue française sont justes et véritables ; mais ils ajoutent qu'il devait au moins nommer les deux auteurs chez qui il les a pris presque mot à mot ; qu'il devait dire son sentiment avec plus de précaution et de retenue ; qu'il devait prendre garde à ne point faire paraître tant d'affectation, tant de comparaisons, tant de contrariétés, tant de bonne opinion de soi-même...

Mais il est temps de vous dire les observations particulières que l'auteur a faites sur notre langue. Elles sont belles, curieuses, justes, raisonnables, et il n'y a rien à dire, sinon qu'il n'a pas nommé les deux ouvrages où il les a prises, qui sont le septième livre des *Recherches* de Pasquier et les *Avantages de la langue française sur la latine* de Monsieur le Laboureur. J'ai fait des extraits de quelques endroits de ces deux ouvrages pour vous montrer combien notre auteur a de commerce et d'intelligence avec les autres, car, à moins que de le voir, je ne crois pas qu'il soit possible de se l'imaginer.

Voici le premier endroit de l'auteur des *Entretiens*. « Le langage, dit-il, suit d'ordinaire la disposition des esprits, et chaque nation a toujours parlé selon son génie. Le langage des Espagnols se sent fort de leur gravité et de cet air superbe qui est commun à toute la nation. Les Allemands ont une langue rude et grossière ; les Italiens en ont une molle et efféminée, selon le tempérament et les mœurs de leur pays. Il faut donc que les Français, qui sont naturellement brusques et qui ont beaucoup de vivacité et de feu, aient un langage court et animé, qui n'ait rien de languissant. »

Voyons maintenant ce que Pasquier a écrit sur le même sujet.

« Nos langages, dit-il, suivent la disposition

de notre esprit. L'Espagnol, haut à la main, produit un vulgaire superbe et plein de piaffe. L'Allemand, éloigné du luxe, parle un langage fort rude, et lorsque les Italiens, dégénérant de l'ancienne force du Romain, firent plus de profession de la délicatesse que de la vertu, aussi formèrent-ils peu à peu de ce langage mâle romain un langage tout efféminé et mollasse. Ainsi nos Gaulois, comme ceux qui avaient l'esprit plus brusque et plus prompt que les Romains, ont par conséquent le langage plus court. »

Conférez ces deux pièces l'une avec l'autre et voyez s'il y a quelque autre différence que celle que l'inégalité d'âge met nécessairement entre les choses et les personnes qui se ressemblent le mieux.

L'auteur continue : « Nos ancêtres, dit-il, qui étaient plus prompts que les Romains, accourcirent presque tous les mots qu'ils prirent de la langue latine. On fit d'*occidere occire*, qui a duré longtemps. Les autres mots se formèrent à peu près de même : *temps*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*... Et pour les monosyllabes, qui ne peuvent être abrégés, ou il n'y changèrent rien du tout, où ils les changèrent en d'autres monosyllabes, *si*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *est* », etc.

De tout cela Pasquier est le meilleur garant que l'auteur pouvait avoir. « Nos Gaulois, dit-il, trans-

plantant la langue romaine chez eux, ils accourcirent les paroles de ces mots, *corpus*, *tempus*, *asperum* et autres semblables, dont ils firent *corps*, *temps*, *âpre*... Notre vulgaire est un langage raccourci du latin aux paroles de deux, trois et quatre syllabes ; mais aux monosyllabes, qui ne pouvaient recevoir raccourcissement, nous en usons tout de même façon que les Romains sans y rien immuer, *si*, *non*, *tu*, *plus*, *es*, *est*, etc. »

Vous voyez, Monsieur, de quelle manière ces deux discours se rapportent l'un à l'autre et dans le sens et dans les paroles. Mais voyons si rien ne se démentira dans la suite.

C'est l'auteur qui parle. « Dès que les Romains, dit-il, se furent rendus les maîtres des Gaules, la langue romaine commença à y avoir cours, soit que cela vînt de la complaisance des vaincus, soit que ce fût un effet de la nécessité et de l'intérêt, les sujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres sans quelque usage de la langue latine, soit enfin que les ordonnances romaines qui obligeaient à faire tous les actes publics en latin fissent peu à peu cet effet. Les Romains imposaient le joug de leur langue aux vaincus avec celui de la servitude, comme parle saint Augustin. »

Ecoutez maintenant Pasquier. « Les Romains, dit-il, ayant vaincu quelques provinces établissaient des préteurs, présidents ou proconsuls, qui

administraient la justice en latin, et saint Augustin, au livre XIX de la *Cité de Dieu*, nous rend très assuré ce discours quand il dit au chap. VII : *Opera data est ut imperiosa civitas non solum jugum, verum etiam linguam demissis gentibus imponeret.* Cela fut cause que les Gaulois sujets à cet empire s'adonnèrent, qui plus, qui moins, à parler et entendre leur langue, tant pour se rendre obéissants que pour entendre leur droit. »

Tout le monde peut juger si ce n'est pas de part et d'autre la même chose, témoin le passage de saint Augustin, mais il faut voir jusqu'où cela ira.

« La langue se purifia beaucoup, dit l'auteur, vers le milieu du règne de Philippe de Valois, témoin le registre de la Chambre des Comptes de Paris, où l'on voit une construction et une pureté qui commence à se sentir de notre âge, ou du moins de l'âge de nos pères. »

« Notre langue, dit Pasquier, commença grandement à se polir de cette ancienne rudesse vers le milieu du règne de Philippe de Valois, si les registres de notre Chambre des Comptes ne sont menteurs, esquels vous voyez une pureté qui commence à s'approcher de notre âge. »

En vérité, Monsieur, cette conformité de pensées et de paroles est admirable, et, comme vous

voyez, ils ont tous deux lu les registres de la Chambre des Comptes.

« Ces heureux commencements, dit l'auteur, eurent une suite encore plus heureuse sous le règne de Charles VII. Alain Chartier, son secrétaire, qui était un laid homme et un bel esprit, ajouta de nouvelles grâces à la langue, ce qui le fit surnommer à son tour le père de l'éloquence française. C'est lui que Marguerite d'Écosse baisa un jour en passant par une salle où il était endormi. Vous savez l'histoire et ce que répondit la princesse aux dames de sa suite, qui trouvèrent étrange qu'elle eût baisé un homme si laid : Je n'ai pas baisé l'homme, dit-elle ; j'ai baisé seulement la bouche d'où il est sorti tant de belles paroles. »

C'est justement ce que dit Pasquier, et presque en mêmes termes.

« Plus nous allâmes en avant, plus notre langue reçut de politesse, témoin les œuvres de maître Alain Chartier, secrétaire du roi Charles VII. Un jour, étant endormi dans une salle, dans laquelle Marguerite, femme du Dauphin, qui depuis fut appelé le roi Louis XI, passait avec une grande suite de dames et grands seigneurs, elle l'alla baiser à la bouche, chose dont s'étant quelques-uns émerveillés, car pour dire le vrai nature avait enchassé en lui un bel esprit en un laid corps et de mauvaise grâce, cette dame dit qu'elles ne

devaient s'étonner de ce mystère, d'autant qu'elle n'entendait avoir baisé l'homme, mais la bouche d'où étaient issus tant de mots dorés. »

La plus grande différence, comme chacun peut remarquer, est en ce que l'un a mis à la marge que la princesse Marguerite était femme du Dauphin qui fut depuis Louis XI, et l'autre l'a mis dans la suite du discours.

Je pense, Monsieur, qu'après cela et même sur cela on peut raisonnablement juger de tout le reste, mais si vous avez la curiosité de voir jusqu'au dernier trait la plus rare et la plus surprenante ressemblance qui puisse être entre un ouvrage nouveau et un ancien, je vous envoirai les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* et vous les conférerez à loisir avec votre Pasquier. Tout ce que je vous en dis ne vous empêchera pas d'être surpris, et encore plus, quand vous lirez le discours *des Avantages de la langue française sur la latine*, où l'auteur a pris tout ce qu'il dit de notre langue dans l'état où elle est présentement ; tout ce qu'il écrit de tant d'avantages qu'elle a, de sa douceur, de sa force, de sa prononciation, de sa brièveté, de sa construction si naturelle, de la variété de ses terminaisons, de sa pureté, de sa clarté, de son abondance, de son étendue et de toutes ses autres qualités. Mais je vous laisse lire cela vous-même et je ne vous rapporte que ce seul endroit de la page 23.

« Demandez à Monsieur de Cordemoy ce qu'il lui semble de la phrase française et de la latine. Il vous répond que la première est plus juste, plus naturelle à l'esprit, plus convenable au bon sens que n'est l'autre. Il dira que la transposition des mots qui se rencontre sans cesse dans le latin fait dans l'esprit un embarras qui ne se trouve point dans notre langue. Il dira que notre style est bien mieux réglé et que chez nous les mots se rangent dans la bouche de celui qui parle et dans l'oreille de celui qui écoute selon que les choses, pour être bien digérées, se doivent ranger dans l'entendement de l'un et de l'autre. En effet on n'en saurait dire autant du latin, où tout le contraire se remarque, où ce qui doit être au commencement est à la fin et où l'ordre des paroles confondrait l'ordre des choses si on n'y prenait garde et si un long usage n'y accoutumait notre esprit. Mais on a bien affaire d'avoir cette peine et qu'une langue qui doit servir aux hommes pour expliquer leurs pensées vienne les embrouiller et leur donner la torture, au lieu de les aider. »

Voici comme en parle notre auteur : « La langue française, dit-il, est peut-être la seule qui suive exactement l'ordre naturel et qui exprime les pensées en la manière qu'elles naissent dans l'esprit. Je m'explique et je vous prie de m'entendre. Les Grecs et les Latins ont un tour fort

irrégulier. Pour trouver le nombre et la cadence qu'ils cherchent avec tant de soin, ils renversent l'ordre dans lequel nous imaginons les choses. Ils finissent le plus souvent leurs périodes par où la raison veut qu'on les commence. Le nominatif, qui doit être à la tête du discours, selon la règle du bon sens, se trouve presque toujours au milieu et à la fin... Il faut avouer que cette transposition fait un grand embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs auteurs venant de là en partie, on a souvent peine à en démêler le sens, parce que le sens et les paroles ne s'accordent pas. »

Ce n'est ici, Monsieur, qu'un seul trait de la ressemblance dont je vous parle et, si vous me croyez, vous ne jugerez point par celui-ci de tous les autres, mais vous verrez tous les autres comme celui-ci, car enfin c'est une chose à voir ; et, pour vous le dire encore une fois, ces discours sont tellement semblables que, s'il se pouvait qu'il y eût des discours jumeaux, on dirait que ces deux-là le sont.

De tout cela, Monsieur, il s'ensuit bien clairement que l'auteur a pris l'entretien de la langue française où vous voyez qu'il l'a trouvé ; mais il ne s'ensuit pas de même qu'on le doive accuser d'avoir pillé les auteurs. C'est une différence assez surprenante que j'entendis faire ces jours passés en bonne compagnie. Car, à l'égard de Pasquier,

disait-on, il y a guerre déclarée dès longtemps entre lui et les amis de l'auteur, et, comme il les a attaqués autrefois ([a]), l'auteur le pille aujourd'hui. N'est-ce pas là le droit des armes ?

Pour ce qui est de Monsieur le Laboureur, qui a fait les *Avantages de la langue française*, on ne sait pas bien comment il le traite. Mais, quoi qu'il en soit, il a pu prendre de celui-ci comme de l'autre, et, puisqu'il assure que *tout ce que dit un bel esprit coule de source*, on ne doit pas lui reprocher s'il a fait couler son discours de deux sources si fort connues et si bien marquées dans la carte.

Vous voyez donc, Monsieur, que l'original de notre auteur n'est qu'une copie de mot à mot. Il est vrai qu'il a fait là une bonne prise, et il n'a pas été si heureux en prenant le vieux conte espagnol que voici.

« Un jour, dit-il, un savant cavalier de ce pays-là dit hautement en bonne compagnie qu'au paradis terrestre le serpent parlait anglais, que la femme parlait italien, que l'homme parlait français, mais que Dieu parlait espagnol. Plût à Dieu, continue-t-il, que les choses se fussent passées de la sorte ! Car enfin, si le serpent et Ève eussent parlé deux langages différents, peut-être qu'ils ne

---

([a]) Pasquier avait plaidé pour l'Université contre les Jésuites dans le fameux procès de 1565.

se seraient pas entendus, mais par malheur pour nous ils ne s'entendaient que trop bien, et c'est ce qui me fait un peu douter de la vérité de l'histoire. »

Assurément, Monsieur, on ne dira pas que ce soit là le langage d'un hypocrite. Au contraire, on dit que l'auteur n'est guère moins cavalier que le cavalier même dont il fait le conte. Je ne vois pourtant pas que ce conte plaise, non plus que ce qu'il dit [a] encore en louant l'*Histoire romaine* de Coeffeteau, qu'*il n'y a point de salut hors l'Histoire romaine, non plus que hors l'Église romaine*. On n'aime point ces sortes de discours et, à vous dire vrai, ils ne sont ni assez religieux ni assez raisonnables pour répondre à l'opinion de celui qui les a faits, ni pour soutenir l'autorité qu'il s'est lui-même attribuée de juger de tout. Mais c'est assez vous entretenir pour une fois, et je vous dirai à la première occasion ce que c'est que les jugements qu'il prononce. Je suis, etc.

TROISIÈME LETTRE

MONSIEUR,

Vous verrez dans cette lettre de quelle manière notre auteur juge des autres auteurs, et je crois

[a] Ce n'est pas Bouhours qui le dit, c'est Balzac. Bouhours se contente de le rapporter.

que vous avouerez aussi bien que moi qu'il y a dans les jugements qu'il prononce une briéveté d'oracle, avec une netteté sans pareille.

Balzac, dit-il en un mot, *il faut le lire et ne pas trop l'imiter.*

Voiture, *son style n'est pas toujours fort exact ni fort châtié.*

Costar, *sa défense de Voiture est son chef-d'œuvre, ses autres livres ne sont pas si fins ni si corrects que celui-là.*

D'Ablancourt et La Chambre, *tout ce qu'ils ont mis en lumière mérite fort d'être lu.*

Voilà, Monsieur, qui est court et clair autant qu'il peut l'être. Mais je connais de fort honnêtes gens qui disent que cela devait être un peu moins clair et un peu plus long, parce qu'il n'est pas toujours nécessaire de dire si promptement ni si ouvertement ce que l'on pense, comme quand il dit un peu après, en parlant du secrétaire de l'Académie : *Il y a dans tout ce qu'il fait un air d'honnête homme qui me plaît infiniment.* On n'en doute point, et le secrétaire de l'Académie plaît à bien d'autres. On ne reprochera pas à l'auteur d'avoir trop d'estime pour un homme qui mérite celle de toutes les personnes qui le connaissent, mais c'est qu'enfin les façons de parler dont cet auteur se sert : *cela me plaît*, *cela ne me plaît pas*, ne sauraient jamais plaire au public, et il est assez

difficile de s'imaginer qu'un honnête homme qui aurait ainsi parlé à un ami particulier prît plaisir ensuite de le redire à toute la terre dans une impression publique. Car enfin entre amis, où les paroles doivent être aussi libres que les pensées, ce n'est qu'une liberté honnête et permise ; mais en public et quand tout le monde en est témoin, c'est une conduite qu'il serait assez difficile d'accorder avec la modestie.

C'est ainsi qu'ils raisonnaient, et je leur fis cette objection. Je pense, Messieurs, que vous ne prenez pas garde que c'est ici un entretien familier, où les choses doivent être dites familièrement et que sans cela il ne serait point ce qu'il est. Le grand mal, me répondirent-ils en riant, que cet entretien ne fût pas si familier et qu'il fût un peu plus raisonnable ! Il faut avouer, poursuivirent-ils, que vous avez là une admirable pensée, comme s'il était permis d'être moins discret en dialogue qu'en toute autre manière d'écrire, sous prétexte que l'on fait dire ses propres pensées à deux personnes imaginaires qui n'ont jamais été ! On sait bien que ces fictions sont permises, qu'elles sont même ingénieuses et que les plus grands hommes de l'antiquité s'en sont servis, mais leur usage ne doit être que pour dire les choses avec plus de facilité, plus de netteté, plus d'agrément, mais non pas pour les dire avec moins de discrétion et de retenue.

C'était, Monsieur, le sentiment de ces personnes-là, mais vous savez que chacun a le sien, et ce n'est pas là celui de notre auteur, qui continue toujours comme il a commencé. *L'Histoire de l'Académie française*, dit-il, *est un des livres que j'aime le plus. Le discours sur les œuvres de Sarrasin est une très belle chose*. Et pourquoi cela ? Parce que répond-il, *je l'ai lu plusieurs fois et l'ai toujours lu avec plaisir*. Pour moi, j'aimerais autant dire : Car tel est notre plaisir. Aussi bien, ajoutait un de ces Messieurs, son plaisir lui tient lieu de raison. Il ne cite que cela et il ne parle pas même de l'approbation publique qu'ont eue les livres qui lui plaisent. Quelle façon de juger, continuaient-ils, toute absolue et indépendante de toute raison ! J'avais beau leur représenter que, dans les matières qui ne touchent point l'État ni la religion, on est assez libre de dire ce que l'on veut. Il est vrai, me répliquaient-ils, que cela n'est pas défendu par les lois du royaume, sous peine d'être traité comme hérétique ou séditieux, mais certainement l'honnêteté et la bienséance, qui sont des lois naturelles, le défendent sous peine de passer pour peu discret et peu retenu. Et enfin, quoi que l'on prétende et que l'on objecte, on sait bien que les esprits sages et judicieux mettent toujours une très grande différence entre penser les choses et les dire.

Les pensées sont secrètes, me disaient ces mêmes personnes, elles sont intérieures, cachées au fond de l'esprit qui les forme, inconnues à tous les autres. Enfin on pense dans soi, on pense pour soi, et alors on peut agir avec toute liberté, sans considérer autre chose que le vrai et le faux. Car le seul devoir que l'homme est obligé de se rendre à soi-même quand il pense, c'est de tâcher à ne point tomber dans l'erreur d'un faux jugement ; mais, lorsqu'après avoir pensé il s'agit de parler et de se faire entendre aux autres, ce n'est point assez que les choses que l'on veut dire soient conformes à la vérité, il faut encore qu'elles soient proportionnées aux temps, aux lieux, aux personnes et à toutes les circonstances qui forment la bienséance, cette vertu si nécessaire à ceux qui parlent ou qui écrivent.

Ils m'en dirent encore bien davantage, mais il faut que je me hâte de vous nommer les auteurs que le nôtre approuve à peu près de la même sorte que les précédents.

L'auteur *de la préface qui a été depuis peu mise au commencement des œuvres de Balzac.*

L'auteur *de la préface de la nouvelle traduction de l'Énéide.*

L'auteur des *Réflexions ou Maximes morales.*

L'auteur *du discours qui a été mis à la tête de ces Réflexions.*

L'auteur *des Conversations qui parurent l'an passé.*

L'auteur des *œuvres que nous avons attendues longtemps et dont les Plaidoyers sont la principale partie.*

L'auteur *de la Préface d'un de ses amis sur de fort beaux Panégyriques.*

L'auteur de *l'Histoire sainte sur le Nouveau Testament.*

L'auteur *des Observations sur les poèmes d'Homère et de Virgile.*

A l'entendre ainsi proclamer tant de noms différents, il semble, dit-on, que l'on est à la tragédie de quelque collège et que l'on voit sur le théâtre cet auteur régent qui donne les prix au son de la trompette.

Voici encore quelques livres qu'il nomme et qu'il approuve de même : *La morale du sage. L'apologétique de Tertullien. Le discernement de l'âme et du corps. Le discours physique de la parole. Les actions publiques d'un célèbre prédicateur. La guide des pécheurs de Grenade, par Girard. Les paraphrases sur les Epîtres de saint Paul.*

Hé ! comment, me dit un de mes amis, a-t-il pu mettre ce dernier livre avec les autres ?

Pourquoi non ? lui disje. N'est-ce pas un excellent livre, et qui a une grande réputation ? Ce n'est point pour cela, me répliqua-t-il, mais

parce qu'il a eu le malheur de ne plaire pas à une personne que l'auteur cite et qu'il appelle un des plus judicieux critiques de notre temps. Cependant ce critique si judicieux soutient positivement que le livre des *Paraphrases* sur saint Paul ne mérite pas d'être nommé l'ouvrage d'un homme, mais d'une petite femme, *mulierculae*, et, par conséquent il faut de nécessité ou que ce livre ne soit pas bon ou que le critique ne soit pas judicieux. L'un et l'autre est également contre notre auteur et c'est à lui de s'en défendre comme il pourra.

Cependant on trouve que cette petite contradiction ne lui vient point mal à propos dans le même temps que, s'érigeant en juge souverain de tous les auteurs, il s'imagine mettre les uns dans le temple de la gloire et effacer les autres de la mémoire des hommes, selon qu'il les écrit ou qu'il ne les écrit pas dans son livre.

Voilà justement comme doit agir un homme qui veut se faire dire ses vérités. Car, après qu'il a ainsi prononcé son jugement et qu'il a réglé et arrêté à son gré le nombre de ses bons auteurs, alors le public, qui vient là-dessus et qui ne voit pas tous ceux pour qui il a de l'estime, ne manque point de s'en prendre au juge prétendu et d'en dire librement sa pensée. On demande pourquoi il n'a pas nommé tels et tels livres. Où est, dit-on,

celui-ci ? où est celui-là ? Il n'a pas seulement parlé de ce catéchisme si estimé où le grand cardinal de Richelieu a écrit les plus profonds mystères de la religion avec tant de netteté et d'éloquence.

Il ne dit rien des œuvres de M. le Garde des Sceaux Du Vair, à qui la langue française est redevable de tant d'ornements.

Il a supprimé l'Histoire de Henri le Grand par M. de Péréfixe, archevêque de Paris, où la vérité parle avec une éloquence digne de la vérité.,

Il n'a pas marqué les plaidoieries de M. Le Maître, ni ces fameux panégyriques qui ont été admirés de toute la France et qui dureront autant que le nom du grand Chancelier pour qui ils ont été faits. Il n'a rien dit non plus ni des belles traductions de M. Giry, ni des savants discours de M. Sillon, ni de tant de beaux ouvrages de ces Messieurs de l'Académie, ni même des sentiments de cette illustre compagnie sur le *Cid*, et, comme s'il était jaloux et ennemi de la gloire de la France, il ne nomme que dix ou douze auteurs dans un siècle où elle a produit un si grand nombre d'excellents hommes en toutes sortes de sciences. Après cela vous pouvez juger si l'on parle librement d'un faiseur de catalogue et si l'on fait difficulté de l'appeler de tous les noms qu'il mérite.

Pour moi, à vous dire vrai, j'ai toujours regardé

cette entreprise de juger ainsi publiquement et absolument comme un moyen de ne plaire à personne ni même à ceux qu'on loue. Et en effet, ce n'est pas, ce me semble, un grand plaisir pour un homme d'esprit d'entendre un nouvel auteur qui lui dit avec je ne sais quel air : *Ce que vous faites me plaît infiniment. Je serais d'avis qu'on lût la préface que vous avez écrite. Cet ouvrage est votre chef-d'œuvre, les autres ne sont pas si fins ni si corrects.* Car voilà comme loue notre auteur, et en vérité on se passe bien aisément de telles louanges.

Que pensez-vous, dit-il, *de ces solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans ?* Tout le monde sait de qui il entend parler et il ne sert de rien ici d'en savoir davantage ni d'examiner s'il y a quelque cause particulière qui l'oblige de les critiquer plutôt que d'autres. Je ne m'en mets nullement en peine ; je n'examine que son livre, et ce que je ne trouve point là, je ne le cherche point ailleurs.

Voici donc comme il se répond à lui-même : *Je leur fais justice*, dit-il, *car il la faut faire à tout le monde*. Ce *car il la faut faire à tout le monde* donne une méchante idée. On dirait que l'auteur ne leur fait justice que malgré lui et que, s'il était permis de ne la pas faire à tout le monde, il serait fort aise de s'en dispenser à leur égard. Je n'examine point cela par les maximes de la morale, mais vous m'avouerez que, selon les règles de la critique,

l'auteur a fait une faute de n'avoir pas caché sa passion, parce que jamais une passion ne doit paraître dans un jugement.

Il s'attache ensuite à critiquer la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* et je ne veux pas dire absolument qu'il n'a pas dû le faire ; mais, puisqu'il y a tant d'autres livres qui s'offraient à lui sur toutes sortes de matières, on ne peut pas douter qu'il n'eût mieux fait de ne toucher point à celui-ci et de le laisser tout entier à la piété publique.

Que si l'on veut absolument en venir à la critique, on doit au moins y garder une grande modération et ne traiter qu'avec respect des mots qui sont en quelque façon consacrés par la sainteté des choses qu'ils signifient. On ne saurait alors trop considérer que les différents sujets demandent des expressions différentes et que, s'il y a selon l'auteur des façons de parler qui sont propres à la conversation, il peut à plus forte raison y avoir aussi des manières de s'exprimer particulièrement destinées à la dévotion.

Je vous puis assurer, Monsieur, que je ne vous écris rien en tout cela que je n'aie appris des plus honnêtes gens. Et c'est pourquoi je ne conçois point ce que l'auteur trouve à redire à ces expressions : *conserver son âme dans la privation des douceurs*, *rendre son âme vide de l'affection de toutes les créatures*, et quelques autres semblables qui

sont les plus simples dont on se puisse servir dans la dévotion et dans la théologie mystique.

Je demande aussi à des personnes d'esprit et même de l'Académie quel mal il y a dans ces autres mots que l'auteur condamne : *resserrement*, *déchirement*, *brisement*, *obscurcissement*, *attiédissement*, *enivrement*, et ils me répondent que ce sont de fort bons mots, qu'ils sont fort propres, même dans les matières physiques et encore plus dans les choses morales, parce qu'ils expriment tout à fait bien les différents états du cœur humain, qui est le principal sujet de la morale.

Que s'il y a quelques autres mots à qui il manque un peu d'usage, ce n'est pas, ce me semble, un si grand sujet de raillerie et d'exclamation. Des personnes habiles trouvent des mots nouveaux fort raisonnables et bien pleins de sens, ils les exposent au public et les hasardent pour tâcher d'enrichir la langue. Y a-t-il là quelque chose qui mérite que l'auteur s'écrie publiquement : *Bon Dieu ! quelle façon de parler ! quel langage ! cela m'est insupportable*, et tout ce qu'une précieuse pourrait dire ?

On sait bien que dans les langues il faut que la raison cède à l'usage, mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse aussi essayer peu à peu d'y accommoder l'usage à la raison, puisque sans cela les langues ne peuvent jamais être parfaites.

NOTES

Page 35. — (1) Guillaume Postel (1510-1581) après avoir appris seul le grec, l'hébreu et l'arabe, fit un long voyage en Orient. A son retour il fut nommé professeur au Collège royal de France. Il mena ensuite à travers l'Europe une vie errante et misérable. Il finit ses jours au monastère de Saint-Martin-des-Champs, entouré d'égards en raison de sa science, mais isolé du monde extérieur à cause des folies et des hérésies dont il s'était fait le propagateur.

Page 47. — (1) Lorenzo Gracian.
(2) Pedro Padilla.

Page 48. — (1) Bouhours laisse le participe invariable parce qu'il est suivi d'un attribut.

Page 54. — (1) Voici des exemples de *phrases* critiquées ailleurs par Bouhours : « des désordres qui dévorent la face de l'Eglise ; assiégé d'un déluge d'hérésie ; discours arrosé de ferventes prières ; tomber dans la sévérité de la justice ».

Page 55. — (1) Bouhours nomme, dans la deuxième édition, l'ouvrage auquel il emprunte cette remarque, les *Avantages de la langue française sur la langue latine*, par le Laboureur. — Il est superflu de relever la faiblesse de cette remarque.

Page 59. — (1) Cicéron qualifie ainsi l'éloquence qui se complaît dans une excessive abondance.

(2) Ici Bouhours rompt avec tout le XVIe siècle et même avec Vaugelas, lequel admettait qu'on dît : « bornes et limites ; vaincre et surmonter ». Pour Bouhours deux mots ne valent pas mieux qu'un, et il n'y a point de synonymes.

Page 60. — (1) Est-il nécessaire de souligner le caractère fantaisiste de toutes les explications qui vont suivre ?

Page 61. — (1) Virgilio, marquis de Malvezzi (1599-1654), polygraphe et surtout historien, écrivit sous le titre de *Il Romulo* une sorte de roman politique qui eut grand succès et dont il parut en 1645 une traduction f ançaise : *Le Romulus, avec des considérations morales et politiques sur sa vie.*

Page 62. — (1) Le cardinal Jacques Davi Duperron (1556-1618) commença à se distinguer comme diplomate en négociant en cour de Rome l'absolution de Henri IV. Ses œuvres, où figure l'oraison funèbre de Ronsard (1585), furent fort appréciées pendant tout le XVIIe siècle. Elles parurent en 1622 en un vol. in-folio.

Page 65. — (1) Elien, si l'on en croit Henri Estienne (*Thesaurus græcæ linguæ*).

Page 67. — (1) En dépit du témoignage concordant des éditions je serais tenté de mettre ici un tiret. Il faut qu'Eugène parle entre les deux reprises d'Ariste, page 66 et p. 68.

Page 70. — (1) Il y a là coup sur coup deux allusions au *Ciceronianus*, dialogue paru en 1528, dans lequel Erasme se prononçait contre l'emploi exclusif, préconisé par Bembo, de mots et d'expressions empruntés à Cicéron.

Page 71. — (1) Henri Estienne. Le P. Bouhours emprunte l'essentiel du développement qui va suivre à l'ouvrage du grand érudit *De la précellence du langage français*, 1579.

Page 72. — (1) Gace de la Bigne (1310 ?-1380) fut successivement chapelain de Philippe VI, de Jean le Bon et de Charles V. Il doit sa célébrité à un long poème, les *Déduits de la chasse*, souvent imprimé, au commencement du XVIe siècle, à la suite d'un ouvrage en prose composé sur le même sujet par Gaston Phébus, comte de Foix, dont la cour, si brillante, fit l'admiration de Froissart.

(2) *Réclamer*, « en terme de vénerie signifie rappeler un oiseau de proie pour le faire revenir sur le poing ». (Furetière.)

(3) « Un faucon *hagard* est un faucon de haies (*hag*, haie) qui ne peut s'apprivoiser. » (Clédat.)

(4) Etymologie fantaisiste, déjà écartée par

Ménage. On hésite encore aujourd'hui sur l'explication de *aire*.

Page 73. — (1) Mot d'origine germanique qui signifie au propre petit faucon.

Page 97. — (1) En réalité il n'y en a qu'une, *nul* s'étant affaibli au point de devenir l'équivalent de *aucun*.

Page 101. — (1) Cette traduction fut publiée après la mort de son auteur, en 1653, par Conrart et Chapelain ; en 1659, par Patru.

(2) *Apologétique de Tertullien, ou défense des Chrétiens contre les accusations des Gentils*, traduite en français par Louis Giry. Paris, Jean Camusat, 1636, in-8. Giry (1595-1665), avocat, faisait partie des réunions qui se tenaient chez Conrart et fut de l'Académie française.

(3) Il s'agit de Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664) dont l'épitaphe suit. Il est l'auteur d'innombrables traductions plus élégantes que fidèles, mais dont Patru, Boileau entre autres faisaient le plus grand cas. Chapelain l'avait proposé pour la charge d'historiographe à titre d' « excellent écrivain ».

(4) Tous ces ouvrages ont pour auteur Marin Cureau de la Chambre (1594 ?-1675), médecin ordinaire du roi, « philosophe en chef », disait Balzac, et qui eut le mérite de traiter en français, en bon français, des matières scientifiques. Il était entré à l'Académie en 1635.

([5]) Géraud de Cordemoy, avocat, historien, de l'Académie française. Bossuet le plaça comme lecteur auprès du dauphin. On prétend que c'est de son *Discours physique de la parole*, Paris, 1668, in-12, que Molière se serait inspiré pour la belle leçon que fait le Philosophe à M. Jourdain sur la théorie des voyelles. (*Bourgeois gentilhomme*, II, 6.)

Page 105. — ([1]) Voilà une affirmation qui est d'un bien médiocre latiniste.

([2]) Voir à l'appendice (p. 217) la critique de Barbier d'Aucour.

Page 106. — ([1]) Tout le monde sait qu'ils viennent du latin populaire.

Page 107. — ([1]) Jules-César Scaliger, fameux érudit, mort à Agen en 1558.

Page 108. — ([1]) Exactement quatre caractères représentant *o* long, *th* sifflant, *æ* et *w*.

Page 109. — ([1]) Ici la science de Bouhours est une fois de plus en défaut. *Li* est le cas sujet singulier, et le cas sujet pluriel, mais au masculin.

([2]) Le texte de la seconde édition est plus clair. On y lit : *des terminaisons, qui sont différentes du latin.*

Page 110. — ([1]) Il serait trop long et superflu de faire la critique de ce passage. Bouhours ignore que l'ancien français avait une déclinaison.

([2]) Cette remarque serait dépourvue de sens si

l'on ne savait que cet *e* muet se faisait encore un peu sentir dans la prononciation au XVII[e] siècle.

Page 111. — (1) « On appelle *homme de fortune* un homme qui d'un fort petit commencement est parvenu à de grands biens ». (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694.)

(2) Idée tout à fait chimérique. Bouhours emprunte sans doute le mot et la chose à Henri Estienne : *Traité de la conformité du langage français avec le grec* (avant 1566.)

Page 112. — (1) Claude Fauchet (1530-1601), historiographe de France sous Henri IV, a le mérite d'avoir remis en lumière le Moyen-Age méconnu, dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie française, ryme et romans, plus les noms et sommaires des œuvres de cent vingt-sept poètes vivant avant l'an M.CCC*. Paris, 1581.

(2) Antoine Duverdier (1544-1600) possédait une riche bibliothèque et exerça une influence considérable chez les lettrés. Il est l'auteur d'un ouvrage qui renferme des notices et des analyses de grand prix : *La bibliothèque d'Antoine Duverdier, contenant le catalogue de tous ceux qui ont écrit ou traduit en français, avec un discours sur les bonnes lettres*... Lyon, 1585, in-fol.

(3) Ce mot désigne indifféremment tout ce qui est objet d'étude.

Page 113. — (1) Il ignore naturellement la *Chanson*

de Roland : elle fut imprimée pour la première fois en 1836.

(²) Voir, à l'appendice (p. 218), les *Sentiments de Cléante.*

Page 115. — (¹) Dans les éditions suivantes Bouhours ajoute Joachim du Bellay.

(²) Nicolas Coëffeteau (1574-1623), dominicain, publia son *Histoire romaine* en 1621.

Page 116. — (¹) Sans doute Malherbe. Lui-même repoussa cette accusation et promit de faire un sonnet commençant par *car.* Il n'empêche qu'il avait à plusieurs reprises condamné le mot dans Desportes, donnant ainsi, sans le vouloir peut-être, le signal du mouvement. Au XVIIᵉ siècle, le romancier Gomberville se flattait d'avoir écrit sans se servir de « car » les huit volumes de son *Polexandre.*

(²) Deux représentants du genre précieux sous le règne de Henri IV.

Page 118. — (¹) Il s'agit des *Epistres dorées,* parues sous ce titre en France en 1556. Du même Antonio Guevara (1490 ?-1545) furent traduits en français avec un immense succès le *Livre doré de Marc Aurèle* (1531), l'*Horloge des Princes* (1540), etc...

(²) L'*Histoire d'Espagne* du jésuite Jean Mariana (1537-1624) avait paru à Tolède en 4 vol. in-folio, de 1592 à 1595.

(³) Les œuvres en prose et en vers de Sainte-Thérèse (1515-1582) furent réunies en deux vol. in-folio parus à Salamanque en 1588.

([4]) Le jésuite Pierre Ribadeneira (1527-1611), entre autres nombreux ouvrages écrivit : *Flos sanctorum* ou le *Livre des vies des Saints* qui fut traduit en français par André du Val, Paris, 1644-1649, en 2 vol. in-fol.

([5]) Louis de Grenade (1504-1588), appelé le Chrysostome de l'Espagne. Plusieurs de ses ouvrages (l'un d'eux est intitulé *la Guide des pécheurs*) furent traduits en français sous ce titre : *Œuvres spirituelles et dévotes du R. P. Louis de Grenade* au début du XVII[e] siècle.

([6]) Ce pluriel peut être pris au pied de la lettre. Giovanni (mort en 1348) entreprit une histoire de Florence que continuèrent son frère Matteo, puis son neveu Filippo.

Page 122. — ([1]) « On appelle *petite oie* les rubans, les bas, le chapeau, les gants et tout ce qu'il faut pour assortir un habit. » (*Dict. de l'Acad.*, 1694.)

([2]) Ainsi appelés parce qu'ils « étaient soutenus par des cartes [du carton], de l'empois et du fil de fer. » (Furetière.)

Page 126. — ([1]) Pierre Costar (1603-1660) était un ami de Balzac et de Voiture, un familier de l'Hôtel de Rambouillet. Un certain Girac ayant attaqué Martin de Pinchesne, auteur de la publication des œuvres de Voiture, Costar écrivit en faveur de ce dernier sa *Défense des ouvrages de M. de Voiture*. Paris, 1653, in-4°. Il fit paraître aussi une *Suite à la défense...*, etc. 1655, in-4°, *Entretiens*

de M. de Voiture et de M. de Costar. Paris, 1655, in-4°, etc.

(2) Valentin Conrart (1624-1693), dans la maison duquel prit naissance l'Académie française, était un homme aimable et judicieux. Il ne publia presque rien, mais ses papiers manuscrits, qui sont conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal, constituent un inépuisable recueil de renseignements. Les lettres auxquelles Bouhours fait allusion sont sans doute celles qui parurent en 1681 sous le titre de *Lettres familières à M. Félibien.*

(3) Il s'agit de l'avocat Patru, qui ne donna d'ailleurs jamais la Rhétorique à laquelle il est fait allusion plus bas.

(4) Elle parut en 1653. C'est l'œuvre de Pellisson (1624-1693) qui, après avoir appartenu à Fouquet, qu'il défendit jusqu'à la Bastille inclusivement, fut nommé historiographe du roi. Il était au premier rang des amis de Mlle de Scudéry. Le discours que mentionne plus loin Bouhours était en tête des œuvres de Sarrasin de 1656.

Page 127. — (1) Allusion à l'édition de Balzac de 1665, Paris, Billaine, 2 vol. in-fol. Elle avait été préparée par Conrart. La préface est de l'abbé Cassaigne (1636-1679), garde de la bibliothèque du roi, de l'Académie en 1662, dont Boileau mit en doute les talents de prédicateur. (*Sat.*, III, v. 60.)

(2) On peut supposer qu il s'agit de l'*Enéide de Virgile, traduite en vers.* Paris, 1668, 2 vol. in-4°, de Segrais.

([3]) A défaut d'indications précises il n'est pas facile de décider de quels Panégyriques il s'agit : il en parut trois recueils en 1668 et 1669. Citons à tout hasard : *Panégyriques des Saints prêchés par Jacques Biroat, de l'ordre de Cluny*, 2e éd., donnée par N. Blampignon. Paris, Couterot, 1668-1669, 3 vol. in-8º. Peut-être est-il question des *Panégyriques des Saints*, 1655-1658, 3 vol. in-4º du P. Senault.

Page 128. — ([1]) *Discours sur les réflexions ou sentences et maximes morales* placé en tête de la première éd. des *Maximes* de La Rochefoucauld de 1665. On l'attribuait d'habitude, et c'est presque certainement le cas pour Bouhours, à Segrais. Mais Gilbert, auteur de l'édition des Grands écrivains de la France (Hachette), propose, au cours d'une discussion à laquelle je renvoie, de l'attribuer à Henri de Bessé.

([2]) Le Chevalier de Méré. Les *Conversations avec le maréchal de Clérambault*, Paris, Edme Martin, in-8º, parurent en 1668, preuve que les *Entretiens* de Bouhours ont été écrits en 1669.

([3]) Ces *Observations*, Paris, 1669, 190 pages in-12º, sont du Jésuite René Rapin, collègue et ami de Bouhours.

([4]) *Paraphrase sur les Epîtres de saint Paul et sur les épîtres canoniques*, par Antoine Godeau, évêque de Grasse, 1641, 2 vol. in-12º.

([5]) *Actions publiques de M. François Ogier,*

prêtre et prédicateur. Paris, Louis de Villac, 1652, 2 vol. in-4°.

(6) Voir p. 242 la note sur Louis de Grenade.

(7) *La morale du Sage ou les Proverbes, l'Ecclésiaste et la Sagesse, en latin, avec une paraphrase en français* (par Madame Marie-Eléonore de Rohan, abbesse de Malnoue). Paris, Barbin, 1665.

(8) Les éditions suivantes portent *cette.*

(9) Inévitable allusion aux Solitaires de Port-Royal.

Page 129. —(1) Cette parenthèse disparaît dans les éditions suivantes. Voir la critique de Barbier, p. 232.

(2) L'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite par Le Maistre de Sacy sous le nom de du Beuil, prieur de Saint-Val, 1662, in-8°. C'est cette traduction qui aurait eu, dit-on, 150 éditions. Le même Isaac Le Maistre de Sacy est l'auteur de la *Vie de Barthélemy*, Paris, 1663, in-4°, mentionnée plus bas. Ce Barthélemy, ou Barthélemy des Martyrs, (1514-1590), dominicain, archevêque de Braga, en Espagne, avait énergiquement plaidé au Concile de Trente en faveur d'une sévère réforme catholique.

(3) Les *Confessions*, 1649, par Arnauld d'Andilly.

Page 130. — (1) Le jésuite Le Vavasseur, collègue de Bouhours, dans un ouvrage latin : *De libello supposito.*

Page 131. — (1) Toutes ces expressions sont tirées de la réfutation de la *Lettre à un seigneur de la cour,*

lettre écrite par Bouhours au sujet du *Nouveau Testament* de Mons.

Page 152. — (1) Pierre Fortin de la Hoguette, né en 1582, avait fait lui-même, à 69 ans, l'éducation de deux de ses enfants en bas-âge. Il écrivit pour eux, sous le titre de *Testament ou Conseils d'un père à ses enfants*, 1655, in-12°, une sorte de traité de morale qui eut un très grand succès.

Page 153. — (1) Le dernier maréchal de Schomberg, à l'époque où Bouhours écrit, était Charles, qui avait épousé la célèbre M[lle] de Hautefort. La victoire qu'il avait remportée à Leucate en Roussillon sur les Espagnols lui avait valu le bâton de maréchal. Il mourut en 1656.

Page 156. — (1) Le cavalier Marini ou Marino publia en France (1623) son poème d'*Adonis* qui contribua à mettre à la mode la préciosité et le maniérisme.

Page 158. — (1) Bouhours note lui-même en marge qu'il s'agit du jugement porté par le jésuite Vivès sur Budé.

(2) Voici ce que dit Barbier d'Aucour de ce passage : « Il fait conscience de prendre à un auteur italien une petite pensée qui n'est guère plus à cet Italien qu'à tout le monde, à qui elle vient presque sans y penser et cependant il ne fait nulle difficulté de voler à des Français qui sont de son siècle et même de son âge non pas de simples pensées sans suite, mais des raisonnements,

des pages, des chapitres, des ouvrages entiers... C'est ce qu'on appelle voler les auteurs sur les grands chemins. » (p. 152).

Page 160. — (1) Gracian (1584-1658) est un maître en fait d'affectation. Ses principaux ouvrages sont : *El heroe* (1637) sur l'éducation du héros, et *Agudeza y arte de ingenio* (1649), qui donne les règles du bien dire.

Page 161. — (1) Mancini (Jean-Baptiste), de Bologne, triomphait vers 1630 et 1640. Plusieurs de ses ouvrages furent traduits en français par Scudéry.

(2) Sur Malvezzi, voir p. 236. Giovanni Francesco Loredano (1606-1661) publia des recueils de concetti et de nouvelles galantes qui eurent dans toute l'Europe un vif succès.

Page 162. — (1) Barbier d'Aucour triomphe de ce contentement de soi. En apparence c'est Ariste qui est loué, « mais ici l'auteur ne représente personne que lui-même et il est tout ensemble Ariste et Eugène... C'est lui qui flatte dans Eugène, c'est lui qui est flatté dans Ariste. » (P. 135-6.)

Page 166. — (1) Les « esprits animaux sont comme un vent très subtil ou plutôt comme une flamme très pure et très vive qui, montant continuellement du cœur dans le cerveau, se va rendre de là par les nerfs dans les muscles et donne le mouvement à tous les membres. » (Descartes, *Disc. de la Méthode*, V.)

Page 167. — (1) Barbier d'Aucour relève aigrement « chère Héloïse » et « docteur amoureux » en faisant remarquer qu' « il n'y aurait point eu de mal de séparer ce que Dieu n'avait point uni ».

Page 173. — (1) Claude de Mesmes, comte d'Avaux (1595-1650), plénipotentiaire pour le traité de Westphalie, un des plus grands diplomates que la France ait eus.

Page 184. — (1) Nommer, louer Ronsard, quel courage ! Mais ce courage ne dura pas : dans les éditions suivantes, Ronsard cède la place à Malherbe.

Page 188. — (1) Le deuxième fils du duc de Longueville. Voir p. 12-13.

Page 190. — (1) Comme est celle des femmes d'après l'ancienne classification des *humeurs* ou tempéraments.

Page 191. — (1) *L'art de connaître les hommes... par le Sr de la Chambre, conseiller du roi en ses Conseils et son médecin ordinaire.* Paris, 1659, 1664, 1666, 3 vol. in-4o. L'auteur s'y montre un adversaire déterminé du sexe féminin.

(2) Sapho, qui inventa le vers et la strophe saphiques.

Page 192. — (1) *Athénaïs*, plus connue sous son nom chrétien d'Eudoxie. Fille du sophiste athénien Léontius, très savante, elle épousa, en 421, l'empereur d'Orient Théodose II.

([2]) Vittoria Colonna (1490-1547) joua un rôle en vue dans le mouvement littéraire de son temps. Elle assista à son lit de mort Michel-Ange, dont elle avait été l'amie fidèle. — Isotta Nogarola (1420 ?-1466) est l'auteur d'un dialogue en latin. — Serafina Contarini, noble Vénitienne, renommée pour sa science et sa piété, a écrit des lettres en latin et en italien. — Margareta Sarrochi, de Naples, avait groupé autour d'elle au commencement du XVII[e] siècle une véritable académie. Elle composa un poème épique sur Scanderbeg. — Marguerite Morus (1505-1544), fille aînée de Thomas Morus. — Elisabeth Tanfield savait l'hébreu, le grec, le latin et le français. Elle mourut en 1639. — Elisabeth Joie ou de Roseres (XVI[e] s.) se révéla orateur sacré en prêchant à la cathédrale de Barcelone et obtint à Rome la conversion de nombreux juifs. — Catherine de Portugal, femme de Jean II de Portugal, défendit son royaume contre Philippe II en 1580. Elle avait autant de science que d'énergie. — La reine Marguerite, première femme de Henri IV, dont tout le monde connaît les intéressants *Mémoires*. — La princesse de Conti, née Louise Marguerite de Lorraine (1574-1631), belle et spirituelle, a raconté dans les *Aventures de la cour de Perse* (1629) la chronique de son temps.

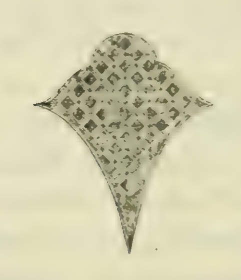
Page 193. — ([1]) Pulchérie, canonisée par l'Église, régna sous le nom de son jeune frère, Théodose II, qui l'associa à l'empire en 414. — Isabelle, plus

connue sous le nom d'Isabelle la Catholique (1451-1504). — L'idée ne vient ni à Eugène ni à Ariste de nommer Jeanne d'Arc.

Page 196. — (1) Corneille. *Rodogune*. I, 5.

Page 210. — (1) Bouhours a fait l'accord du participe.

Page 213. — (1) C'était Gombauld, à un moment où les Académiciens, n'ayant pas encore trouvé leur voie, occupaient leurs séances à se communiquer des morceaux en prose ou en vers de leur composition.



INDEX

des mots et des expressions de la langue du XVIIe siècle qui sont l'objet de remarques du P. Bouhours au cours des *Entretiens*.

[Les chiffres renvoient aux pages].

D

E

F

G

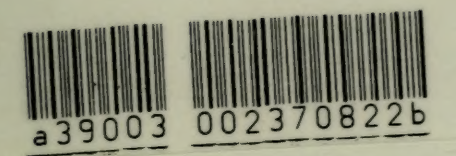
H

TABLE DES MATIÈRES

LA COLLECTION DES
CHEFS-D'ŒUVRE MÉCONNUS
EST IMPRIMÉE PAR
FRÉDÉRIC PAILLART
IMPRIMEUR A ABBEVILLE
(SOMME); SUR VELIN
PUR CHIFFON DES PAPETERIES
D'ANNONAY ET DE RENAGE

Pri **ncs**




a39003 002370822b